

CHAPITRE IV

Échappé aux poignards des sicaires, Giovan-Paolo est le maître de Pérouse et n'a pas encore trente ans. Il s'impose, victorieux des bannis et des conjurés, par le prestige du capitaine et l'expérience du politique. Sans transition, il succède à son oncle Guido, pour dominer une situation difficile, à force d'énergie, de talent et d'action^{107/1}.

En fait, son cousin germain Adriano partage tout d'abord avec lui les charges du pouvoir, pour ramener le calme et réparer les dommages de la dernière bataille de rues. Pendant que guerroye Giovan-Paolo, affermissant et défendant son autorité, ou comme condottier à la solde d'États voisins, Adriano gouverne. Il s'attire même sous ce rapport l'éloge des historiens les plus prévenus, ce qui ne constitue pas un mince succès. Si, quelques années auparavant, Matarazzo déplorait l'aggravation des crises que Guido Baglioni ne surmontait pas toujours, le même chroniqueur voit aujourd'hui, dans les successeurs de ce prince, la suprême sauvegarde de sa patrie. En l'absence d'Adriano ou de Giovan-Paolo, « *la Cité n'était pas sûre* », écrit-il, sans retenir l'attention des auteurs opposés d'office aux Baglioni. Bonazzi, néanmoins, convient qu'Adriano « *use avec talent des pleins pouvoirs qui lui sont dévolus...* » et qu'il « *est le premier* (des Baglioni) *à donner l'exemple des châtiments appliqués aux partisans de sa Maison, au même titre qu'aux autres coupables...* » Reconnaître encore que le fils de Guido témoigne autant de bonté aux pauvres que de justice envers tous, y compris les riches, n'est pas un éloge banal de la part du même historien. « *Grâce à lui, les fortifications de Pérouse, déjà commencées lors de l'arrivée des Français en Italie, sont menées à bonne fin. Ses efforts et son influence raniment l'esprit martial de ses concitoyens.* » (Bonazzi)

L'auteur classait déjà Astorre, frère d'Adriano, comme le premier Baglioni méritant non moins d'admiration que de sympathie. Les deux fils de Guido seraient donc *ex-æquo* dans l'éloge de l'ennemi, auquel ils épargneraient une nouvelle « exception ». Ses aveux, en tous cas, renforcent singulièrement les éloges prodigués par Matarazzo, qui cite Adriano comme « *un homme aussi juste que droit, fermement résolu à réformer du mieux possible la situation de Pérouse.... Jamais il n'eût fait le moindre tort à un citoyen, fût-il de la plus obscure condition. Sa préoccupation constante était de savoir les indigents à l'abri du besoin et suffisamment protégés. Et Si quelque infime habitant recourait, pour une raison quelconque, à Sa Seigneurie, plus le demandeur était pauvre, plus Adriano témoignait d'humanité et de bienveillance. De sorte que tous l'adoraient et n'en parlaient qu'avec d'infinis éloges. Qu'un membre de la magnifique Maison Baglioni commît quelque injustice, Adriano ne supportait à aucun prix d'encourir le reproche de partialité à son égard.... N'ayant point tout d'abord séjourné dans Pérouse, pour ainsi dire, personne ne l'y connaissait ; mais la loyauté de son caractère lui acquit bientôt l'estime générale.* » Matarazzo s'étend sur la magnanimité d'Adriano en campagne, et s'enorgueillit du faste embellissant de Pérouse sous les Baglioni. L'appareil « *royal et seigneurial* » dont s'entoure, au dehors, chaque membre de cette famille le charme particulièrement.

Il y a cependant d'autres questions sur le tapis ; tout d'abord les revendications du suzerain, qui tient à recouvrer Pérouse.

Jusqu'à présent, la rupture n'est pas officielle. Giovan-Paolo, toujours sur la défensive, conserve les formes, et met à l'occasion son épée au service de l'Église, sans perdre de vue les agissements des rebelles. Ces derniers forment deux groupements distincts, unis par l'intérêt, mais qu'il ne faut pas confondre. Le premier dit « *des anciens bannis* » comprend la faction des Oddi, battue un peu partout, mais constituant en somme l'opposition régulière, la rivalité. L'autre bande, celle des « *nouveaux bannis* » englobe les bravi et les criminels de tout poil compromis dans le massacre de 1500. La différence, on le voit, est grande entre les deux éléments factieux. Quelques individualités, supérieures à leur entourage, sont mêlées à la canaille par le hasard des mêmes desseins de représailles ; les fils de Grifonetto Baglioni, par exemple, étrangers au complot de Varano et vengeurs de leur père. D'autres sont dans le même cas, mais c'est l'exception. Aussi, les Baglioni useront-ils de procédés bien différents pour les deux sortes de bannis ; considérant les uns en ennemis, les autres en assassins.

Aux premiers seuls se rapportent les remarques de Matarazzo quand il montre « *le magnifique Giovan-Paolo qui, de sa nature, était toujours bienveillant* », faisant « *de nombreux prisonniers qu'il envoyait à sa tente pour leur sauver la vie.* » « *Beaucoup, ajoute le chroniqueur, lui durèrent aussi leur salut.* » Ce n'étaient point procédés d'usage courant à cette époque. Giovan-Paolo peut se les permettre. Fermement établi dans Pérouse, il commande des troupes solides et a su profiter des innovations françaises en fait d'artillerie. Le concours du condottier est donc sollicité en haut lieu, et avec succès, tant qu'il peut s'éloigner sans compromettre sa cause.

^{107/1} Mais, comme son oncle aussi, Giovan-Paolo négligera trop les avertissements de la pieuse Dominicaine, Sœur Colombe de Rieti. Elle lui aurait envoyé, dit-on, un messenger pour le détourner de commettre une faute résolue à l'insu de tous. Cependant, si Giovan-Paolo n'attache pas assez d'importance aux avertissements de ce genre, il ne cesse néanmoins de protéger la religieuse qui les lui adresse. Il s'occupera même de faire céder en toute propriété à ses compagnes la chapelle de Sainte-Catherine dans l'église Saint-Dominique, y compris son autel « avec le vénérable corps qu'il doit renfermer », lequel n'est autre que celui de la Sœur Colombe elle-même, encore vivante.

Sous ses ordres, le contingent pérousin, fort de 5.000 hommes, marche avec les levées de Spolète et de Città di Castello, conduites par P. Orsini et V. Vitelli pour appuyer César Borgia. Le défaut de cohésion et l'indiscipline font durement peser ces bandes sur les régions qu'elles occupent. Elles battent, il est vrai, les ennemis du Pape Girolamo de Canale aussi bien qu'Attobello des Chiaravalli, de Todi, et Giovan-Paolo fait preuve d'humanité en s'efforçant d'atténuer les atrocités de ces luttes sauvages.

A la tête de 10.000 hommes, dont moitié de cavalerie, il marche sur Viterbe pour en chasser les gens des Colonna au bénéfice des Orsini. Et voici que les hasards de ces guerres le mettent en face de sa propre Sœur, Ippolita, veuve de Giovanni (II), des Gatti, famille prépondérante de Viterbe. Bien que sans héritier, Ippolita soutient avec une virile énergie la cause des Gibelins au même titre que son mari. « ... *Femme de haute valeur et de prudence éprouvée, elle est très populaire à Viterbe dont le gouvernement et les citoyens ne lui ménagent pas les témoignages de leur estime.* » (Matarazzo) Acculée dans une impasse, Ippolita cède au nombre de ses adversaires et perd son Etat, désolée surtout d'avoir son frère pour vainqueur. Que ne lit-elle dans l'avenir ! Elle constaterait que l'appui prêté par Giovan-Paolo à César Borgia servira à miner, dans Pérouse, l'autorité de ce même Baglioni.

Suivant l'usage, le capitaine victorieux ouvre Viterbe aux bannis du parti adverse. Fiefs et châteaux se rendent à lui, au cours d'opérations rapides, favorables à l'indiscipline et au pillage.

*
* *

Sous la bonne impression de ses succès, Giovan-Paolo comptait se présenter avec avantage à la cour pontificale. Alexandre VI le comprenait ainsi, lui qui, par bref adressé au gouvernement pérousin (**27 sept. 1500**), avait stipulé l'envoi des fanti à réunir sous les ordres du capitaine, et appuyé d'avance les sanctions de ce dernier contre tout récalcitrant. Giovan-Paolo, plein d'assurance, paraît donc devant le Pontife ; il est chaudement félicité. Restait à s'entendre sur Pérouse. Mais les services du condottier, nécessaires encore à la politique d'Alexandre, écartaient cette question. Giovan-Paolo s'en était douté, et se tenant sur la réserve, affectait de se contenter de la prépondérance dans les conseils du gouvernement.

Cependant, la République de Sienne lui ayant fait remettre antérieurement le bâton de capitaine général avec haute solde, disposait seule de son épée. Alexandre VI négocie. Il tient à envoyer Giovan-Paolo près de César Borgia pour la campagne projetée en Romagne. Sienne entre dans ses vues et lui accorde son condottier qui doit aussitôt quitter Rome, pour regagner Pérouse, après un court arrêt à Viterbe.

Les offres de Florence, prête à lui confier un commandement (avec condotta *honoraire* de trente cavaliers (**1500**) pour son petit Malatesta, âgé de 9 ans), ne devaient point séduire Giovan-Paolo. Il laisse Adriano son cousin bénéficiaire de l'invite et se met lui-même en mesure de rejoindre son poste. Ainsi, par une singulière aberration, le seigneur de Pérouse marche allègrement à sa ruine. Il n'est pas le seul.

Comment, en effet, prévoir cet extraordinaire concours de circonstances, favorisant Borgia au point de justifier les plus élémentaires soupçons ? « *Avec une perfide dissimulation, le Valentinois cherchait à conserver l'amitié de Giovan-Paolo, et, dans une solennelle promotion de Cardinaux faite par Alexandre VI, il l'invite, en même temps que les nouveaux porporati, les Orsini, et Vitellozzo qu'il trahit peu après, et d'autres, parmi lesquels Baglioni, conduisant d'une façon très remarquable les troupes d'Italie... etc.* » (Vermiglioli) Certes, l'armée de César réunissait « *l'élite de la milice italienne, commandée par des capitaines renommés.* » (Guichardin) En dépit d'éléments assez peu homogènes, ces corps présentaient dans leur ensemble, comme ordonnance, discipline relative et direction, de quoi exciter l'enthousiasme et l'envie de Machiavel. Ils faisaient honneur à Giovan-Paolo et à Paolo Orsini qui les avaient organisés.

Borgia et Giovan-Paolo s'arrêtent à Deruta (**nov. 1500**), au grand dommage des habitants, pillés par les mercenaires. Rapidement, la marche reprend vers la Romagne. Borgia assiege Faënza.

Débuts instructifs ; la façon de procéder du Valentinois et ses conséquences auront une influence décisive sur les résolutions de Giovan-Paolo désormais édifié. Astorre Manfredi gouvernait Faënza avec intelligence. Très populaire suivant les uns ; aux prises, suivant les autres, avec « *toutes les formes possibles de la trahison* », ce qui n'est pas incompatible, il envisage l'orage avec fermeté. Incapable pourtant de résister aux forces écrasantes de l'ennemi, Manfredi, voué au désastre d'autant plus sûrement que ses voisins effarés l'abandonnent, répugne à causer le sac de la cité. Il songe à disparaître. Mais une élite se groupe à ses côtés et permet la résistance. Borgia cède, car il n'est pas homme à s'obstiner, sachant la revanche assurée. Alors seulement, le sort de Manfredi instruira les princes, ses pairs, qui l'auront combattu sous l'étendard du Valentinois.

En attendant, les troupes de Giovan-Paolo font mauvais ménage avec celles de César. Ce ne sont que disputes pour des futilités, rixes suivies de meurtres, rivalités sanglantes entre Pérousin et Espagnols. Borgia finit par se plaindre à son allié qui, fort désireux de le quitter dès la fin de son engagement, s'en tient aux réponses évasives.

Du reste, les fonctions de capitaine général l'appellent à Sienne. Il est informé, par ailleurs, de menées factieuses aux environs de Pérouse. Comme toujours, la jalousie des voisins favorise ces évolutions de l'ennemi ; son entrain, sur le territoire d'Urbino en particulier, nécessite une répression immédiate. Giovan-Paolo s'en charge. Chemin faisant, il demande au seigneur de Pesaro et au duc d'Urbino d'interdire leur région à ses adversaires ; prétention assez favorablement accueillie. Le préfet de Sinigaglia profite de la

circonstance pour offrir à Giovan-Paolo ses condoléances au sujet du massacre d'Astorre et des autres Baglioni.

Cependant, les troupes pérousines, en cours de marche, arrêtent l'un des plus fougueux bannis de leur cité : Giulio Cesare des Ermanni, lequel s'estime en fort mauvais point. Quelle est alors sa surprise de voir Giovan-Paolo, faisant preuve d'un « *caractère généreux autant qu'élevé* » (Fabretti), le convier à sa propre table, l'embrasser et lui accorder la liberté avec la vie ^{110/1}.

En décembre (1500), Giovan-Paolo, arrivé à Pérouse, envoie ses troupes prendre leurs quartiers d'hiver. La ville est inquiète. Carlo Baglioni et son compère La Penna rassemblent à Foligno de forts contingents rebelles et s'apprêtent à les masser à Bettona, au début de janvier (1501), sûrs de l'appui de Matteo (*alias* Metello) Crispolti, gros notable de ce fief. Cet opposant aux Baglioni met ses terres à la disposition des factieux qui y installent leur monde, à proximité d'une forteresse pouvant servir de point d'appui. Mais Giovan-Paolo ne les perd pas de vue.

La veille de l'Épiphanie (1501), il fait arrêter, près de Cannara, le Crispolti compromis et quelques comparses ; tous sont jetés à Spello et mis à la torture. Leurs aveux ainsi arrachés sont contestables, mais formels. Crispolti devait en personne conduire, cette nuit même, Carlo et La Penna à Bettona avec leurs soldats. Aussitôt, Giovan-Paolo organise une embuscade dans laquelle tombe Carlo, qui échappe à grand-peine. Nombre de ses gens sont tués ou faits prisonniers. Le reste n'évite le massacre qu'en raison d'une pluie battante éteignant le feu des arquebusiers à cheval de Giovan-Paolo. Atterrées par ce désastre, Foligno et Camerino, aussi compromises l'une que l'autre, préparent leur propre défense, pendant que de nombreux appoints venus aux bannis, de Viterbe, d'Ascoli et de Todi, permettent à ceux-ci de reprendre l'offensive. Ils se ruent sur Nocera qu'ils saccagent avec 200 chevaux et 400 fanti (fév. 1501).

Ces dévastations exaspèrent les Baglioni. Pourtant, la mort de Rodolfo, père de Giovan-Paolo, survenue sur ces entrefaites, les oblige à surseoir aux répressions. Elles n'en seront que mieux préparées. Ils font revenir des Romagnes leurs armes et munitions, restées au camp de Borgia, soldent les cheval-légers de Bandino de Castel della Pieve et obtiennent d'Ercole Bentivoglio, de Bologne, une centaine d'hommes d'armes. Cette fois, le duc d'Urbin, en expulsant les bannis pérousins de son territoire à Ponte della Pietra, fait preuve d'amicales dispositions à l'égard des Baglioni. Ces derniers se savent, en outre, appuyés par la majorité de leurs gentilshommes.

C'est pourquoi l'on s'inquiète tant à Foligno. La Commune députe une ambassade à Pérouse, afin de s'entendre. Mais Pérouse et les Baglioni, c'est tout un. Foligno le constate en apprenant qu'il faudra en découdre. Alors ses délégués se font humbles auprès du Pape pour obtenir sa médiation, bien que leur gouvernement l'ait récemment offensé. Ils ne supplient que plus ardemment le Pontife d'écarter le péril, c'est-à-dire « *l'arrivée des Baglioni* ». Le meilleur argument de leur pétition consiste en une contribution de quelques milliers de florins. Alexandre VI adresse aux seigneurs pérousins, par l'entremise de son légat, un bref leur enjoignant de renoncer à leur projet sous peine de le mécontenter gravement. Suivant ses instructions, il appartiendra au légat de pacifier les partis. Ce prélat s'empresse de gagner Foligno (**fin mars 1501**) sous escorte d'une centaine de cavaliers qui effarouchent les habitants, au point qu'ils demandent au légat de la laisser hors les murs. Défiance justifiée, opine le chroniqueur, car cet escadron aurait pu faire le jeu des Baglioni dont le légat était l'homme. A l'en croire, ce cardinal « *n'était pas de si grand sens que les magnifiques Morgante (Adriano) et Giam-Paolo ; il se laissait conduire et dominer par eux, suivant toutes leurs volontés.* » (Matarazzo) Bref, Foligno, atteinte dans son commerce et fort émue par la disette, consent à tous les sacrifices. Elle abandonne les divers châteaux pris par Adriano et son pouvoir sur Gualdo Cattania (**Mars 1501**).

Les litiges, simplifiés de ce côté, s'envenimaient ailleurs, grâce à l'audace des bannis. Barciglia, quittant Nocera, s'était emparé du château de Fossato (**7 avril**). Les Oddi, pour n'être pas en reste, profitaient de l'appoint des factieux, et surtout des subsides de Florence, pour envahir le territoire de Cortone. Pompeo Oddi et Lodovico de Marsciano les commandaient. Le cas devient sérieux. On conçoit que les Baglioni qui le jugent tel, se soient empressés de s'entendre avec Foligno. Adriano, retenu à Pérouse par les affaires du gouvernement, donne à son frère Gentile le commandement d'une partie de ses soldats ; il solde 200 stradiots, et jette des fanti dans les forteresses les moins solides ou les plus menacées aux environs du Trasimène : Castiglione-Chiusino, Passignano et autres.

De son côté, Giovan-Paolo, éloigné de Pérouse avec des forces sérieuses, s'occupait de travaux destinés à priver l'ennemi des eaux courantes, quand lui parviennent les nouvelles. Impatient d'attaquer les rebelles, il est contraint par les intempéries de rester campé à Gualdo avec 1.800 chevaux, tant la neige a rendu les chemins impraticables (**20 avril 1501**). Enfin de petits appoints d'infanterie lui sont envoyés par Adriano, occupé à ses préparatifs d'artillerie. Il s'agit de combiner une offensive immédiate. Dans ce but, Giovan-Paolo vient à Pérouse (**24 avril**) élaborer un plan avec son cousin, puis repart le lendemain (**25 avril**) pour Gualdo qu'il quitte sans désemparer avec ses gens, les menant, ce même jour, camper à Fossato. Mais la plupart des canons ne peuvent le suivre. Dans de pareilles conditions, inutile d'attaquer un château bien défendu sous Ottaviano della Corgna et Cherubino della Staffa, amis et complices de Barciglia. Giovan-Paolo le constate. Après quelques boulets lancés par ses pièces légères, il laisse un officier avec assez de monde

^{110/1} Les écrivains hostiles à Giovan-Paolo se résignent difficilement à quelques restrictions au sujet des Cruautés qu'ils lui imputent. Au moins, spécifient-ils que la générosité du tyran n'était jamais témoignée qu'à ses ennemis militaires. Ermanni, récalcitrant à son autorité, n'a cependant pas lieu de se plaindre...

pour harceler l'ennemi quand il tentera de se ravitailler. Le cas se présente bientôt, et cette fois Giovan-Paolo se montre impitoyable. Les prisonniers sont pendus sous les yeux des factieux assiégés, dont l'émoi s'accuse par une fuite précipitée, à la sourdine.

Rassuré de ce côté, Giovan-Paolo marche sur Nocera. Mais, voici qu'un message d'Adriano l'avise, en cours de route, des préparatifs des Oddi qui, arrivés à Cortone, ont été renforcés par le comte L. de Marsciano et de puissants bannis siennois. Les subsides et les renforts de Florence leur sont acquis, car cette République continue à leurrer les Baglioni en escomptant la ruine de Pérouse. Certes, les circonstances vont devenir graves si les Oddi réussissent à rejoindre l'autre fraction rebelle, celle de Barciglia et de La Penna. Les déprédations de ces derniers se multiplient à l'aide des 300 chevaux amenés par Muzio Colonna et de l'appui de Varano de Camerino. Collazone et Spello leur servent d'objectifs et de points de concentration.

Le 5 mai (1501), les bandes des Oddi marchent sur Passignano, où naguère Astorre Baglioni remportait, sur les mêmes ennemis, une éclatante victoire. Les Oddi occupent le faubourg, puis s'en prennent au château. Mais les seigneurs de Pérouse ont fait murer l'entrée donnant sur Cortone ; par leur ordre également on a coulé les bateaux, ce qui concentre l'attaque de l'assaillant sur la seule porte du côté de Pérouse, où la résistance est préparée. Les Oddi perdent du monde et n'insistent pas. Ils campent au Borghetto, surveillés par Adriano qui renseigne aussitôt son cousin, alors à Nocera, et prépare en hâte les fanti qu'il lui destine. Mais Giovan-Paolo n'a pas été plus tôt mis au courant qu'il est parti cette nuit même avec ses soldats pour Pérouse. Après entente, les deux cousins marchent, dès l'aube, sur Passignano, suivis de toutes leurs forces. A peine s'arrêtent-ils à Monte-Colognola pour donner à leurs gens le temps de se rafraîchir. Ils convoquent le conseil de guerre dès l'arrivée à Passignano. Mais l'ensemble des condottiers désapprouve l'action immédiate. Les marches forcées de Nocera à Pérouse, puis de Pérouse à Passignano (cette dernière opérée en pleine nuit), ont éreinté les troupes ; les chevaux sont sur les dents. Attaquer dans ces conditions, c'est compromettre la partie. Malgré cela, Adriano et Giovan-Paolo sont d'avis contraire. Suivant eux, les menées de l'autre fraction rebelle profiteront du moindre délai pour s'aggraver du côté de Spello et pour modifier la situation. Elle peut devenir critique, car les renforts du duc d'Urbin et de Sienne ont moins de chance d'arriver à temps au camp des Pérousinis, que Barciglia d'accourir de Foligno avec ses gens. La cause est entendue et les trompettes sonnent au rassemblement.

La moitié de l'infanterie filera par bateaux pour prendre l'ennemi du côté du lac ; elle sera appuyée par la cavalerie légère, pendant que le reste des fanti et les hommes d'armes de Giovan-Paolo se hâteront de concerter leur mouvement par les hauteurs. Les escadrons sont en bataille autour des étendards, noirs en signe du deuil des Baglioni. A ce moment paraît un ambassadeur de Sienne. Il est chargé de promettre 2.000 ducats à qui s'emparera d'un des capitaines ennemis, Baldassare Scipioni. Ce stimulant était superflu. Les Baglioni ont décidé déjà que tout prisonnier et tout butin formeront une masse à répartir également entre les combattants. Ainsi les hommes, enchantés non moins que leurs chefs, s'occuperont plus de la victoire que du pillage isolé.

Adriano, à la tête des cheveu-légers, marche sur le Borghetto où campe l'ennemi. Ses hommes se tiennent en ordre serré, dissimulant leur nombre (6 mai 1501). Gonzaio de Pérouse doit charger le premier en tête de son escadron. L'attaque était prévue. Fermes à leur poste de combat, les soldats des Oddi rassuraient leurs capitaines. Aucun ne pensait à Giovan-Paolo ni à sa marche rapide de Gualdo à Nocera, de là à Pérouse, enfin sur Passignano.

Dès le premier contact avec Adriano, les fanti débarqués appuient le mouvement de la cavalerie. Déjà, Giovan-Paolo a harangué ses troupes et garanti la victoire. Il est passé dans les rangs pour interpeller joyeusement les hommes : « *Comment ne pas vaincre avec de pareils soldats !* » s'écrie-t-il. Au même instant le vacarme des trompettes et des tambours éclate, assourdissant. Autant l'intérêt d'Adriano avait été de dissimuler ses forces, pour laisser ses adversaires s'engager à fond, autant son cousin tenait à effrayer l'ennemi par l'arrivée inopinée de gros renforts.

Les Oddi voient donc une seconde bannière noire claquer au-dessus des escadrons de Giovan-Paolo qui se ruent dans la mêlée. Tout plie sur leur passage. Les La Staffa et La Corgna ne sont plus écoutés de leurs cavaliers pendant que, l'épée haute, les deux Baglioni bataillent hardiment. Alors « *le magnifique Morgante (Adriano) Baglione force à travers le camp comme un lion affamé ; il se heurte au noble Carlo des Oddi, son propre neveu, dont il balafre le charmant visage d'un coup d'épée...* » Carlo des Oddi, jeune homme de 24 ans, était un fier champion dont les cheveux blonds voltigeaient sur l'acier de l'armure. Comme il chancelait sous le coup porté par Adriano, il est reconnu par un cavalier qui l'interpelle et lui enjoint de se rendre. Carlo, aveuglé par le sang, se cramponne sur sa selle « *Qui donc es-tu ?* » réplique-t-il puis, voyant dans son interlocuteur un modeste soldat des Baglioni « *Tu n'es pas digne, ajoute-t-il, qu'un gentilhomme de haute lignée se rende à toi. Vante-toi de m'avoir plutôt mort que prisonnier !* » L'infortuné retrouve des forces pour une lutte suprême. Mais son sang ruisselle à terre, son corps meurtri quitte l'arçon « *et roule sur l'herbe verte* ». Tant de courage force la compassion des hommes d'armes. Ils entourent le cadavre étendu dans l'armure bossuée et défaite. (*Matarazzo*)

A ce moment, Adriano, armé d'une nouvelle épée, enfourchait un cheval frais pour charger encore, quand il constate de toutes parts le succès de ses hommes. Pompeo Oddi, fait prisonnier par un de ses officiers, est emmené au Borghetto, pendant qu'emportés dans le flot des fuyards, les autres capitaines ennemis gagnent Cortone. Adriano les harcèle avec ses cavaliers, et leur prend beaucoup de monde avant qu'ils aient pu se blottir dans la ville. Les portes sont closes aussitôt.

La nuit seule préserve Cortone d'un assaut immédiat. Pendant que la cavalerie des Baglioni revient vers le Borghetto, elle rencontre les bestiaux et les convois de l'ennemi dirigés hâtivement vers Cortone. Ce fut la meilleure aubaine de la journée. Les prisonniers sont présentés à Giovan-Paolo et à son cousin. Parmi eux, Pompeo Oddi s'avance, accablé de douleur ; les Baglioni lui parlent avec bienveillance. Mais apprenant la mort de Carlo Oddi, le prisonnier ne peut contenir son désespoir. Lui-même n'est-il pas de ces meneurs qui, à plusieurs reprises, se ruèrent sur Pérouse pour massacrer les Baglioni ? Il n'aura pas impunément semé la désolation dans sa patrie ; la déroute le voue au supplice. Enfermé dans la rocca de Borghetto, Pompeo est exécuté la nuit suivante (**6 au 7 mai 1501**).

Tel fut l'écrasement final des Oddi, dont les hardis coups de main, secondés par de puissants alliés, avaient créé tant d'embarras à leurs adversaires. Le nombre des morts et des prisonniers perdus par la faction vaincue dans cette dernière bataille, ne lui permettait plus l'illusion d'une revanche, alors surtout que les troupes des Baglioni n'avaient presque pas souffert grâce à l'élan de l'attaque. Parmi les 250 cadavres ennemis se trouva un messager de Barciglia, dont les lettres saisies prouvèrent à Giovan-Paolo et à son cousin combien les Oddi étaient loin de soupçonner leur jonction. Sans quoi, ils n'eussent pas accepté la bataille. La rapidité des marches, jointe à l'habile tactique des deux Baglioni, avait été l'appoint décisif de la partie.

*
* *

Le lendemain de leur victoire (**7 mai**), Giovan-Paolo et Adriano reviennent à Pérouse, déployant la bannière prise à l'ennemi qu'ils fixent au milieu des trophées de leurs palais. A peine se sont-ils éloignés que les gens de Cortone se hasardent au milieu des débris et des cadavres, qu'ils enterrent au plus tôt.

Pérouse fête la victoire de ses princes, et Sienne, son alliée du moment, n'est pas moins expansive. Elle oublie les anciennes rancunes tant que Giovan-Paolo commande ses troupes. Par contre, Foligno et le Seigneur de Camerino s'inquiètent. Florence, fort embarrassée dans son double jeu, déplore la déroute de ses mercenaires, lancés contre les Baglioni, avec lesquels la République n'avait cessé d'entretenir de courtoises relations. Son gouvernement s'excuse au plus vite par ambassade envoyée aux Baglioni. Mais ces derniers ne pourront oublier avec la même désinvolture.

Toutefois « ... les humiliations de leurs adversaires, non moins que les démonstrations des Florentins, ne manquaient pas de les satisfaire : ils se voyaient désormais tranquilles dans la possession de leurs États, après cette dernière victoire sur une si importante coalition. » (Fabretti)

Ayant, pour l'exemple, châtié les principaux rebelles, ils traitent avec prévenance les soldats prisonniers, qu'ils autorisent à regagner leurs foyers. Les capitaines recouvrent aussi facilement leur liberté, après avoir été gratifiés de riches présents.

Ce n'était pas pour diminuer la réputation de générosité et de chevalerie acquise aux Baglioni, impitoyables seulement aux factieux obstinés. Libres de leurs mouvements, Giovan-Paolo et Adriano mettent leur épée au service des grands compétiteurs aux prises dans la Péninsule.

*
* *

César Borgia s'était de plus en plus affirmé en Italie. Ayant de nouveau investi Faëenza (**avril 1501**), il contraignait Astorre Manfredi à se rendre et le recevait dans son camp. De la part du vaincu, c'était placer bien mal sa confiance. Ce brave croyait-il avoir fléchi César par son attitude sous le feu ?

Illusion de courte durée ; Astorre était emprisonné à Rome, et dès l'année suivante, le Tibre rejetait le cadavre du défenseur de Faëenza...

Avis à qui tentera de se défendre sans de sérieuses chances de succès. Peu importe l'héroïsme ; la résistance malheureuse voue au supplice. C'est pourquoi les princes, témoins ou informés de pareils procédés, en font si promptement leur profit. Malgré tout, Adriano s'est décidé à opérer avec 100 lances devant Capone, pour le compte de Borgia. Giovan-Paolo, appelé par Spolète contre Todi, pacifie ces deux villes, sans perdre de vue les allées et venues de Barciglia.

Justement se dessine un moyen d'en finir avec lui. Louis XII marche sur Naples. Il suffit de quelques intelligences avec son armée, pour qu'un fort contingent français, rencontrant la bande de Carlo sur la route de Nocera où elle est postée en armes, l'écrase avec facilité. Giovan-Paolo y contribuera par ailleurs « *avec ses barons et condottiers* ». Il s'est entendu avec un certain Guerrier, capitaine français. Seulement, son projet transpire. Foligno, toujours défiante en raison de ses propres menées, croit être comprise dans l'affaire et implore de nouveau le Pape. L'offre d'une forte contribution séduit les troupes françaises qui, sans plus ample informé, passent par Sienne. Il est vrai que Barciglia et La Penna, mandés dans le Napolitain par les Colonna, s'éloignent avec 460 chevaux et 300 fanti. C'est autant de gagné. Carlo trouve là-bas à employer son activité, et fait bonne figure à la défense d'Aquila. Tombé aux mains des Français, il s'échappe l'épée à la main (**mai 1501**).

De son côté, Giovan-Paolo, à la tête des troupes siennoises, rejoint Vitellozzo Vitelli pour réduire avec succès, au nom de César Borgia, Giacomo d'Appiano, Seigneur de Piombino (**septembre**). Continuant à figurer dans la campagne engagée entre Louis XII et Frédéric Ier, Roi de Naples, le condottier pérousin, avec Paolo Orsini, met à sac Rieti et s'empare du château de Castel di Pietro près de Graffignano. De moindres

opérations l'occupent ensuite. Il intervient pour Spolète contre Terni, dont il accule les milices aux portes de leur ville ; puis il se jette sur les Crispolti de Bettona, toujours de connivence avec les bannis pérousiens. Sa cavalerie a bientôt fait de réduire l'opposition de ce côté. Bettona, en partie favorable aux Crispolti, n'évite le pillage qu'au prix d'exorbitantes conditions : tranquillité assurée aux amis des Baglioni compromis en leur faveur ; exil des fils de Fabrizio Crispolti « *tant que les bonnes grâces des Baglioni* » ne leur seront pas rendues ; interdiction à la commune de recevoir les bannis de Pérouse et de Todi, dont les noms figurent sur une liste dressée par ordre de Giovan-Paolo (Barciglia et La Penna n'y ont point été oubliés). Enfin, 3 000 ducats d'amende, pour chaque infraction, garantissent l'exécution de cet article ; c'est l'absolue mainmise sur ce fief important.

*
* *

Au milieu des agitations belliqueuses, les Baglioni ne réservent pas moins aux arts une bonne part de leur attention. Pendant cette même année 1501, Pintoricchio exécutait les belles fresques de leur chapelle à Sainte-Marie-Majeure de Spello : *l'Annonciation, l'Adoration des Mages, le Christ Enfant parmi les docteurs*. Dans cette dernière composition se reconnaissent encore Troïlo et Grifone Baglioni, malgré les graves détériorations qui mutilent ces œuvres remarquables, « *les plus fines, les plus personnelles, les plus puissantes de l'artiste.* » (C. Bicci) Dans *l'Adoration*, Pintoricchio a répété l'écusson des Baglioni sur le bouclier d'un soldat et sur le portique d'un château imaginaire ; il s'est réservé de représenter dans les plans éloignés de *l'Annonciation* la résistance de Spello, défendue par Adriano Baglioni contre les bandes de Foligno, en 1495.

*
* *

Les petites guerres des seigneurs n'échappaient point à la perspicacité de César Borgia. Il agissait, donnant à ses projets une ampleur significative. Avant peu, il aura constitué à son bénéfice en Italie une principauté prépondérante, si les princes visés directement le laissent faire, et continuent d'escompter leurs mutuelles déchéances. S'efforcer de reconquérir états et cités qui, de longue date, relevaient de l'Église ; prétexter le refus de payer le cens annuel pour déclarer déchus les vicaires pontificaux, c'était, de la part d'Alexandre VI, se conformer à la politique exercée ailleurs pour remettre les seigneurs féodaux sous la coupe du suzerain. Mais, après tant de dissensions, les républiques italiennes se cramponnaient à leur Indépendance représentée par le souverain (ou tyran) qui les gouvernait. Le Pape découvrait là un grave sujet de conflit ; d'autres s'y ajoutèrent.

On eut lieu de se demander si César travaillait bien pour la Papauté et non pour lui-même ; s'il ne perfectionnait pas outre mesure les plus contestables moyens pour arriver au but ? Les représailles, les troubles profonds bouleversèrent alors la Péninsule. Borgia, appuyé par les forces du Pontife et de la France, pouvait obtenir de faciles conquêtes ; les feudataires de l'Église ne l'accusaient que mieux d'en profiter.

Ne verront-ils pas Jules II, nouvellement élu, essayer le refus de soumission de tous les capitaines détenant les places fortes des Romagnes, sous prétexte qu'elles appartenaient en propre à Borgia ? Les feudataires étaient donc en partie fondés à prétendre que les capitaines de César négligeaient les droits pontificaux et ne s'emparaient des places que pour les dépouiller eux-mêmes au bénéfice d'un autre et non du Saint-Siège.

*
* *

Borgia a quitté Rome. Il paraît en Ombrie et lance d'abord ses condottiers, le duc de Gravina et Oliverotto de Fermo, sur les terres des Varani de Camerino. A vrai dire, le premier atteint dès le début des opérations est Guidobaldo d'Urbino, regretté d'une bonne partie de ses sujets (1501).

Giovan-Paolo réfléchissait. Que Giulio Cesare Varano, le lâche instigateur du complot de l'année précédente, expiât son crime d'une façon ou d'une autre, peu importait : le rôle des Baglioni était tout tracé dans l'affaire. Varano, alors en compétition avec deux de ses neveux pour la seigneurie de Camerino, vit les princes de Pérouse appuyer ces derniers et soutenir leurs revendications en haut lieu. Lui-même est déclaré déchû. Mais, comme son État doit passer à César Borgia, ses neveux n'auront pas à se féliciter beaucoup de la solution. Ce point ne regardait pas les Baglioni. Culbuter le misérable prince, à leurs yeux, toute autre considération ; et le Pape peut compter sur eux. Le Seigneur de Camerino comprend la situation. Il ne trouvera plus un Astorre Baglioni pour détourner l'orage, quitte à en être récompensé par la haine de l'obligé. Varano, en perdition, supplie le Roi de France ; démarche opportune qui lui gagne un nouveau répit (1501). Mais, dès l'année suivante, Louis XII donne carte blanche au Valentinois, et celui-ci comprend les Baglioni dans son appel aux principaux condottiers d'Italie.

Les Seigneurs pérousiens mettaient autant d'amour-propre à se montrer prévenants envers César qu'à lui amener de belles troupes. La revue de leurs soldats fut superbe : « *Chaque quartier massé autour de l'étendard à sa couleur, portait son emblème distinctif ; de même, les cavaliers se reconnaissaient à leur soubreveste différente pour chacune des « Portes » ainsi qu'aux flammes des lances et au harnachement des chevaux. L'ensemble offrait le plus beau coup d'œil. On n'avait en ville d'autres occupations que les préparatifs de cette guerre.* » (Crispolti)

Giovan-Paolo ayant passé la revue, fait défiler les troupes dont l'allure impressionne. Jamais, disait-on, un si bel appareil n'avait émerveillé la cité. Il fallait bien se mettre à la hauteur des autres grands

condottiers de Borgia qui « *éblouissaient les regards* » dans l'étingement de leurs costumes ; « *ils montaient des chevaux napolitains qui fendaient l'air, et leurs épées étaient trempées à Damas même.* » (Audin)

Le Seigneur de Pérouse marche sur la Toscane, où Pierre de Médicis, exilé de Florence, le cardinal du même nom, et Petrucci de Sienne, fomentent des révoltes de fiefs que seconde Borgia.

Arezzo, ainsi soulevée contre la République Florentine, attire les condottiers du Valentinois : Giovan-Paolo, Vitellozzo Vitelli et Orsini, désireux comme leur chef de pêcher en eau trouble (**juin-juill. 1502**).

Non seulement ils prennent Arezzo, mais Cortone, Borgo-San-Sepolcro, et d'autres places, au grand plaisir des Médicis qui voient leurs affaires prospérer. Les soldats de Giovan-Paolo et de Vitelli occupent maintenant Quarata, qu'ils mettent à sac. La route va être libre jusqu'à Florence si les bandes victorieuses, entrées dans le val d'Arno, poursuivent leur marche.

La Seigneurie, stupéfaite, s'inspire des précédents en implorant l'assistance de Louis XII. Elle aussi est écoutée, ce qui donne aux généraux de Borgia l'occasion de se mieux pénétrer de la mentalité de leur chef.

C'était sur son ordre qu'ils avaient provoqué et appuyé l'émeute d'Arezzo en faveur des Médicis. Seulement, Louis XII s'en était montré fort mécontent. Borgia, qui avait encore besoin de lui, comprit que le coup était manqué. Se pliant aux exigences du moment, il s'empessa de retirer ses troupes de Toscane, et livra ses généraux désavoués à la colère du monarque.

L'expérience, dit-on, est une cicatrice. Sous sa morsure, Giovan-Paolo fait son profit de cette trahison à ses dépens. Privé de toute sauvegarde de la part de ceux qu'il sert de son épée, le condottier songera d'abord à ses propres intérêts, ou sera voué à la ruine comme à la dérision. Quel fourbe ! diront les moralistes de circonstance.

Au moment du danger, Florence s'était empressée de solder Adriano Baglioni avec perspective du bâton de capitaine général (**juin 1502**). Ainsi les deux cousins, l'un au service des Florentins et l'autre du Valentinois, s'étaient trouvés en guerre, sans atténuer pour si peu la cordialité de leurs relations, ni leur accord dans le gouvernement de Pérouse. Ce sont mœurs de l'époque. César n'en avait pas moins tenté d'attirer à lui Adriano, par l'offre d'un plus avantageux commandement, alors que Giovan-Paolo, désireux de ne pas combattre son cousin, insistait dans le même sens. Rien n'eut prise sur cette loyale nature, et Florence, dont la duplicité envers les Baglioni venait d'être démasquée, dut particulièrement apprécier une telle fidélité à sa cause.

Contraint de barrer la route à son cousin, Giovan-Paolo l'obligea à camper au Borghetto, avec ses milices, sans qu'Adriano pût obtenir de Sienne l'autorisation de passer par Valliano. L'insalubrité des marécages du Trasimène allait agir, bien plus rapidement que la bataille, sur ce contingent immobilisé. Les hommes d'Adriano sont décimés par les fièvres ; lui-même, gravement atteint, doit s'aliter.

Alors Giovan-Paolo et Vitellozzo Vitelli s'empressent de lui faire visite dans son propre camp. Combien sont loin leurs illusions sur les projets de Borgia ! Les deux condottiers mettent leur frère d'armes au courant de leurs inquiétudes ; mais Adriano ne peut plus rassembler ses idées ; une seule pensée l'obsède sauver Pérouse. Transporté au château de Passignano, où il sera plus à portée des médecins, le malade voit empirer son état et les soins se dépenser en pure perte. Fixé sur son sort, il appelle auprès de lui son frère Gentile : « *De toutes mes forces*, lui dit-il, *je te recommande le peuple de Pérouse...* » Telle est, jusqu'à la fin, sa préoccupation constante. Il meurt le 17 juillet (**1502**), regretté de tous les gens de bien, et en particulier de ses soldats.

*
* *

Mais Adriano n'est pas mort tout entier. La naïve sincérité des chroniques montre qu'au jeune chef survit le souvenir de ses vertus. Il s'ajoute au patrimoine de sa Maison. Matarazzo établit avec soin la nécessité qui s'imposa à Adriano de rester fixé, pour un temps, au gouvernement de Pérouse, pendant les campagnes de Giovan-Paolo aux dépens des factieux.

« Et je ne voudrais pas que vous pussiez supposer le magnifique Morgante inférieur dans l'art militaire, en le voyant demeurer en ville au lieu d'aller à l'ennemi ; je vous ferai comprendre que Venise, Florence, le Pape et le Roi de Naples rivalisaient d'instances pour le prendre à leur solde, en raison de sa grande renommée. Mais si lui-même, ou le magnifique Giovan-Paolo, laissaient le gouvernement de la Cité, les affaires périllicitaient ; leur absence n'était pas moins préjudiciable à la garde de leur État. Sage était le magnifique Morgante, dont les procédés de gouvernement s'inspiraient d'une équité absolue ; c'est dire combien lui était acquis le sincère attachement de tous les citoyens et surtout des ouvriers. Il savait honorer chacun suivant son mérite ; soucieux, par surcroît, d'aviser aux mesures susceptibles de bien approvisionner la Cité sous tous les rapports. Giovan-Paolo, de son côté, était un chef assez expérimenté et assez heureux dans ses entreprises pour que nul ne prétendît lui enseigner l'art de la guerre... etc. »

Le décès prématuré d'Adriano inspire au chroniqueur, imbu de quelque « paganisme », des déclarations encore plus significatives :

« Et toi, cher lecteur, si tu es surpris d'appréciations peut-être exagérées à ton avis, je te répondrai que la nature et la justice obligent à célébrer et à honorer le Juste après sa mort ; car la bonne renommée est impérissable. Et il m'appartient d'autant plus de le louer (Adriano) qu'il a conquis pour lui-même et pour la patrie pérousine une immortelle gloire. Jamais nous ne pourrions trop exalter ses vertus ; j'ajoute que nul n'en eut autant que lui. »

Non moins que la valeur personnelle d'Adriano, sa haute stature et son allure martiale frappaient la population.

« Quand Sa Seigneurie allait au camp, les soldats s'empressaient en foule pour la voir, avec le même entrain témoigné naguère pour le Roi de France.

Toute autre renommée fut éclipsée par la sienne. La nature, en le dotant d'une si noble prestance, lui avait donné pour berceau une antique et valeureuse patrie, fière et belliqueuse entre toutes, toujours féconde en fameux capitaines pour grandir aux armées son honneur et sa réputation ; elle avait fait aussi (d'Adriano) un citoyen de notre ville de Pérouse dont il sut, si largement, illustrer les fastes. Pour comble de faveurs, il était né de cet antique et noble sang de la Maison Baglioni, plus valeureux dans les armes, plus impétueux qu'aucun autre en Italie ; sang des vrais fils de Mars. Nous savons que ceux-ci (les Baglioni) eurent, dès les temps reculés, la véritable intuition de l'art militaire. Comme ses ancêtres et ses parents, Adriano s'y distingua, au grand honneur de l'Italie, de la belle Toscane, et enfin de sa vieille Cité Pérousine, de sa noble lignée et de sa race. Il honora également l'Allemagne, dont sa famille est originaire, suivant les vieilles chroniques, par les qualités dont il donna la preuve... etc.

La nature voulut encore qu'il fût seigneur de terres et de châteaux. Elle couronna la prodigalité de ses faveurs en lui donnant le sens et le jugement qui lui méritèrent l'affection générale. Ses ennemis mêmes lui rendaient hommage ; pas un de ses hommes n'eût hésité à donner sa vie pour lui. Plus que nul autre, il fut honnête et sérieux, parfait de correction et de dignité en ses propos ; loin d'user de parcimonie, Sa Seigneurie montrait au contraire une grande libéralité et une somptueuse munificence dans tout ce qui dépendait d'elle. Il (Adriano) s'était fixé et gouvernait dans sa Cour, ayant, à l'état ordinaire, l'entretien de cent seize bouches, sans parler des amis ou des étrangers qu'il recevait chaque jour, ainsi que sa famille... etc... » « Et nous passons sous silence le luxe déployé par (les seigneurs) dans leurs costumes, encore qu'en dernier lieu ils fussent tous vêtus de noir, depuis la mort affreuse du père et des frères d'Adriano.

« Je tairai son faste en chevaux, mules et chiens, en éperviers et oiseaux, en bouffons et chanteurs, et en animaux sauvages, comme il sied, en un mot, chez les vrais grands seigneurs. Jamais Adriano ne recourut à la moindre simonie et ne fit tort à personne ; il aurait même tenu pour son mortel ennemi quiconque lui aurait fait de pareilles propositions... etc. Il m'est impossible d'énumérer tous les avantages dont l'avait gratifié la nature, ni tout le mérite qu'il sut acquérir par lui-même mais, en terminant, je ceindrai sa tête d'une couronne qui brille entre toutes d'un splendide éclat : c'est celle du Juste dont il eut le cœur généreux et magnanime, en plus de ses autres qualités. Celui-ci, en effet, montra, jusque dans ses moindres actes, toute équité et droiture. Jamais Pérouse ne connut d'homme en donnant de meilleures preuves. » (Matarazzo)

Le rôle d'Adriano dans le gouvernement des Pérousins justifie cette digression. Sa mort prématurée lui épargna les redoutables crises politiques contre lesquelles Giovan-Paolo allait se débattre, par tous les moyens, y compris ceux dont il venait de faire l'apprentissage à ses dépens.

*
* *

Les grands condottiers de Borgia, ceux en particulier qui, princes d'États Italiens, avaient compté profiter des entreprises de leur chef, se rendent désormais à l'évidence.

Guerroyer sous sa bannière est le plus sûr moyen de déchoir. Sous ce rapport, le cas du duc d'Urbain, dépossédé sitôt qu'il eut prêté son concours, parut concluant. L'État de Camerino, plus empressé d'abandonner son seigneur, répudia Varano et ses deux fils, pour se réclamer du conquérant. Seul, Giovanni-Maria, fils aîné (*alias* cadet) du tyran tombé, échappa à l'exécution, parce qu'en prévision du danger son père l'avait envoyé à Venise. Le traitement infligé à l'instigateur des crimes de juillet 1500 correspondait à ses mérites. C'était du moins l'avis des Baglioni, qui se firent un devoir d'y contribuer. *« Pour cette entreprise, les magnifiques Baglioni furent recherchés ; ils avaient encore, imprimé au cœur, le grave affront qu'il (Varano) leur avait fait, en ordonnant ce complot qui ébranla si violemment la Maison Baglioni. » (Matarazzo)*

Néanmoins, le jeune Giovan-Maria Varano, innocent des misérables intrigues de son père, ne devait pas en être rendu responsable. Giovan-Paolo le pensa, se réservant de lui faire restituer Camerino après l'orage. Il n'aura pas obligé un ingrat. Peu s'en était fallu, au cours de ces rapides campagnes, que le renégat Barciglia ne tombât aux mains de ses parents, encore sous la bannière de Borgia. Pris dans les rangs des Varani que culbutait le duc de Gravina, autre condottier de César, Carlo, se trouvant à Urbain, s'était empressé de se présenter *« à son vainqueur qui le reçut à merci. »* Pour plus de sécurité, le prisonnier accepta de servir sa cause ; recrutée digne d'un tel chef.

*
* *

Voici donc Borgia, nanti de Camerino comme d'Urbino et peu disposé à s'en tenir là. Giovan-Paolo ne se demandait plus ce qu'il adviendrait de Pérouse. Il avait essayé de profiter du refroidissement survenu dans les relations de Louis XII avec le Valentinois ; mais les désaveux et les replâtrages ne permettaient aucune tentative sérieuse. Un fait restait acquis : l'imminence de la débâcle pour les seigneurs particularistes. Évidemment, l'appétit de César lui suscitera quelques ennuis en dépit de l'appui français. Reste à savoir quels seront les princes étouffés sous l'écrasante supériorité de l'adversaire ?

Gebhart estime que, si le Valentinois s'était arrêté après la reddition de Faenza, achevant la constitution du duché de Romagne, « *son œuvre avait des chances d'avenir. Il était limité par Urbino, Camerino, Pérouse, la Toscane et l'État de Bologne. L'erreur de César fut de combler le fossé qui le séparait du domaine de l'Église, de déposséder les Montefeltri d'Urbino, les Baglioni de Pérouse, les Petrucci de Sienne, de menacer les Bentivoglio de Bologne, d'inquiéter Florence par la prise de Piombino... etc.* » « *Il effarouche l'Italie, la France de Louis XII...* »

Il émeut plus vite encore les seigneurs voués à ses premières attaques après l'avoir servi. L'affaire d'Arezzo, suivie des menaces de Borgia à l'adresse de Vitelli, l'un des leurs, prouva aux condottiers que le tour de Bologne était proche. Or ces mêmes chefs avaient, pendant la dernière campagne de César, passé avec Bentivoglio de Bologne un traité qui les engageait personnellement à l'entente amicale avec lui. Voyant celui-là même au nom duquel ils ont signé exiger la violation du pacte, les condottiers, si peu scrupuleux qu'ils soient, estiment qu'on les exploite trop. Que Borgia exige l'attaque de Bologne parce qu'il compte sur les Français, il se heurtera aux protestations de ses capitaines. Eux se réclament de leur indépendance et s'apprêtent à la défendre.

Le 20 septembre (1502), les principaux de ces seigneurs se réunissent à La Magione, « *quadrilatère énorme flanqué de tours* », jadis aux chevaliers de Malte et aux Templiers (*Schneider*), situé près du Trasimène. Giovan-Paolo est pour ainsi dire l'âme de la résistance, « *teneva quasi la prima parte* » (*Vermiglioli*). Peut-être est-il même chez lui, à La Magione, avec son cousin Gentile ; car, au dire de Cantu et de Thomasi, la réunion se tenait dans un palais de campagne des Baglioni. Autour d'eux sont accourus : Vitellozzo Vitelli, Oliverotto de Fermo, Ermès Bentivoglio, représentant son père pour Bologne, comme Antonio de Venafro représente Pandolfo Petrucci pour Sienne. Plusieurs Orsini (le cardinal, le duc de Gravina, Paolo et Franciotto) complètent l'assemblée. L'entente s'établit aisément entre ces dupes de Borgia répugnant à se laisser « *avaler l'une après l'autre par le dragon* ». Ce sont les expressions mêmes de Giovan-Paolo (**lettre du 11 oct. 1502**).

« *Tous, écrit-il encore, nous avons juré de mourir pour la réalisation de nos desseins, et nous venons, en effet, de passer en armes le Rubicon « et effecti sumus hostes » ; mais Dieu nous est témoin que c'est malgré nous.* »

Aussitôt les confédérés réunissent leurs soldats et établissent les cadres ; ils constituent un faisceau de premier ordre. Nulle illusion cependant du côté de la France, de Florence ou de Venise, qui les laisseront se tirer seuls d'affaire. Ferrare ne se montre pas moins prudente. Elle est même hostile, en raison du mariage de son prince avec Lucrèce Borgia. Qu'importe ! Il faudra compter avec les premiers capitaines d'Italie ; avec les 700 lances, les 400 arbalétriers, les 5000 fanti dont ils disposent immédiatement. Troupes aguerries et bien équipées. Sauf en cas d'intervention française, Borgia est perdu, il suffit à ses adversaires de rester unis.

C'est ce que comprend fort bien le Valentinois. Peu soucieux d'affronter la bataille, il ruse pour détacher l'une après l'autre, de la coalition, ces têtes menaçantes.

Cependant les confédérés, entrés tout de suite en campagne, battent les bandes de César. La forteresse de San Leone tombe en leur pouvoir ; Urbino, qui réclame son duc, voit celui-ci faire son entrée avec Paolo Orsini (**15 oct.**) ; les Espagnols, aux prises avec les troupes des condottiers à Gaïfa, sont finalement culbutés par Vitelli à Calmazzo, près de Fossombrone. Quant à Giovan-Paolo, d'abord posté en face de Cagli, il assiège la rocca de Gubbio et la fait sauter après une honorable résistance. Il met la main, du coup, sur une bande de bannis pérousins, parmi lesquels Girolamo della Staffa, jeune meneur de 28 ans, est reconnu pour l'un des assassins du complot de Varano. Dirigé sur Pérouse, le prisonnier va immédiatement être condamné et exécuté.

Sans désespérer, Giovan-Paolo enferme Michelotto dans Pesaro et menace Rimini. On dit même que le Seigneur de Pérouse pénétra dans Fano en laissant supposer qu'il servait encore le Valentinois. C'était prouver à celui-ci que ses enseignements profitaient à ses victimes ; elles se permettaient d'en tirer parti pour simplifier leur revanche et avoir, en définitive, les rieurs de leur côté.

Mais les lenteurs qu'occasionne toujours une action menée par plusieurs têtes donnèrent au fourbe la possibilité de mettre en œuvre ses menées corrosives. De plus, « *Louis XII et Florence qui refusa d'aider à la ruine de César, empêchèrent la catastrophe.* » (*E. Gebhart*) Pour Borgia, gagner du temps, c'était le salut.

Paolo Orsini a l'inconcevable naïveté d'écouter ses avances. Il redevient son auxiliaire et sème la division parmi ses amis de la veille. La plupart hésitent, se résignent finalement à renouer des relations avec Borgia qui, bien entendu, ne leur pardonnera jamais ni leur attitude, ni les trahisons qu'ils lui ont causées. Ensemble, les condottiers venus à résipiscence signent une convention dont l'unique effet sera de

précipiter le dénouement. A vrai dire, la plupart des historiens montrent les Baglioni, Giovan-Paolo et Gentile, rebelles aux avances du Valentinois.

Le bâton de capitaine général offert au premier, un important commandement au second, ne les gagnèrent pas plus que Troïlo Baglioni, auquel avait été proposée la pourpre cardinalice. Tous gardent leurs préventions sous la correction des rapports, jugés indispensables pour ne point trop se découvrir. Les lettres de protestation adressées par un Orsini, ou un Baglioni, à Borgia (**23 oct. 1502**), ne rassurent nullement ce dernier sur une fidélité qu'il sait impossible. Croît-il donc que les messages officiels qu'il envoie, ou fait envoyer, endormiront ses adversaires ? Giovan-Paolo ne peut même pas étouffer d'amers reproches à l'adresse de ses collègues venus à composition. Le duc, de son côté, se garde d'accorder audience aux délégués des Seigneurs de Pérouse (**2 déc.**) et de Sienne. C'est dire que, mutuellement, Borgia et Giovan-Paolo ne pouvaient plus se leurrer.

Urbin et Camerino, à peine échappés au Valentinois, retombent en son pouvoir, grâce aux condottiers repentants : Paolo Orsini et Antonio de Venafro. Leur maître peut, jusqu'à un certain point, se poser en défenseur des revendications pontificales, justes en elles-mêmes. Alexandre VI lui envoie d'importants subsides qui permettent d'assiéger Sinigaglia.

Aussitôt signalées, les bandes de Vitelli et des Orsini, avant-garde de l'armée ducale, font fuir à Venise André Doria, gouverneur de la place. Son lieutenant, néanmoins, déclare ne rendre la citadelle qu'à César en personne. Quelle jouissance pour celui-ci quand, s'approchant de la ville, il voit venir à sa rencontre la plupart des coalisés de La Magione, aujourd'hui ses auxiliaires ! Voici Vitellozzo Vitelli, Paolo Orsini, le duc de Gravina, Oliverotto de Fermo. Borgia n'est pas sans quelque souci de l'absence des Baglioni, mais ne se montre que plus gracieux envers les condottiers confiants. A toute fête manque quelque invité ; laissons Giovan-Paolo s'excuser, prétexter un malaise et prétendre, à part lui, ne pas se fier au loup « *revêtu de la peau de l'agneau.* » (*Clément*) On dit même qu'outré de l'attitude de ses collègues, cet émule de Cassandre s'est écrié : « *Ce sera vraiment trop de chance pour eux, s'ils se trouvent bien de leur démarche !* »

Tout de suite, le duc fait adroitement éloigner les soldats de ses amis. Sans difficulté, on les désarme. Alors les condottiers eux-mêmes sont arrêtés par ordre de celui qui vient de les saluer si gentiment. Le soir même de l'entrée de Borgia (**31 [alias 21] déc. 1502**) les uns sont suppliciés ; le tour des autres viendra un peu plus tard.

*
* *

Bien joué, pensera Machiavel. Pourtant, les esprits familiarisés avec les procédés du genre sursautèrent devant un tel massacre d'alliés sans défense. Voudra-t-on démontrer que Borgia prenait les devants en supprimant de faux amis, prêts à se jeter sur lui à la première occasion ? Version acceptable, mais non démontrée. Tant de fourberie d'une part, tant de naïveté de l'autre, déroutent la critique. Les gestes de Borgia, même comparés à ceux des Visconti, de Louis XI, des Sforza, de Ferdinand le Catholique ou de Gonzalve de Cordoue, indignent l'historien indépendant. Si quelques responsabilités s'atténuent, c'est au bénéfice de contemporains, privés des puissants moyens d'action du Valentinois, et qui ne mettent ses leçons à profit que pour lui tenir tête.

Le bon sens s'accorde avec la morale pour blâmer leurs torts, mais aussi pour charger, avant tout, quiconque leur en donna l'exemple et fêta le succès obtenu par la plus lâche perfidie.

Informé des événements, Giovan-Paolo, pour les avoir prévus, n'en est pas moins anxieux. Borgia va fondre sur lui, le sachant dépourvu de tout secours efficace. Qui donc braverait les ressources du Valentinois pour endurer les tortures ? Fort de succès si facilités par l'appui de la France et les subsides du Pape, le duc a tous les atouts en main. Il peut solder des bandes, imposer ses plans et son heure. Son ennemi, réduit à l'isolement, est perdu d'avance.

*
* *

Près de Giovan-Paolo se sont réfugiés le duc d'Urbin, le jeune Varano et le neveu de Vitelli ; autant de seigneurs dépossédés, désorientés, qui loin d'apporter du secours en demandent. La terreur incite à toutes les lâchetés comme à toutes les trahisons. Que le Seigneur de Pérouse se souvienne d'Astorre Manfredi, jeté à l'eau après la courageuse résistance de Faënza ; qu'il se pénètre du drame si récent de Sinigaglia. Voilà le sort qui l'attend. A ces âmes de soldats, habituées aux périls des batailles, répugne le supplice infamant après la lutte impossible. Admettons l'habileté de Borgia comme chef militaire et son astuce comme diplomate ; mais lui prêter l'allure d'un foudre de guerre, c'est par trop narguer ses victimes. Sa bravoure n'est pour rien dans leur dispersion. Vraiment, les soudards de Charles VIII, qui l'ont vu s'enfuir du camp de Velletri, déguisé en palefrenier, trouveraient la prétention un peu forte. Dans Pérouse, l'autorité de Giovan-Paolo s'est imposée. Contre elle, la rébellion, impuissante et impopulaire, se voit, en plus, fort maltraitée par un seigneur que l'expérience dispose peu à la mansuétude. Il prétend même prévenir les attaques, au risque de frapper à tort et à travers. Alors, les mécontents paralysés doivent, pour unir leurs efforts à ceux des bannis, se résigner à attendre un appoint décisif. Borgia le représente. Les neutres, les indifférents et les malins passent de ce côté. L'heure du danger est toujours celle des défections ; le meilleur prince s'en persuaderait à ses dépens. Giovan-Paolo, qui ne réalise pas ce type exceptionnel, ne conserve aucune illusion sur l'affluence des citoyens résolus à s'offrir en holocauste.

Est-ce à dire qu'aucune preuve d'attachement ne lui a été donnée ? Non pas. Antérieurement au massacre de Sinigaglia, les membres du gouvernement pérousin, voulant sonder les intentions d'Alexandre VI, lui députèrent Roberto Scutassa, de Bevagna, pour exposer « ... *combien, dans les calamités, les Baglioni s'étaient montrés les fermes soutiens de l'Église* » et faire ressortir l'obéissance de ces seigneurs au Souverain Pontife. Ceci ne devait pas être la partie la moins délicate de la mission. Enfin, l'ambassadeur représentant Giovan-Paolo comme attaché au Saint-Siège, en appela à son passé et à ses services. Le Pape n'enlèvera pas ses bonnes grâces à un prince capable de lui être fort utile. Au lieu de l'attaquer, il serait bien plus adroit de le laisser comme principal seigneur, entre les plus notables de Pérouse.

On devine le thème. Il se justifiait assez faiblement, car Giovan-Paolo, champion de l'indépendance non moins que ses prédécesseurs, n'admettait la suzeraineté des Papes qu'au simple titre honorifique.

Moins que tout autre, Alexandre VI ignorait ce détail.

Les arguments du délégué pérousin se présentaient mieux, sous le rapport des services aux armées. Giovan-Paolo avait brillamment soutenu la politique pontificale tant qu'elle ne le gênait pas. C'était tout.

Le côté intéressant de cette tentative près du Saint-Père, est qu'elle émane officiellement des magistrats. Ils sont dévoués aux Baglioni, dira-t-on ? Parfaitement ; mais ils ne représentent pas moins la population, dont la grande majorité les a nommés et les approuve. Leur insistance, en faveur de leur tyran, est en contradiction absolue avec les doléances que certains auteurs voudraient supposer à ce même peuple, affalé sous le joug.

Par lettre adressée aux Prieurs de Pérouse (de Corinaldo, 2 janvier 1503), César Borgia leur démontre qu'il connaît mieux qu'eux-mêmes leurs véritables intérêts. Il a été désolé de la trahison de ses condottiers, traités par lui avec tant de sollicitude ; leur ambition et leur cupidité l'ont contraint d'en finir. Ceci posé, le Valentinoise spécifie les vues du Pape. Par ordre d'Alexandre, « *il doit, avec une armée, les délivrer de la tyrannie rapace et sanguinaire qui les opprime depuis longtemps.* » Qu'ils acceptent l'autorité pontificale et secouent tout autre pouvoir. A eux d'en témoigner par l'ambassade qu'ils sont invités à envoyer au Pape pour stipuler leur entière et légitime soumission.

Divers notables, parmi lesquels figure Alberto Baglioni, sont désignés pour composer cette délégation.

Il est vrai que César avertissait les Pérousins qu'un refus de leur part l'obligerait à passer outre pour les contraindre. Mais il en serait fort marri, tant il leur voulait de bien depuis son enfance... En même temps, ajoute Crispolti, un bref pontifical sommait les citoyens d'exiler Giovan-Paolo et ses partisans, sous peine de guerre et de censures. On comptait peu, d'après cela, sur l'initiative des « *victimes* ».

Somme toute, Alexandre VI concédait Pérouse à César Borgia déjà pourvu de Césène, de Fano, d'Ancône, d'Ascoli, de Fermo, de Foligno, de Città di Castello. Restait une seule difficulté : s'emparer de la ville. Mais, après la défection des confédérés de La Magione, l'action isolée de Giovan-Paolo n'était pas praticable. Les bannis pérousins, les mécontents de toute sorte, s'empresseront de faire le jeu de l'adversaire. En face des moyens dont celui-ci dispose, Giovan-Paolo est condamné aux expédients des Vitelli ou de Guidobaldo d'Urbin : il lui faut se garer pour mieux guetter les fautes de César. Le vainqueur n'est pas celui qui marque le plus de points, mais celui qui obtient le succès final. Quiconque blâmera le Seigneur de Pérouse de refuser le fer dans d'aussi désastreuses conditions, n'aurait pas assez d'invectives à son adresse, s'il sacrifiait la population à la conservation éphémère du pouvoir. Les bourgeois, terrifiés, le suppliaient « *de n'être pas cause de la ruine de la Cité* ». (Zeller) La liberté de se défendre dicte sa conduite : il gagnera la Toscane.

*
* *

Le 5 janvier (1503), Giovan-Paolo, sa femme et ses enfants, avec Troïlo Baglioni, alors évêque de Pérouse, et Gentile son cousin, partent pour Sienne, suivis de parents et d'amis, sous escorte de 800 chevaux et de quelque infanterie. Déjà, le duc d'Urbin s'est enfui à Pitigliano. A Chiusi, Giovan-Paolo reçoit les subsides de Pandolfo Petrucci, le seigneur de Sienne ; ils lui permettront de lever des troupes pour agir à la première occasion. En attendant, l'exilé laisse une partie de sa cavalerie à Castel della Pieve et, suivi du reste, passe les Chiane, jetant des garnisons dans Castiglione-Chiusino, la Tour de Borghetto et celle de Bocatiquello.

Le départ de leur Seigneur laissait les Pérousins agités et perplexes. Ils ferment les portes de la ville et mettent les cloches en branle. Deux courants se dessinent dans l'opinion. Amis et obligés des Baglioni manifestent leurs regrets ; ils osent « *donner tous les témoignages possibles de sincère attachement envers cette famille, au milieu de si pénibles circonstances* » (Pellini). C'est faire preuve d'un certain courage ; car tout prince abattu ne saurait compter sur de nombreuses sympathies, sources de dangers, de dénonciations et de ruines.

Par contre, les faveurs étant réservées aux plus empressés à saluer le nouveau pouvoir, César peut se payer des acclamations. La majeure partie des citoyens attend de lui quelque bénéfice. Les petits nobles, ou individus de second plan, espèrent se hisser au premier et rétablir l'oligarchie. Laissés à eux-mêmes, les Prieurs adoptent naturellement les vues des meneurs et nomment une commission de 24 membres pour organiser et appuyer leur administration. Ils dépêchent une ambassade à Sassoferrato, près du Valentinoise, pour lui transmettre la soumission de la ville et l'informer du départ des Baglioni (5 janv. 1503). Le duc n'en

espérait pas tant. Radieux, il accorde aux délégués les restrictions qu'ils lui soumettent : ses troupes ne viendront pas prendre quartier sur le territoire pérousin et les bannis ne seront pas réintégrés. C'est entendu.

Le même Borgia avait maintes fois promis aux dits bannis de les rapatrier (*Bonazzi*) quand il s'agissait d'utiliser leur concours ; mais puisque les Pérousins soulevaient quelque objection, l'affaire était remise. Quant aux ambassadeurs si heureux dans leur mission, ils peuvent s'en rapporter à la parole de César pour avoir des surprises.

Celui-ci, peu convaincu de son rôle de libérateur, s'était attendu, de la part des Baglioni, à une résistance renforcée. L'obstacle disparaissait ; c'était pour le mieux. Malheureusement, les Baglioni échappaient au « vainqueur », et cela gâtait son allégresse. Le duc se dirige vers Pérouse, passant par Gualdo, Assise, Torgiano, au grand dommage des campagnards que malmènent ses routiers. Les châteaux, sans action possible désormais, tombent l'un après l'autre en son pouvoir. Et Pantasilea Baglioni, l'une des sœurs de Giovan-Paolo (mariée à Bartolomeo d'Alviano, capitaine déjà renommé), ayant été prise à La Corbara par les soldats du Valentinois, se voit jeter dans le donjon de Todi.

A Pérouse, pendant ce temps, le légat, les notables délégués et les chefs de famille réunis, dans la Cathédrale, cherchaient à s'entendre ; les ambassadeurs pérousins à Rome se faisaient l'écho de leurs dispositions de plus en plus conformes à la tournure des événements. Les Baglioni sont déclarés rebelles, et leurs biens situés sur le Pérousin confisqués au profit du trésor communal. On rappelle les bannis. Ainsi fléchissent les idées d'Indépendance. La peur étouffe jusqu'au souvenir des conventions tout d'abord proposées. Elle fait oublier les démarches destinées à « *éloigner de Pérouse un changement d'état* » et l'appel à Florence « *pour aider les citoyens à maintenir leur Liberté* ». (v. *Pellini, Sismondi, etc.*) Aux Pérousins de recourir à Borgia pour secouer leur servitude et d'apprécier quelques-unes de ses méthodes. Pour commencer, Carlo-Barciglia, l'assassin de ses cousins, et client d'autant plus zélé du nouveau maître, bénéficie des biens et des principales dignités de Giovan-Paolo. Une part de l'aubaine revient toutefois aux fils de Grifonetto Baglioni, transfuges obstinés. Les conseillers de la Commune, de plus en plus dans le mouvement, décrètent mille ducats d'or pour l'érection, sur la Grand'Place du Dôme, d'une statue équestre de Borgia. Une commission (comprenant un Baglione des Baglioni !) est chargée d'en déterminer l'emplacement.

Délivrés, après tout, des violentes émotions qui avaient précédé et suivi immédiatement le départ des Baglioni, les Pérousins reprenaient confiance. Le calme dans la soumission succédait à la perspective de la guerre ; les nouveaux magistrats, dans leur zèle de débutants, entravaient les rixes et calmaient les dissentiments entre nobles et bourgeois. La direction donnée en haut lieu ne manquait pas d'intelligence. A peu près partout, Borgia s'est montré administrateur éclairé. Resterait à démontrer, sur une certaine durée, les bons effets de son gouvernement ; c'est justement ce qu'on ne peut faire.

Ceux qui aimaient l'animation et la vie, ceux à qui le déploiement du luxe était presque aussi cher que l'indépendance, déploraient « *l'aspect morne* » de Pérouse, depuis qu'avait « *disparu la cour de la Maison Baglioni, où se réunissaient, pour l'honorer, tant de gens de condition, de gentilshommes, de docteurs, de chevaliers, de citoyens et d'étrangers, au milieu d'un grand concours de troupes et de condottiers* ». Matarazzo continue d'exhaler ses doléances, au souvenir du temps où la grande Maison pérousine rayonnait « *sur toute la Toscane, parce qu'il n'était pas un seigneur de passage en notre pays qu'elle ne fêtât avec empressement* ». Ne tenait-elle pas aussi « *des soldats en grand nombre, largement soldés, à commencer par le capitaine* », et quelle cavalerie, que de « *chevaux de belle allure* » rangés dans les écuries « *de Sa Seigneurie* » et dont plusieurs « *valaient plus de 800 ducats d'or* », sans parler de 40 mules, d'une foule d'autres coursiers « *et (de) tant d'animaux, qu'il ne fallait pas moins, chaque année, de 10.000 corbeilles (corbe) de viande pour leur entretien. Je ne m'étendrai pas davantage, conclut-il, sur la Cour que tenait Sa Seigneurie et le faste splendide dont elle s'entourait, au grand bénéfice de Pérouse, en raison des multiples frais occasionnés par une pareille affluence de soldats.* » Pellini n'est pas moins prolix au sujet du vide causé dans la cité par la disparition des seigneurs. Il vante leur Cour avec un égal enthousiasme. Giovan-Paolo surtout, par son train princier et l'appareil militaire de son entourage, avait exalté l'orgueil des Pérousins, personnifiant à leurs yeux la fierté communale. C'est donc avec une légitime satisfaction que Pellini énumère les 550 chevaux de guerre, « *tous plus agiles les uns que les autres* », que ce général tenait continuellement à son service.

Puisque rien de tout cela ne subsiste, trouvera-t-on, en revanche, de sérieuses garanties dans le nouvel ordre de choses ? Sous ce rapport, un point resté obscur justifie les appréhensions.

Le Pape a-t-il, vraiment, concédé Pérouse à César Borgia, auquel cas les citoyens, soumis à l'autorité effective de l'Église, n'auraient fait que changer de maître ? Nombre d'entre eux se refusent à le croire et surtout à l'admettre. Ils se retournent aussitôt du côté des Baglioni, dont les actions remontent.

En réalité, le gouvernement provisoire avait été, tout comme à Città di Castello, cassé par Alexandre VI et César Borgia, avec obligation d'élire onze citoyens, qualifiés de *Conservateurs de la Cité*, pour une Magistrature unique, dévouée au Saint-Siège. Mais, en homme habile, le légat de Pérouse atténuait les ordres venus de Rome. Il se gardait de rien bouleverser, afin de maintenir la paix, malgré l'anxiété et l'équivoque.

Enfin, César députe une délégation au gouvernement pérousin, pour exposer sa sollicitude à l'égard de la Cité. Prémices onctueuses que suit un projet de Ligue avec lui, entraînant Pérouse dans une alliance

de 60 années. A titre d'alliée, elle doit permettre au duc de désigner quatre forteresses à lui remettre et d'envoyer, aux frais des citoyens bien entendu, 500 fanti à son armée campée près de San Leone. Voilà. Reconnaissons que l'énoncé ci-dessus rafraîchit les meilleures dispositions. Terrifiés, les Pérousin se taisent, laissant aux anciens bannis Oddi, à Carlo-Barciglia et à sa séquelle, le soin de faire bon visage aux délégués du maître. Ceux qui avaient été peu à peu réintégrés, puis comblés de largesses, en escomptaient encore assez pour mettre les cloches en branle à l'occasion de l'entente conclue entre Borgia et la Commune. Ce n'était pourtant que l'entrée de jeu.

Bientôt, 600 cavaliers allemands s'installeront en ville ; 3.000 hommes, tant à pied qu'à cheval, vont s'avancer sur le territoire. On ajoute que Borgia lui-même paraîtra à la tête de bandes nouvelles. Bref, la main mise sur Pérouse devient tellement flagrante que les plus soumis s'effarouchent. Ne s'agit-il que de passages de troupes en marche sur Sienne, ou sur Florence, contre les Baglioni et leurs fidèles ? Mais ces mesures n'entraînent pas moins de frais pour la Commune, à en juger par l'augmentation des impôts. Et puis, reste à savoir la tournure que prendra cette campagne.

*
* *

Sienne, à l'exemple des Républiques du même genre, s'était remise, après maintes dissensions, au pouvoir d'un seul, à ce farouche Pandolfo Petrucci, si redoutable aux invariables bannis de la faction adverse. Naturellement, ces derniers se sont aussi raccrochés à Borgia. Leur meneur principal, Baldassare Scipioni, ranime les défaillants au nom de la Liberté. C'est la formule. Il vient de rentrer chez lui à la faveur des troubles, et compte grossir son parti parmi des compatriotes inquiets dans leur soumission à Petrucci et qui ne demandent qu'à s'émanciper. L'intervention prochaine de César exalte les mécontents et attire les arrivistes. Mais cette opposition modère son élan en face d'adversaires « *soutenus par Giovan-Paolo Baglioni, habile capitaine, très populaire et qui savait inspirer la confiance* ». (Ch. Yriate) C'est pourquoi l'ex-seigneur de Pérouse devient le point de mire de la réaction agitée et menaçante. Il sait la braver. Revêtu de son armure, Giovan-Paolo s'avance à cheval, et fendant la foule s'écrie :

« Quel motif m'a donc décidé à venir parmi vous, si ce n'est la ferme volonté de défendre votre indépendance ? C'était mon devoir. En souvenir des services que vous m'avez rendus, j'estime être votre obligé. Vos libertés sont menacées par un péril d'une gravité incontestable. Vous êtes voués à une amère servitude par cet individu qui me semble bien plus votre ennemi que votre compatriote, titre qui ne convient pas à un rebelle envers sa patrie. Qu'importe si vous le reconnaissez pour l'un des vôtres, à sa force, à sa parole et à son costume ? Je le tiens pour votre adversaire, parce que ses discours et ses menées poussent à la révolution populaire. De quoi s'agit-il donc ? Vous seriez mis, vous citoyens, ainsi que votre ville si jalouse de sa Liberté, sous le joug d'un Borgia couvert du sang de Vitellozzo, d'Oliverotto, et plus récemment de Paolo et de Franciotto Orsini, égorgés dans le donjon de Castel della Pieve ! Voilà les gloires du Valentinois ! C'est à ce prix qu'il vise au Principat de l'Italie, faute des talents militaires qui lui manquent, en dépit de l'hydre à sept têtes peinte sur ses bannières. Et vous accepteriez qu'il s'emparât de vos biens pendant que ses soudards déshonoreraient vos femmes ! Écoutez les plaintes qui s'élèvent des campagnes ombriennes où se sont multipliés outrages, violences, rapines et cruautés de toutes sortes. Eh bien ! je dégagerai ma responsabilité des calamités qui vous menacent ; je suis prêt à vous quitter. Bientôt, peut-être, vous vous repentirez de votre attitude et vous vous souviendrez de mes avertissements. Il sera trop tard. Ne vous en prenez qu'à vous de ne m'avoir pas écouté ! » (Fabretti)

Pendant qu'en remous confus s'accusent les perplexités de la foule, l'armée ducale approche. Elle est signalée. Les exhortations de Giovan-Paolo ont néanmoins secoué les auditeurs au point d'entraîner l'exil de Baldassare Scipioni.

Or, Borgia, de son côté, s'inquiétait de mauvaises nouvelles récemment arrivées. Les barons romains, les Savelli et Giovanni Orsini en particulier, s'agitaient. Ce n'était pas l'heure de faire l'intraitable, et Sienne s'en tire à des conditions inespérées. Elle accepte de se séparer de Petrucci, de Giovan-Paolo et de quelques autres nobles, après avoir éloigné le meneur du parti contraire. Cela faisait une compensation (**28 janv. 1503**).

Les seigneurs dépossédés de Sienne^{125/1} et de Pérouse vont demander asile à Venise ; mais la fière République, en dépit de ses ressources, ne montre pas la générosité que Giovan-Paolo avait témoignée aux princes proscrits. Elle s'effraie et enjoint aux fugitifs de quitter son territoire pour laisser toute liberté d'action à Borgia. Alors Giovan-Paolo et Petrucci gagnent Lucques. Le premier se rend bientôt à Pise où on l'acclame ; en dernier lieu, il passe au service de Florence, qui l'accueille avec distinction. Lui-même n'a qu'un but : épier le moindre faux pas de Borgia.

*
* *

Tout à coup se répand une grave nouvelle ; Alexandre VI vient de mourir subitement. C'est partout le signal de l'agitation. Le duc Guidobaldo retourne à Urbino, où il entre sans coup férir, salué par les vivats. De

^{125/1} Il importe de comparer le sort de Petrucci à celui de Giovan-Paolo, les deux sont identiques. Pourtant, au dire de Machiavel, Petrucci gouvernait résolument, disposait de bonnes troupes avec l'appoint de celles du seigneur pérousin. Il n'avait pas d'ennemis sérieux. Que put-il faire de plus que Giovan-Paolo réduit à ses seules ressources ?

même reparaissent les Vitelli à Castello, les Petrucci à Sienne, les Malatesti à Rimini et les Varani survivants à Camerino. A Giovan-Paolo maintenant de se rétablir dans Pérouse. Le général quitte Florence (**22 août 1503**), assuré de l'appui de cette République. Il passe les Chiane suivi d'un noyau de troupes : 100 chevaux et 300 fanti, gagne Castiglione-Chiusino, puis Panicale (**23 août**), et modère son allure afin de permettre aux renforts promis par Sienne de venir le rejoindre. Son escorte s'enfle peu à peu ; la garnison de Boccatiquello est restée fidèle aux Baglioni. Enfin, Giovan-Paolo campe à La Magione (**24 août**) dont il fait occuper le donjon, important au point de vue stratégique, puis évolue en territoire pérousin. L'ex-seigneur du pays n'a pas à compter sur une restauration facile. Cette méthode, dont ses pairs viennent de profiter, ne saurait convenir au transfuge Barciglia qui commande à Pérouse et y prépare la résistance. Contre ce meneur, Giovan-Paolo sait qu'il faudra s'engager à fond. Certes, les renforts de Sienne et de Florence permettraient de débusquer l'homme lige de Borgia mais ni l'une ni l'autre de ces Républiques ne tient sa promesse. Giovan-Paolo est tout de suite fixé là-dessus, et quand, en septembre, il s'adressera à Guidobaldo d'Urbin, l'antienne ne variera pas. Guidobaldo s'excusera poliment, prétextant le danger d'éparpiller son monde ; il offrira néanmoins sa méditation et, dans ce but, viendra à Gubbio. Déplacement inutile ; Giovan-Paolo se sera décidé alors à ne compter que sur lui-même.

Toutefois, les déceptions auront sur ses actes une influence incontestable. Ses proches ne les oublieront pas davantage. Ils viennent de constater par trop ce que valent les engagements jugés inopportuns.

Contraint, pour le moment, de passer sur le territoire de Sienne, Giovan-Paolo y lève des recrues, pendant que Gentile et Troilo Baglioni exercent l'intérim du commandement. De son côté, Carlo-Barciglia active les hostilités. Celui-là ne s'est pas attardé à la cour de Borgia au moment de la panique. Il est accouru à Pérouse, convaincu que Giovan-Paolo, démuné de troupes, sera facile à rabrouer par une offensive immédiate. Le traître se démène en préparatifs et en exhortations aux Prieurs et aux citoyens. Ne comprend-on pas qu'en pressant le mouvement, Giovan-Paolo, privé de ses renforts, est battu d'avance ?

Abasourdis après tant de vicissitudes, les Pérousins tergiversent. Ils voient à leur tête Barciglia, flanqué de bonnes troupes et prêt à tout, pour défendre sa situation. C'est la bataille en perspective, voire l'assaut, puis le pillage. Il ne s'agit plus que de se préserver le mieux possible. Au fait, les bandes des Oddi entassées dans la ville pourraient parer au plus pressé. Ces forces coalisées permettraient de régler le différend aux moindres frais, et tiendraient l'assaillant à distance jusqu'au traité inévitable. Tout s'arrangerait. Plus convaincus encore de leur efficace intervention, les éléments factieux délirent absolument. « *Tyrans de la Patrie, homicides, bandits, destructeurs de toutes Lois divines et humaines ! etc.* », telles sont les invectives de Barciglia à l'adresse de ses parents. Il lui faut batailler sans plus attendre et, dans ce but, 4.000 fanti et 400 cavaliers quittent Pérouse par la porte d'Ivoire (**25 août 1503**).

S'il pensait que Giovan-Paolo allait bonnement laisser anéantir son petit contingent, il se trompait. Le général use de tactique et manœuvre de façon à inquiéter son adversaire. En suivant le lac, il feint une retraite sur le territoire siennois pendant que Barciglia, toujours aux aguets, se fie sur les dispositions des petites localités de cette région qui lui sont acquises. Les escarmouches énervent ses bandes, et Giovan-Paolo, insaisissable, s'arrête au château de Mugnano, attendant l'ennemi de pied ferme. Barciglia risquera-t-il un coup décisif ? Le factieux hésite, et finalement se niche dans le château de Cerqueto, continuant d'observer au lieu d'agir. C'est tout ce que voulait Giovan-Paolo, auquel arrivent sans cesse des gentilshommes et des garnisons de forteresses. Le noyau primitif devient une petite armée que son chef poste à Torgiano, tout près de Pérouse (**27 août**).

Barciglia a laissé échapper l'occasion. Il le constate et s'empresse de regagner la ville avec des gens moins présomptueux qu'à leur départ. De plus en plus se manifeste l'entraînement des campagnards en faveur de leur ancien prince ; les bannis ne maintiennent qu'à grand'peine Spello prêt à s'unir à la plupart des autres fiefs, pour acclamer spontanément les Baglioni. Aux côtés de Giovan-Paolo paraissent Bartolomeo d'Alviano, accouru de Venise ; Lodovico des Atti, de Todi ; Francesco de' Barzi et nombre de notables seigneurs. Barciglia, par contre, n'a vu se joindre à lui que son complice, le bâtard Filippo, échappé au désastre de Borgia à San Leone. Inutile d'espérer des secours de Rome, où trop d'agitations bouleversent la Cour ; sans parler de l'élection du nouveau Pape, bien autrement intéressante que la défense de Pérouse. Encore laisse-t-on entendre que certains cardinaux seraient plutôt favorables à Giovan-Paolo. Bref, il n'appartient plus qu'à Muzio Colonna de régler le conflit, à l'aide des solides renforts qu'il conduit en ce moment à Barciglia.

Giovan-Paolo fractionne ses soldats en deux parties ; l'une se fortifie à Colle, sous Gentile Baglioni ; l'autre campe à La Bastia. Barciglia, comptant sur l'arrivée imminente de Colonna pour prendre Giovan-Paolo entre deux feux, ne lambine plus et tente une sortie à Ponte San Giovanni. Mais Gentile le reçoit de telle façon qu'il doit se replier au plus vite sur Pérouse, dont les portes se referment derrière lui. Peut-être, à ce moment même, une marche rapide de Giovan-Paolo (alors à Marsciano) aurait-elle précipité le dénouement ? Gentile le pensait. Son cousin crut imprudent de foncer, sans plus ample préparation ; mais sitôt arrivé à Torgiano et dûment renforcé, il prépare l'assaut.

Sur ces entrefaites arrive au camp Pietro Martelli, délégué de Florence. C'est un peu tard. Enfin, les récriminations seraient déplacées ; Giovan-Paolo, tout à l'action, déploie l'étendard blanc orné du Lion florentin que lui envoient les Dix. Avant huit jours, il flottera à l'entrée de la Cathédrale ; le porte-étendard en fait le serment.

On s'inquiète fort du côté des assiégés. Que fait donc Muzio Colonna, dont nulle trace n'a paru lors de la dernière sortie ? L'ennemi ignorait que Giovan-Paolo avait barré la route aux renforts, à La Bastia et à Collestrada, les obligeant à des marches et contremarches sur les routes de Gualdo, derrière les montagnes d'Assise. Privé de cet appoint, Barciglia avait dû regagner Pérouse plus rapidement qu'il n'en était sorti.

Colonna paraissait enfin. Mais Giovan-Paolo, débarrassé du transfuge, culbutait aussitôt son avant-garde près du pont de Felcino. Girolamo della Penna, Giulio della Staffa et autres clients du traître, accourus à la rescousse, n'avaient pu qu'assister, du haut des collines, à la déroute de leur allié. Tous les châteaux des environs sont maintenant aux Baglioni. Ponte de Pattolo, La Colombella, Monte-Giuliano, etc., occupés par leurs gens, ferment à Barciglia toute voie de secours.

*
* *

L'assaut de Pérouse est décidé pour le 9 septembre (1503). Giovan-Paolo, qui a fait des avances aux cardinaux réunis en Conclave, prétend bien tenir la ville avant l'élection du Pape. Ses bandes sont campées à Ponte de Pattolo. Il leur accorde un jour de repos (8 sept.), puis envoie un trompette sommer les assiégés. Leur Seigneur sera demain dans son palais « *non par trahison, mais par les moyens d'un loyal chevalier et la valeur de ses troupes* », qu'ils se le tiennent pour dit. Aux soldats maintenant d'exalter leur courage. « *J'aurai demain, leur crie Giovan-Paolo, la preuve éclatante de votre attachement et de votre discipline, car mon salut repose tout entier sur vos bras courageux !* » L'avant-garde s'ébranle. Elle passe les ponts de Val di Ceppi et de San Giovanni. Parmi les enseignes claque, en première ligne, la bannière blanche au Lion rouge de Florence. De nombreux paysans rejoignent en armes, pendant que les escadrons continuent leur formation de combat.

Carlo-Barciglia entendait dévotement la messe à Saint-Dominique quand le branle de la cloche d'alarme de Saint-Pierre parvient à son oreille. Il quitte aussitôt l'église et court s'armer. Les instants sont comptés. Attentifs à leur surveillance, les guetteurs du campanile ont signalé les coureurs de l'avant-garde ennemie. Mais les préparatifs s'organisent rapidement à la porte Sant-Ercolano et aux Deux-Portes. Barciglia s'est multiplié. Seulement Giovan-Paolo lance son attaque ailleurs. C'est par la porte Saint-Jérôme, arrachée par ses hommes, qu'il se jette en ville et pénètre dans le faubourg Saint-Pierre, dont la grande entrée est encombrée de troupes. D'autres assaillants sont lancés par la porte du Pin, pendant qu'autour des murs le général poste des arquebusiers et arbalétriers. Aussitôt dressées, les échelles ploient sous les files d'assaillants. Giovan-Paolo, au premier rang, s'expose au feu de l'artillerie et des fauconneaux qui, du campanile de Saint-Pierre, balaient la rue de plein fouet. 7.000 hommes ont déjà envahi les faubourgs. Gentile Baglioni ne cesse de lancer son monde en avant pour appuyer l'attaque.

Elle se dessine, saluée par les vociférations que coupent à chaque instant les décharges d'artillerie. Parfois, au sein de ce vacarme, perce le son éclatant des trompettes. Les Deux-Portes, murées et fortifiées, ne cèdent pas moins sous une poussée de front. Sant-Ercolano tient mieux ; mais, sur divers points, crépite l'incendie. La petite église du Cambio est surtout menacée. Maintenant les combattants s'étreignent dans un furieux corps à corps, et Barciglia, réduit à ses dernières ressources, tente un effort suprême au cœur de la cité, sous la protection des murailles anciennes.

Traqué dans ce dernier abri, il entend les vivats des Pérousins mêlés aux hurrahs de la soldatesque. C'est que Giovan-Paolo et Gentile, émergeant de la cohue, se voyaient alors longuement acclamés par les habitants des Portes du Soleil, d'Ivoire et de Saint-Pierre, toujours fidèles à leur Maison. Il n'est si prudent bourgeois qui ne se démène. Chacun court prêter main-forte aux assaillants et briser les chaînes qui barrent les rues. Du haut de Sant-Ercolano, une grêle de pierres tombe sur cette foule. Qu'importe ! Les arquebusiers postés par Giovan-Paolo sur une tour dominant la porte Marzia ripostent ferme. Sous leur protection, les cavaliers et les fanti de Gentile s'engouffrent par là et s'emparent de la porte Saint-Savin.

Tout à coup, deux hommes se sont rencontrés, et d'un mutuel élan se défont. Les regards se fixent sur eux, car l'un n'est autre que Barciglia, l'autre son cousin Gentile.

« Tous les deux, tels des lions furieux, se frappent, non comme des parents, mais en irréductibles adversaires. Leurs épées martèlent rudement l'acier des armures ; preuve du mutuel courage des deux champions et des grandes qualités d'énergie et de valeur que Mars concéda à cette Maison Baglioni, plus renommée en Italie que toute autre race militaire. Les yeux de Gentile lancent des éclairs et la colère fait grincer ses dents. Ses valeureux efforts pressent son adversaire avec une telle furie qu'ils le contraignent à céder... (etc.)... Perdant son sang par plusieurs graves blessures, abandonné de la plupart des gentilshommes et des citoyens, exténué de douleur et de soif autant que par l'ardeur de Gentile, Carlo est forcé de fuir, d'abandonner le terrain ensanglanté, après l'avoir disputé pied à pied. Déjà ont disparu presque tous ses gentilshommes... » (Matarazzo)

Les choses n'avaient pas si bien marché du côté de la porte de La Mandorla (*alias* Amandola), où les gens de Bartolomeo d'Alviano s'étaient heurtés à une opiniâtre résistance. Par trois fois repoussés, ils venaient de perdre assez de monde, quand l'envahissement de Pérouse facilita leur tâche. De toutes parts le torrent déborde dans les volutes de l'incendie. Ses remous emportent les dernières barricades. Barciglia a beau recourir aux fausses nouvelles : mort de Giovan-Paolo, retour offensif de Colonna, rien ne trouve d'écho dans la tourbe effarée. Les exhortations n'y sont pas écoutées davantage, même si l'évêque de Forli, Tomaso, gouverneur pontifical (vice-légat), va de l'avant et fait sonner les cloches.

Leurs carillons ne raniment aucune défaillance. Ils semblent plutôt fêter Giovan-Paolo qui, maintenant, caracole sur la Place.

Barciglia, emporté dans la débandade, disparaît avec Bernardino comte de Marsciano, et quelques complices, les plus menacés comme les plus compromis. Alors, sur la porte de la Cathédrale, claque l'étendard de Florence... C'est le triomphe, acclamé par les vivats des troupes. Giovan-Paolo n'en veut pas abuser. Un jour ou l'autre, quiconque aura nargué son autorité paiera cette imprudence. Rien ne presse, quand la population étreint son prince et l'assourdit par ses clameurs, comme si la victoire venait d'apparaître, agitant ses ailes au-dessus de lui. « *Viva et gran Capitano !* » Giovan-Paolo salue de l'épée.

Il descend enfin de cheval, et sans plus tarder pénètre chez le vice-légat, lequel s'en effraie. En soutenant Barciglia, allié compromettant et qui travaillait pour son propre compte, le prélat avait fait son devoir, parce que ce transfuge devenait le défenseur des intérêts pontificaux. Mais on ne s'en tirait pas, en cas d'insuccès, avec des remarques judicieuses sur la fortune des armes. C'est pourquoi le pas de Giovan-Paolo, alourdi par l'armure, résonnait lugubrement dans le palais muet. Quelle fut la surprise du fonctionnaire en constatant que son interlocuteur n'avait pour lui que de courtoises paroles. Cela semblait une gageure. Mais non, le seigneur paraissant ensuite dans le faubourg Saint-Ange empêchait le pillage, et, « *suivant l'usage de sa famille, faisait relâcher les prisonniers.* » (Bonazzi) Aveu intéressant.

Les troupes, avides d'exactions profitables, sont calmées par la perspective des supplices, ce qui explique l'enthousiasme de plus en plus manifeste des habitants.

De nouveau, Giovan-Paolo est l'arbitre suprême. Avec Gentile, qui l'a bien secondé, il se voit élire Décemvir de la guerre (**9 sept. 1503**), formalité à l'adresse des susceptibilités républicaines, mais peu rassurante pour les opposants. Ceux qui, parmi ces derniers, auraient des velléités d'agitations, vont réfléchir à la vue de quelques exécutions (**19 nov.**).

*
* *

Le Seigneur de Pérouse n'est pas homme à rester inactif. L'exemple de Biordo Michelotti et du grand Fortebraccio, soucieux l'un et l'autre de tenir leurs soldats en haleine, dicte sa conduite. A vrai dire, Biordo ne cherchait qu'à piller, et Fortebraccio qu'à conquérir, alors que Giovan-Paolo besogne pour se maintenir au pouvoir ; cela en vaut encore la peine. Il s'empresse de députer à Rome Baglione des Vibu, pour aviser le collège des cardinaux de sa restauration. Les patriciens de Pérouse ne se sont-ils pas intitulés *Défenseurs de l'État ecclésiastique* ? Leurs hommages officiels sont donc acquis à la Cour, que les citoyens assurent de leur loyalisme, tant qu'elle ne se mêle pas trop de leurs affaires. Il est de bonne politique de la rassurer. Et Giovan-Paolo, pour faciliter l'entente, se garde d'émettre la prétention de régner ouvertement.

Francesco Matarazzo, envoyé à Florence, renouvelle avec les Dix de Balie l'alliance d'autrefois. Entre Pérouse, Guidobaldo d'Urbino, les Seigneurs de Rimini, de Camerino, de Pesaro, de Città di Castello et d'ailleurs encore, une ligue s'organise en vue d'entraver désormais toute tentative « *à la Borgia* ».

*
* *

Qu'est-il advenu de ce dernier, si redoutable dans ses campagnes de Marche, de Romagne et d'Ombrie, tant qu'il était appuyé par les forces du Pape et du Roi de France ? Sa déconfiture est complète. Les milices pérousines occupent, à la place de ses gens, les donjons de Castiglione del Lago, de La Fratta et de Castel della Pieve ; diverses places, et en première ligne le château de Montone, se sont réclamées de la Commune. Redevenus « *Juges et arbitres des contestations politiques* », (Fabretti) les Baglioni rendent Assise au comte de Sterpeto, secourent leurs amis un peu partout et surveillent le Valentinois. Seuls, ou flanqués de Bartolomeo d'Alviano, du comte de Pitigliano, des condottiers des Orsini et des Savelli que soutient l'Espagne, ils acculent ses soldats, chassent les Gatti de Viterbe au bénéfice de la faction adverse, opèrent de même à Montefiascone et à Todi où, grâce à eux, les Atti remplacent les Chiaravalli.

Pareilles opérations ne vont point sans dégâts et tueries. Et si Giovan-Paolo cède le pas au capitaine espagnol de Borgia dans une seconde affaire à Viterbe, ses escadrons, lancés aux trousses de Bernardino de Marsciano, l'allié de Barciglia, n'en occupent pas moins les châteaux de Poggio-Aquilone, de Migliano, de Parrano et de Civitella. Le Seigneur de Pérouse, et ses 100 lances fournies par Florence, s'empare lui-même de La Magione. L'alliance de Sienne et des Vitelli lui permet de chasser peu à peu de son territoire les dernières bandes ducales.

Que de changements pour le Valentinois depuis l'époque, si récente, où ses forces lui permettaient de dicter ses conditions et d'ordonner ses supplices.

Vainement, l'éphémère Pie III cherche à le protéger. Giovan-Paolo n'a cure du bref pontifical (**du 25 sept. 1503**) ; il lui faut la tête de celui qui le chassa de Pérouse. Borgia se débat dans d'inutiles intrigues. Hautain encore, il était rentré dans Rome, osant patronner un candidat à la Tiare pour effrayer le Sacré Collège. L'échéance est arrivée ; le Valentinois doit se battre ou abdiquer. Il l'a compris. Soudoyant les gardes de la porte Viridaria, il s'échappe et tente, hors les murs, de rassembler ses bandes. Mais leur éparpillement ne permet aucune illusion ; Giovan-Paolo le bat à Bracciano, et la cavalerie des Orsini lui barre la route.

A toute bride, César regagne le Vatican où lui parviennent, coup sur coup, les pires nouvelles. C'est la déroute de ses bandes réfugiées en pays pérousin, dans l'espoir d'un sauf-conduit de Florence. Elles viennent d'être prises en queue par les Baglioni, les Vitelli et les contingents de Sienne, pillées par les Florentins et privées de leur capitaine espagnol. Ce désastre des cheveu-légers et des hommes d'armes de Borgia n'est pas le seul ; un autre condottier espagnol de son parti, assiégé sur le territoire d'Orviétéo par Mariano de Marsciano, à la solde de Giovan-Paolo, court les plus grands dangers. Et douze jours ne se sont pas écoulés, depuis que César essayait d'en imposer encore aux Romains stupéfaits ! Que pensent les ironistes, si prompts à bafouer les seigneurs abandonnés aux vengeances ducales quand, faute de moyens défensifs, ils s'échappaient, le poing tendu ?

L'attitude de l'ennemi n'est pas moins curieuse. Les proscrits de la veille réclament la bataille, dès qu'ils sont en mesure d'en courir les chances ; et « *l'hydre* » qui faisait le vide à l'ombre des puissances prépondérantes, réduite maintenant à ses propres forces, se change en anguille et cherche les anfractuosités.

Tapi dans quelque coin du Vatican où montent les vociférations du dehors, Borgia, gardé à vue par ordre du nouveau Pape, subit les affres de la défaite. Peut-être distingue-t-il les cris de l'Alviano : « *Mort ou vif !...* » et, en devinant l'adresse, désespère-t-il d'attendrir ceux qu'il a tourmentés. Fabio Orsini et Renzo de Ceri ont attaqué le Borgo fortifié par lui. Ils l'ont pris entre deux feux. L'ex-potentat est perdu si les cardinaux Borgia, de Salerne, d'Arborea et de Sorrente ne peuvent lui ménager une fuite éperdue. Grâce à eux, Borgia s'engage dans le souterrain qui, de Saint-Pierre, mène au fort Saint-Ange. « *Traqué comme une bête fauve* », il disparaît dans l'ombre, traînant les petits ducs de Nepi et de Sermonetta pendus à ses vêtements. Il échappe enfin, alors que Giovan-Paolo assiste, impassible, au sac de son palais. Ne reprochait-on pas au seigneur de Pérouse de ne s'être pas laissé étrangler dans sa patrie conquise, pour attendre, l'épée à la main, une saute de vent ?

*
* *

La pitoyable disparition du Valentinois passa inaperçue au milieu des compétitions franco-espagnoles. Naples était l'enjeu. Aux condottiers de toute provenance, cette guerre offrait de fructueuses perspectives ; restait à bien choisir son camp.

Giovan-Paolo et l'Alviano son beau-frère ont, à toute éventualité, rassemblé des forces sérieuses en Ombrie. Décidé à servir Ferdinand le Catholique, l'Alviano entraîne de ce côté les Orsini dont un seul, Gian-Giordano, reste fidèle aux Français. Giovan-Paolo, pour sa part, cédant au cardinal de Rouen, se range sous les fleurs-de-lys. L'attitude des deux beaux-frères prouve que certaines méthodes de Borgia n'ont pas été perdues. C'est la vengeance de ce vaincu. Sa politique s'exerça sur le dos des seigneurs, au point de leur en faire adopter quelques procédés, comme facteurs essentiels du succès. La fin a tellement justifié les moyens ! Et ces gens de guerre, à la correction douteuse, bernés par des gouvernements exploités, surveillent les événements pour tirer du jeu leur épingle. Nul des plus qualifiés partenaires ne leur épargne les leçons. Si la déloyauté soulève quelques critiques, c'est que des maladroits auront été scandalisés par leur propre insuccès. Sous ce rapport, l'exception confirme bien la règle.

Louis XII ratifie l'engagement de Giovan-Paolo et de Gentile Baglioni comme capitaines des troupes florentines (**25 oct. 1503**). Mais, tout en servant les Français, le premier prétend ne pas se brouiller avec le Roi d'Espagne. Il a, près de Ferdinand, un sincère interprète de sa bonne volonté, dans Bartolomeo d'Alviano. Les deux beaux-frères touchent une haute solde de chacun des partis ; système avantageux tant qu'on évite les compromissions, c'est à dire le champ de bataille. De la, l'inaction momentanée de Giovan-Paolo. Il paraît peu de temps dans le royaume de Naples, et revient prendre quartier sur le Pérousin où, sans zèle, il recrute des troupes à pied et à cheval.

Ces lenteurs désolent Machiavel. Prôneur d'expédients d'une fourberie raffinée, ce dernier s'indigne à la pensée que d'autres en font leur profit, aux dépens de la cause qu'il sert lui-même. Pareille outrecuidance gêne ses projets ; elle l'exaspère. Ses lettres révèlent la plus vive amertume. Que ne peut-on atteindre Giovan-Paolo dans sa solde ? Mais le seigneur eut soin de traiter directement avec Florence (endettée envers le roi de France son protecteur, à raison de 60.000 écus, dit-on). Giovan-Paolo fit entrer son engagement de 150 hommes d'armes en déduction de cette dette, et se soucie peu des réclamations du Trésor français. Que le cardinal de Rouen, Georges d'Amboise, ému de la tournure que prennent les affaires de son maître, presse le condottier de gagner les Abruzzes dès les premiers jours de novembre (**1503**), celui-ci ne s'en émeut pas. Il prétexte divers motifs Florence ne lui a pas versé sa solde. La Seigneurie s'étant exécutée, Giovan-Paolo ne se presse pas davantage. Il s'entend, tacitement tout au moins, avec l'Alviano. Quand tous deux levèrent des troupes à destination opposée, ce ne fut pas avec l'intention de s'entre-détruire. Florence s'impatiente, mais se résigne, parce qu'elle considère comme plus compromis encore les fonds versés pour payer la protection française. Elle tient à ne pas s'aliéner les capitaines susceptibles de la servir. L'objectif de Giovan-Paolo se conçoit. Peu importe que le vainqueur soit de France ou d'Espagne : lui-même prétend, avant tout, maintenir son pouvoir sur Pérouse, qu'il veut indépendante. L'essentiel est, en conséquence, de ne se brouiller avec personne. Justement, les deux rois ennemis sont disposés, tout comme Florence, à financer pour neutraliser un chef renommé, dont le concours leur échappe.

La cause des Français est de plus en plus éprouvée. Au Garigliano, leurs troupes décimées par la maladie, les privations et les désertions, faute de solde, cèdent à Gonzalve de Cordoue (**27 déc. 1503**). Pellini prétend que Giovan-Paolo prit part, du côté français, à cette malheureuse journée ; Bonazzi le conteste. A

coup sûr, les Pérousin figurent comme tenants de Louis XII dans le traité de paix qui suivit la trêve entre Français et Espagnols (**janv. 1504**) ; par contre, leurs seigneurs y sont classés dans le parti adverse. C'était le résultat des transactions entre Giovan-Paolo et l'Alviano. Grâce à cet expédient réussi, mais contestable, Pérouse, considérée comme puissance distincte, se tient pour très flattée. Elle est à l'absolue dévotion de son prince, qui dispose de tous ses Décemvirs (**5 déc. 1503**), pendant que les délégués pontificaux, vestiges d'une autorité disparue, subsistent dans leur seul rôle d'ombres. (*Guichardin*)

Loin de chicaner sur l'attitude de Giovan-Paolo, Florence a maintenu l'engagement de ce capitaine auquel elle adressait une haute solde avec 120 hommes d'armes. Car l'appoint du seigneur pérousin est indispensable contre Pise. Les Décemvirs florentins le pressent, ainsi que d'autres condottiers, de ravager le territoire ennemi. Et Giovan-Paolo part, indécis. Il devine derrière lui les menées prêtes à se multiplier en son absence ; aussi, ne tarde-t-il guère à demander licence à la Seigneurie pour quitter la Toscane. Ces menées n'étaient pas un prétexte. De plus en plus, Gentile Baglioni, seul représentant de la branche de Guido, passe à l'opposition pour lui apporter ses rancunes, autrement dangereuses que ses capacités. La supériorité de Giovan-Paolo l'exaspère. Pourtant, si la défection de Gentile satisfait les fils de Grifonetto Baglioni voués aux repréailles contre leur famille, peu de nouveaux transfuges se joignent à eux. Un seul s'est mis récemment en évidence : Taddeo Baglioni.

La popularité de Giovan-Paolo est aussitôt minée par une active propagande. De main en main circulent des billets où son gouvernement est vilipendé ; on les sème à profusion dans les quartiers les plus fréquentés de Pérouse. Tant que le pouvoir appartiendra au fils de Rodolfo, justice, bien-être et paix seront lettres mortes. Aux lecteurs de conclure qu'il en serait tout autrement, si les Baglioni opposés arrivaient aux affaires.

Le plan de la réaction ne pouvait échapper à Giovan-Paolo ; elle n'attend que son éloignement pour braver toute circonspection. Déjà les bannis relèvent la tête ; ils s'agitent et complotent sous la protection de Guidobaldo d'Urbin, devenu gonfalonier de l'Église. Les Prieurs de Pérouse implorent leur prince, seul en mesure d'enrayer le pillage et de s'opposer à toute occupation du territoire.

Si la cavalerie d'Urbin vient disputer aux infortunés Pérousin les rares vivres que leur laisse la disette ; s'il leur faut subir les razzias, en même temps que la peste, ce seront par trop de fléaux à la fois ! On ne peut nier que ces perspectives, jointes aux trames des rebelles, n'aient agi sur l'esprit de Giovan-Paolo.

Cependant les Dix de Florence, s'en tenant à la lettre de son engagement, s'irritaient de la décision d'un condottier, plus attentif à secourir ses compatriotes qu'à seconder leurs propres plans. Mécontentement naturel, mais imprudent ; car il ne suffit pas aux Florentins de contester les obligations invoquées par Giovan-Paolo, pour réussir dans leurs instances. Le cas de force majeure était patent ; Giovan-Paolo ne le dénonçait qu'avec des formes, envoyant tout d'abord à sa place Bartolomeo d'Alviano pour garder Pérouse à l'aide de quelques escadrons. La Seigneurie le prend fort mal et prétend obliger Giovan-Paolo à rapporter cet ordre. Ce dernier, impatienté alors, veut suspendre ou rompre son traité avec les Florentins. C'était leur dessiller les yeux. Consciente du résultat obtenu par son intransigeance, la Seigneurie s'inquiète plus que jamais.

La valeur militaire de Giovan-Paolo, sa souveraineté sur Pérouse, dont l'importance stratégique s'imposait, constituaient des atouts qu'elle ne pouvait perdre à la légère. Laisserait-elle derrière ses troupes, dans une quasi hostilité, une ville de cette force ? Ce serait plus qu'une faute : un danger, et qui justifierait par trop les avertissements prodigués par le cardinal de Rouen : « Sauvez donc d'abord vos propres murs, si vous voulez sauver la Toscane ! » Or, les défenses de Florence contre Gonzalve de Cordoue sont le Pape, Sienne et Pérouse. Il lui faut, à tout prix, l'amitié et le concours de Giovan-Paolo. Voilà le fait ; il prime toute autre considération.

*
* *

C'est pourquoi la Seigneurie, fort perplexe, députe au prince condottier son plus rusé diplomate Nicolo Machiavel. Celui-ci devra sonder ses intentions, constater si, oui ou non, il refuse son concours et, dans cette dernière alternative, ses objections. Giovan-Paolo ne fait pas de périphrases ; il refuse net. Que Florence ne compte pas sur lui quand les Colonna et ses ennemis particuliers rivalisent d'audace. On comploté jusque dans Pérouse ! La Seigneurie prétend-elle lui demander le sacrifice de son État pour répondre à ses sollicitations, justifiées peut-être, mais étrangères ? Ce serait faire fausse route. Mieux vaut refuser tout de suite la solde consentie et dénoncer l'engagement, que lâcher pied en pleine lutte. Le seigneur ne peut oublier, après une seule année, les dangers que son absence a attirés à Pérouse et à sa propre cause. On ne l'y reprendra pas. Comment ! les appels réitérés de ses Décemvirs seraient tenus pour négligeables, et lui-même en passerait par le bon plaisir des Florentins, s'ils lui refusaient licence d'aller secourir ses partisans ? Sur simple injonction, il n'aurait qu'à congédier l'Alviano, détaché seul pour rassurer les Pérousin, qui pourtant réclamaient leur prince ? Non pas ! ce serait le méconnaître. Du jour où son autorité nécessite sa présence, sa place et son devoir sont à Pérouse ; inutile de lui parler d'intérêts étrangers. Florence peut compter, à l'occasion, sur sa bonne volonté ; c'est tout.

C'était assez pour ennuyer Machiavel, qui n'était pas homme à le laisser paraître sans nécessité. Il attaque en sous-œuvre la résolution de Giovan-Paolo ; mais sans succès, tant son interlocuteur est pénétré encore des procédés florentins à son égard.

Sans s'étendre à ce sujet, le condottier se borne à reprocher à Florence de l'avoir désobligé, en prenant en solde Fabrizio Colonna. La Seigneurie réservait maladroitement au chef jugé nécessaire le coudolement de ses ennemis personnels. Comment le décider ensuite ! Florence n'ignorait rien de l'hostilité des Colonna et des Savelli contre les Baglioni, ce qui ne l'empêchait pas de les réclamer, au lieu de solder les Vitelli, par exemple, ou l'Alviano, pour sauvegarder plus sûrement ses intérêts. Était-il simplement correct de tolérer sur le territoire de Cortone les agglomérations de ces bannis pérousiens, dont les menées contraignaient justement le général à une intervention directe ?

Giovan-Paolo ajoute qu'après cela, la Seigneurie peut l'accuser d'infidélité. Il sait à quoi s'en tenir, ayant consulté chez lui des légistes qui l'ont rassuré. Bref, l'entretien tournait à l'aigre. Machiavel pouvait, à son gré, dénier les motifs de mécontentement de son interlocuteur et ses appréhensions au sujet de Pérouse, pour conclure au maintien du traité. C'était aussi facile que de charger le condottier dans son rapport à la Seigneurie. Mais la réfutation des objections coulait moins de source ; Machiavel le sentait et, recourant au sarcasme, tentait une diversion. Giovan-Paolo s'imaginait donc être l'homme indispensable ? Florence lui prouverait le contraire ; elle choisirait ailleurs pour le confondre.

La confusion s'accusait d'abord dans les arguments du diplomate ; aussi prononçait-il, imperturbable : « Quiconque endosse la cuirasse et tient à s'honorer sous le harnais, préférera tout perdre que de compromettre sa fidélité. » Ces justifications ne signifient rien, sinon un aveu, puisqu'elles supposent l'erreur et, à ce titre, doivent être absolument évitées ? Giovan-Paolo prêta déjà aux mêmes reproches dans ses rapports avec les Français ; il abuse vraiment.

Certes, Machiavel comprenait l'injustice de sa comparaison entre l'attitude du seigneur à l'égard des Français, et celle qu'une force majeure lui imposait à l'égard de Florence. Mais l'essentiel était de finasser : « *Et je le piquai ainsi, ajoute-t-il, par le droit et par le travers...* » Par le travers surtout ; les roueries du diplomate firent pâlir le visage du soldat. Ce que Machiavel ne lui pardonne pas, au fond, c'est d'opposer à sa ruse, la ruse acquise par l'expérience. Giovan-Paolo ne s'est pas laissé entamer ; tout au plus concède-t-il qu'à titre d'ami, non d'obligé, il marchera en Toscane avec une cinquantaine d'hommes d'armes si Florence attaque Pise. Il enverra son jeune fils, Malatesta, comme otage près de la Seigneurie pour garantir ses intentions.

Cependant Machiavel ne travaillait pas seulement le général. Il espionnait ses sous-ordres, escomptant quelque indiscretion sur le plan du chef. Sur ce point, ses ruses aboutirent ; la répugnance de Giovan-Paolo à batailler au loin, quand son foyer était menacé, ne faisait doute pour personne. Ses hommes pensaient bien ne pas quitter le territoire pérousin. A coup sûr, les Orsini, l'Alviano, Pandolfo Petrucci s'entendaient avec leur seigneur ; Petrucci s'était même, peu auparavant, rencontré avec lui près de Chiusi, sous prétexte de chasse.

Machiavel comprit à demi-mot. Les ennemis de Florence gagnaient le temps nécessaire à leurs préparatifs pour lui prendre Pise, en neutralisant Giovan-Paolo. Comment ce dernier aurait-il apprécié la désinvolture de la Seigneurie, au sujet d'objections les mieux fondées ? Florence, en prenant les Colonna en solde pour lui faire pièce, avait commis une autre maladresse. Elle permettait au condottier de justifier, plus encore, son inaction.

Du reste, entre Machiavel et Giovan-Paolo, toute entente devenait impossible, par ce seul fait que les difficultés pérousiennes étaient indifférentes au gouvernement florentin, non moins qu'à son secrétaire. L'un et l'autre pensaient les régler en les niant. Si répréhensible, dès lors, que l'on juge la conduite de Giovan-Paolo en cette affaire, elle mérite moins le blâme que celle de Machiavel, quand le rusé Florentin jouit de l'énerverment et de l'indécision du prince après leur premier entretien. « *On me rapporte, écrit-il à la Seigneurie, que Giam-Paolo a été deux mois comme en extase et n'a pas ri une seule fois de bon cœur.* »

C'était constater l'infériorité du général en fait de scepticisme. Il y avait encore de la ressource, et Machiavel redoubla d'instances, pour démontrer les avantages de ses arguments sur ceux de son interlocuteur. Le malin secrétaire se vante même de lui avoir prouvé que la conservation de Pérouse ne venait qu'en second lieu « *Crois-moi, lui aurait répondu Giovan-Paolo, j'y ai bien des fois (plus de six fois) songé. J'ai attendu que le ciel n'éclairât sur le meilleur parti à prendre...* »

*
* *

La plus curieuse intervention dans ces démêlés émane de Louis XII. Ce Roi avait félicité Florence du choix, fait par elle, de Giovan-Paolo, comme capitaine général dans la campagne projetée contre Pise. (*Lettre de Mâcon ; 25 nov. 1503.*) Mais le monarque français est-il qualifié pour offrir à la même République ses condoléances au sujet du « *mauvais et meschant tour que Jehan-Paul Baillon* » lui a fait (*Lettre de Blois ; 8 mai 1504*) ? Que Louis XII, fort préoccupé, ait oublié la démarche des agents de Charles VIII qui décidaient Virginio Orsini à passer au service français (avec ses troupes, soldées par les Baglioni), c'est vraisemblable. Giovan-Paolo devait avoir plus de mémoire.

Mais ce que le Roi connaissait à fond, c'était sa propre façon d'agir et celle de son favori Georges d'Amboise. Sans rappeler la confiance des princes italiens démentie par ce même Louis XII (« *raccordé* » avec Borgia), n'était-ce point avec Florence qu'il traitait en 1501, et tirait de la Seigneurie une grosse subvention, à titre d'une soi-disant protection française ? Or, M. de Beaumont, son capitaine, justifiait mal les sacrifices des bailleurs de fonds. Parti pour prendre Pise, il laissait ses officiers conter fleurette à l'ennemi et insulter

Florence, affaiblie par un gouvernement de pacotille. Dans sa détresse, la Seigneurie consentait une nouvelle capitulation ; elle versait encore des sommes importantes (1502). Hélas la défense de son territoire, ou de ses possessions, se réduisait à la prise d'Arezzo par le capitaine Imbault, lequel refusait de s'en dessaisir... On peut juger, après cela, ce que valait la protection royale accordée à Petrucci et à Sienne, moyennant 40.000 ducats ; surtout, quand Louis XII eut regagné la France ! (Sept. 1502.)

Giovan-Paolo déclinant la solde des Florentins qu'il estime ne pouvoir servir, est en bonne posture pour négliger les observations du Roi de France. « *Les instructions données par les Dix (de Florence) les montrent de la même école que Machiavel à qui ils les donnent.* » (Perrens) Mais les condoléances de Louis XII leur font concurrence^{135/1}.

Les pourparlers entre Machiavel et Giovan-Paolo eurent tout au moins ce résultat de mécontenter gravement le seigneur de Pérouse. Mûr désormais pour l'hostilité contre Florence, il est chapitré par l'Alviano, Pandolfo Petrucci, les Orsini et les Vitelli. Il souscrit à leur plan, arrêté en présence du cardinal de Médicis. La réunion des confédérés s'est tenue au château de Piegajo, près de la frontière siennoise. Elle a opté pour deux objectifs : pénétrer dans Pise avec l'assentiment des habitants ; inquiéter Florence par des incursions sur son territoire, accentuées suivant les circonstances.

L'Alviano assume le commandement en chef. Brouillé avec Gonzalve de Cordoue, après la pacification franco-espagnole qui biffait les soldes, ce capitaine a du temps libre. Il augure bien de la campagne, sachant Giovan-Paolo, Orsini, Vitelli et Petrucci prêts à se déclarer de son côté au moment opportun. Déjà, Rieti et Castello s'agitent sous la poussée de ses amis. Malgré cela, Giovan-Paolo, auquel incombe l'occupation d'Orviété, tient à ce qu'on garde le secret. Ce n'est pas scrupule de sa part à l'égard de Florence ; le vainqueur de Passignano a trop présent encore l'appui prêté en sous-main par cette République à ses ennemis, et ses excuses après leur déroute. Mais il importe de limiter les soupçons, et, dans ce but, Giovan-Paolo dépêche aux Florentins son fils Malatesta, avec quinze hommes d'armes.

La démarche était inutile. Petrucci faussait déjà compagnie à ses collègues en avisant les Dix de l'approche de l'Alviano. Celui-ci allait, en effet, gagner Piombino par les marennes de Sienne. De son côté, Giovan-Paolo, acceptant la solde de cette République avec soixante hommes d'armes, se tenait pour assuré de ne point rester sans condotta, tout en ne s'éloignant pas de Pérouse, ce qui n'arrangeait nullement Gentile son cousin, ni le factieux Taddeo Baglioni.

Bref, l'Alviano, prêt à agir, rencontra de sérieux obstacles. Pérouse et Sienne, au lieu d'envoyer les renforts promis, flairaient le vent, ce qui paralysait l'attaque et assurait un échec. Il eut lieu à la Tour de Saint-Vincent (**17 août 1503**) aux dépens de la cause des Médicis. Les hésitants s'en consolèrent, à la pensée que leurs vœux stériles n'avaient pas dû les compromettre à fond. Mais Giovan-Paolo se savait personnellement découvert. Pris entre le danger des conspirations pérousines et celui d'une brouille avec la Seigneurie, il ne pouvait échapper aux conséquences de l'un ou de l'autre ; restait à parer le mieux possible aux représailles. Le général en était là de ses réflexions, quand une préoccupation bien plus grave s'imposa à lui.

*
* *

En plein Consistoire, Jules II venait de se déclarer contre Pérouse et Bologne, les deux principales cités de l'État pontifical ; il prétendait les soumettre en personne. Ce plan prenait d'autant plus de portée qu'il était appuyé par le Roi de France. Louis XII s'entendait avec les ambassadeurs florentins pour détruire le pouvoir des Baglioni. Viendrait ensuite le tour des Petrucci, puis des Bentivoglio. Cinq cents lances françaises entrèrent immédiatement en campagne, à la vive satisfaction de Florence qui ne pouvait trouver un meilleur moyen de se venger des condottiers.

On leur apprendra ce qu'il en coûte d'imiter les procédés de la Seigneurie. Du moment que les Florentins ne sont point en litige avec le Pape, ils prennent sa cause à cœur, et déclarent « sainte » sa résolution. Leur premier soin est de fournir cent hommes d'armes pour aider à chasser Giovan-Paolo. Les relations entre ce dernier et Jules II avaient passé par des alternatives diverses. Varillas écrit qu'au temps de Sixte IV l'un et l'autre étaient amis intimes ; un on-dit les aurait brouillés. Le cardinal de Saint-Pierre-ès-Liens (futur Jules II) crut Giovan-Paolo disposé à soutenir contre lui César Borgia, ce qui l'avait forcé à fuir rapidement.

^{135/1}

La suite des événements ne va pas modifier cette impression. Louis XII abandonnera son allié Bentivoglio et lancera ses troupes contre lui, ne demandant à Jules II, ainsi appuyé, que de faire vite. Après quoi, le Roi estimera fort cher son intervention. Les capitaines français qui acceptèrent les présents et l'argent de Bentivoglio s'arrangent pour flouer celui-ci d'une part et le Pape de l'autre (1506). Leur souverain n'en est pas gêné dans ses serments à l'ambassadeur vénitien auquel il affirme : « qu'il préférerait être trahi de tous ses amis, que d'en trahir un seul » (1508) ; Rome dont l'interpellé est excusable de ne pas apprécier le sel, car il s'est procuré copie du projet d'alliance préparé entre Louis XII et l'Empereur, contre Venise. Que le même Roi livre donc, pour un bon prix, aux Florentins, la malheureuse Pise son alliée (1509). Manières Italiennes, dira-t-on ? Elles sont en effet usitées dans les divers gouvernements de la Péninsule, sans constituer une spécialité ; l'histoire des pays voisins en témoigne. Louis XII pouvait ne paraître qu'importun quand il régénait ses imitateurs ; s'il s'en était tenu à son rôle de soutien des intérêts ecclésiastiques, nul n'y eût trouvé à redire. Mais accepter, puis vendre, la foi des seigneurs qui représentaient, chez eux, l'indépendance communale, ce n'était pas chevaleresque. Il est vrai que le roi réservait bien d'autres surprises à ses dupes, quand il organisait un concile pour déposer le Pape lui-même ! Son appui est bien donné et retiré, suivait les exigences de la politique.

Quoi qu'il en fût, le secours français était maintenant nécessaire pour atteindre le seigneur de Pérouse ; la mésintelligence existant entre ce dernier et le Roi de France garantissait l'envoi de troupes. Mais Louis XII n'estima pas de bonne politique de laisser dépouiller Giovan-Paolo. Toujours d'après Varillas, il fallut, pour décider le monarque français, lui consentir des faveurs sérieuses et maintenir, en plus, le cardinal Georges d'Amboise comme légat du Saint-Siège en France en assurant, par surcroît, la pourpre à ses deux neveux. Après ses négociations avec les *Barbares*, Jules II se trouve enfin à même de marcher contre Giovan-Paolo et Bentivoglio.

Le premier s'était tiré de périls bien redoutables. Après une courte éclipse, son autorité avait survécu aux revendications d'Alexandre VI et aux menées du Valentinois. L'orage actuel s'annonçait pire. Jules II, réclamant lui-même Pérouse pour l'Église, ne laissait pas un intermédiaire profiter de la restitution. On ne pouvait se prévaloir du contraire, ni contester sérieusement le droit du Pape. Giovan-Paolo, sans entrain pour se laisser dépouiller, hésitait entre deux partis : la résistance à main armée, ou la soumission provisoire. Ce qui embarrassait surtout le prince, dans le premier cas, c'était d'ignorer s'il avait en face de lui le Pape seul ou toute une Ligue. Pour son propre compte, il savait que personne ne lui viendrait en aide.

Dira-t-on que c'était la conséquence de sa désinvolture en fait d'engagements ? Allons donc ! Si l'intérêt de Giovan-Paolo s'était confondu avec celui d'un allié puissant, il eût été aussi sûrement secondé qu'il fut lâché dans le cas contraire. La politique fait fi de la plus exceptionnelle loyauté ; Bentivoglio en saura quelque chose. Par contre, elle oublie, suivant ses besoins, les plus grosses fautes.

Si Giovan-Paolo prétend interdire à Jules II, son suzerain, l'accès de Pérouse, il se met « ipso facto » en révolte ouverte. C'est la conséquence que combattent avec insistance le duc d'Urbin et plusieurs cardinaux. Non sans peine, le seigneur écoute leurs conseils ; Il se résoud à la soumission, en principe, quitte à savoir ce que le Pape décidera de lui-même et de la Cité.

Afin d'éclaircir la situation, les Prieurs de Pérouse députent à Jules II une ambassade chargée, en même temps, de plaider diverses affaires courantes et de modifier l'impression du Pontife sur Giovan-Paolo et les Baglioni. « *Ils honorent, dirent les délégués, tout autant la ville de Pérouse par leurs actions, qu'ils sont a tort calomniés !* » (Pellini)^{136/1} Varillas, pourtant fort hostile à Giovan-Paolo, remarque que « *les bourgeois étaient résolus à mourir plutôt de famine, que de changer de maître...* » Aveu aussitôt atténué par le portrait de Giovan-Paolo, « *tout ensemble le plus méchant et le plus déterminé des hommes* » ; mais non moins pusillanime qu'adoré de ses administrés, ce qui n'est pas une conséquence ordinaire.

Jules II déclare, en définitive, que les forteresses et les tours des portes de Pérouse devront lui être remises. Ceci posé, il permet de continuer les négociations dont Machiavel épie les vicissitudes. Voici, en effet, près du Pape, le secrétaire florentin, continuant sa petite police, et empressé à tenir son gouvernement au courant. A son avis, Jules II laissera Giovan-Paolo à Pérouse, mais au seul titre de citoyen et sans hommes d'armes à ses ordres. Ce plan pourrait être modifié comme impraticable, et aussi par suite des observations des partisans de Giovan-Paolo, nombreux dans l'entourage pontifical. Le seigneur pérousin dispose de bonnes troupes ; il a, pour sa garde immédiate, cent hommes d'armes et cent cinquante chevaux-légers parfaitement équipés. Cela ne facilite pas les moyens de se débarrasser de lui. Mieux vaudrait s'en servir que l'attaquer ; d'abord parce que ses qualités de chef permettraient peut-être à Giovan-Paolo de tenir tête, ce qui compromettrait la campagne de Bologne. Poursuivre un double objectif, c'est risquer un double échec ; ne pourrait-on retomber sur Pérouse après la soumission des Bolognais ?

Ainsi raisonne Machiavel, et les conseillers du Pape abondent dans son sens ; si bien que Jules II adopte leurs conclusions. D'autres personnages, il est vrai, remarquaient sans bruit que Giovan-Paolo se tirerait de l'impasse en gagnant du temps. Ainsi, Antonio della Rovere, légat de Pérouse, le cardinal de Pavie et le duc d'Urbin, particulièrement empressés à soutenir le seigneur menacé, pesaient sur la détermination du Pape. Leurs arguments décidaient même Jules II à prendre en haute solde Giovan-Paolo, dont l'expérience et les soldats rendraient les plus grands services contre Bologne.

Tenu au courant de tous ces pourparlers, le principal intéressé réfléchissait, fort contrarié de n'être pas fixé sur les forces françaises dont pouvait disposer le Pape. Puisqu'on ne peut tergiverser davantage, Giovan-Paolo s'arrête aux moyens pacifiques.

A la tête de cinquante cavaliers, il part pour Orviété (**8 sept. 1506**) et, à l'heure de Vêpres, paraît devant Jules II, se prosterner et lui parle avec une absolue correction^{137/1}. « *Ces démonstrations d'humilité de*

^{136/1} Dans les mêmes circonstances, la délégation de Bologne défendra ses seigneurs. Pastor en conclut que les habitants étaient terrorisés ; admettons-le. Il n'est pas moins clair que si les ambassadeurs pérousin ou bolognais, étaient venus conjurer le Pape de débarrasser leur patrie de Baglioni ou de Bentivoglio, le même Pastor tirerait parti de ce fait pour démontrer l'intolérable despotisme de ces princes. Conçoit-on, en ce qui concerne Pérouse, que Pastor ne considère pas la majorité des citoyens comme opposée aux Baglioni ? C'est que la suite des événements lui aura paru en trop forte contradiction avec cette théorie.

^{137/1} Comment ne pas rappeler la scène du même genre qui mettait, quatre ans plus tard, la République de Venise aux pieds de ce Pontife ? Pourtant, les Vénitiens étaient autrement armés pour la lutte que le petit peuple de Pérouse ! Afin de rentrer en grâce avec Jules II, ils n'envoient pas moins six sénateurs qui, prosternés humblement, renouvellent à deux reprises leurs excuses complètes. De même agit Alphonse d'Este en 1512. — Ceux qui feraient à Giovan-Paolo un grief de l'opposition entretenue dans sa patrie, reliront avec profit l'Histoire des autres Républiques Italiennes. Celle de Bologne en particulier, où la population, aussi violente dans ses vivats à l'adresse des Bentivoglio, que dans son empressement à détruire leurs demeures, voit Jules II utiliser les matériaux des

la part d'un homme d'une telle noblesse et d'une pareille valeur touchèrent Jules II ; lui disant de se remettre debout, il l'embrassa avec tendresse. » (B. Baldi) Entre le Pape et le seigneur, l'entretien s'engagea sur la remise des forteresses du Pérousin et des tours de la ville aux fonctionnaires ecclésiastiques. Giovan-Paolo avait donné ses ordres dans ce sens ; il le déclara, acceptant de marcher sur Bologne avec cent cinquante hommes d'armes et de servir loyalement. Ses deux fils, Malatesta et Orazio, envoyés à la Cour d'Urbin, devaient garantir sa parole. Jules II, de son côté, casernerait cinq cents fanti dans Pérouse même et une cinquantaine à chaque porte.

Dans l'entourage du Pape figurent, naturellement, de nombreux bannis pérousins, avides de profiter des circonstances. Les déboires de leur ennemi et la convention qu'il vient d'accepter les comblent d'aise. Giovan-Paolo, par contre, supporte mal la présence de rebelles près d'un suzerain avec lequel il s'est accordé. Il ne le cache pas, et Jules II juge opportun de ne pas le contrarier. Sait-on comment les Pérousins recevront leur Pontife ? Bref, au château de Passignano, les bannis sont informés qu'ils n'entreront pas en ville et demeureront en arrière, tant que le Pape n'aura pas résidé deux ou trois jours à Pérouse. Alors « *leur cas passerait bien* ». Qu'ils se gardent de modifier leurs bonnes intentions à l'égard du Saint-Père, dont le désir absolu est d'abaisser Giovan-Paolo et de les rapatrier en sûreté. La remise des forteresses et l'installation en ville des troupes pontificales n'ont pas d'autre but. Il suffit de songer aux fils de leur adversaire, détachés à Urbin, pendant que Giovan-Paolo lui-même doit se tenir près du duc, sans hommes d'armes à portée ! Conçoit-on l'importance de pareilles garanties ?

Elles satisfont en effet Florence, enchantée qu'un prétendu ami des Médicis soit malheureux ; les bannis se montrent plus exigeants. C'est une vive déception pour eux, de se voir négligés par le Pape, lors de son entrée dans Pérouse. Chacun pensait exploiter l'occasion au mieux de ses propres intérêts. Ces gens s'inquiètent du contretemps comme d'un succès de Giovan-Paolo. Quant à compter sur le duc d'Urbin, nul d'entre eux n'y songe, tant sont de notoriété les bons rapports entre ce prince et leur ennemi. Mais enfin, Jules II est décidé à sévir contre Giovan-Paolo. Cela console de bien des choses, encore que le Pape ait déclaré ne point retenir les anciens différends et viser seulement les torts véniels du seigneur.

Assez perplexe après ses pourparlers avec le Pontife, Giovan-Paolo « *il Duce Perugino* » (Bonazzi) retourne chez lui. Décidé à laisser au suzerain libre entrée dans la Cité, il prétend la préparer de bonne grâce. Le Palais des Prieurs, son propre palais et celui des plus notables citoyens, sont mis, avec divers monastères, à la disposition du Pape, du Sacré Collège et des personnages de l'escorte pontificale. Jules II ne pourra qu'être sensible au procédé ; Giovan-Paolo le suppose. La Commune, qui s'est mise en frais, et les Prieurs, gratifiés de nouveaux manteaux rouges, ont toute raison de le croire. Jusqu'à présent leur prince a cédé. Il a résigné la souveraineté effective, admis le retour d'une faction hostile prête aux repréailles et accepté même de servir l'Église contre Bologne. Sont-ce là autant de titres de sécurité pour lui ; ou bien doit-il s'attendre, justement parce qu'il a consenti de tels sacrifices, à être chassé du territoire, ou à devenir simple citoyen en face d'adversaires réintégrés ? Sa vie même ne sera-t-elle pas menacée ? Sur ces entrefaites, Jules II et son escorte passent la frontière. Le Pape prend possession, en toute facilité, des châteaux qu'il visite au passage et laisse des capitaines à sa dévotion dans les forteresses de Castel della Pieve, de Castiglione del Lago et de Passignano. Il arrive sous les murs de Pérouse et s'empresse d'y faire son entrée solennelle (**13 sept. 1506**), accompagné de vingt-quatre cardinaux, du duc de Mantoue, du préfet de Sinigaglia et des ambassadeurs de Venise et d'Urbin. Salué par la population, Jules II, porté sur un siège de soie et d'or, gagne le Palais des Prieurs par la route de Saint-Pierre.

*

* *

Cet événement nécessite certains éclaircissements. Quelles forces militaires soutenaient le Pape à son entrée dans la ville ? Aucune, dit Guichardin. A coup sûr, le total de ses gens d'armes ne pouvait se comparer à celui des troupes de Giovan-Paolo. De plus, la Place de Pérouse n'était pas occupée par les Pontificaux, les portes non plus ; le duc d'Urbin avait tout organisé à la légère. Le Pape, impatient d'entrer, devançait ses fanti au lieu de les suivre et négligeait les plus élémentaires précautions. « *Il laisse ses troupes en dehors ; et, pour prouver sa sécurité, entre sans forces dans Pérouse.* » (Sismondi) L'auteur précise « ... *sans s'être fait livrer les portes de la ville* ». Machiavel, Crispolti, Fabretti, d'autres encore, s'accordent sur ces points.

Giovan-Paolo, édifié sur la politique de son temps pour en avoir suffisamment pâti, sait qu'au plus adroit échoit le succès et que traités et paroles n'ont de valeur que suivant leur opportunité. Il sait, surtout, que les revendications papales, pour justes qu'elles soient, ne le dépossèdent pas moins. Si le retour de ses pires ennemis a été retardé sur sa demande, c'est partie remise ; avant peu, tous rentreront indemnisés et menaçants.

Or, le Pape est à sa merci. Le seigneur, que n'embarrassent pas les scrupules, peut l'arrêter avec toute sa Cour. C'est pourquoi Guichardin, surpris et mécontent d'une indécision si anormale, fait ressortir dans son Histoire, qu'en de bien moindres occasions, Giovan-Paolo n'avait pas hésité dans le choix des moyens. Imbu des idées contemporaines, le Florentin blâme ce seigneur menacé, d'avoir laissé bénévolement échapper l'occasion de « s'illustrer à jamais ».

palais démolis pour construire, chez elle, une solide forteresse. Les mêmes gens, soulevés contre le Pontife, briseront sa statue avec laquelle Bentivoglio, revenu, fera foudre un canon. Voilà bien les contrastes des foules ; nombre de citoyens obéissent indifféremment aux meneurs des partis opposés. Rien n'a changé depuis lors ; les grands ne doivent compter sur l'attachement du peuple que dans la bonne fortune.

Par un crime, n'est-ce pas ? Certes ; et il est méritoire d'y répugner quand le crime politique s'affiche comme l'un des plus puissants facteurs du *jeu de ce monde*. Combien n'auraient vu là qu'une réplique à l'imprudencence du Pape ? On devine les conséquences : Jules II prisonnier et en péril, Giovan-Paolo arbitre de la situation et entouré, comme l'est toujours le plus fort. Un Pape disparu, c'est une puissance annihilée, une élection en perspective, un nouveau centre d'influences. Le prince ne pouvait redouter immédiatement ni les mécontents locaux, ni les partisans de l'Église. Pérouse est, de longue date, jalouse de son indépendance ; les débris des factions vaincues sont sans cohésion, les gens d'armes pontificaux peu nombreux. Deux jours sont nécessaires à l'infanterie de l'Église pour arriver sur place ; c'est plus qu'il n'en faut à Giovan-Paolo.

Du reste, les divers contingents susceptibles de s'interposer ne marcheraient plus de concert quand leur chef suprême serait pris ; ils ne pourraient se passer d'unité de direction. Giovan-Paolo, au contraire, dispose encore de solides troupes tant à pied qu'à cheval, soldats prêts à tout sur un signe de leur général. Il est chez lui, dans son élément, sur une scène connue. Et si l'on objecte que ses fils sont en otage à la Cour d'Urbin, rappelons les relations amicales de ce duc avec le seigneur de Pérouse. Les deux voisins ont besoin l'un de l'autre.

Bref ; que les gens du Pape aient, ou non, dépassé les portes ; qu'à peine entrés, ils se soient dirigés vers leurs quartiers hors les murs, ou leurs garnisons dans les châteaux voisins, le fait subsiste. Jules II s'est montré téméraire ou imprudent ; mais, dans les deux cas, Giovan-Paolo pouvait en tirer parti et ne l'a pas voulu.

C'est pourquoi on l'outrage ; personne ne loue ce soldat qui, le cœur ulcéré, s'est contenu. Les uns ergotent sur la somme de dangers courus par le Pape ; d'autres narguent l'indécision de son adversaire. Machiavel en est bouleversé ; sa haine du prêtre, plus venimeuse que celle dont il honore Giovan-Paolo, lui arrache les pires invectives. Si le prince épargne celui qui vient lui ôter l'État et se trouve à sa discrétion avec son Collège, « *ce sera par sa bonne aventure et par son humanité* ». « *Par lâcheté, Baglioni n'a pas su, ou, pour mieux dire, n'a pas osé exécuter un coup de main qui s'offrirait à lui, qui eût fait honneur à son intrépidité, et qui lui eût assuré une renommée éternelle... etc... il eût été le premier... qui eût réussi dans l'accomplissement d'un acte dont la grandeur dépasse de beaucoup tout le scandale et tous les dangers qui pouvaient y être attachés...* » Entre les fautes que le diplomate reproche à Giovan-Paolo, celle-ci, surtout, lui paraît enviable. Il lui répugne que le seigneur pérousin se soit conformé aux conseils de son ami le duc d'Urbin, en ne prenant pas, de prime abord, le parti de la violence. « *Plus habile que le secrétaire de la République de Florence, Jean-Paul Baglioni savait qu'aucun poignard ne pouvait faire reculer la restauration indispensable contre la France.* » (Ferrari) Et Bonazzi, expliquant que les Baglioni savaient remettre leurs vengeances, conclut que l'événement justifia la décision de Giovan-Paolo.

Correct dans son infortune, il laisse s'installer dans son palais Galeotto Franciotto della Rovere, cardinal de Saint-Pierre-ès-Liens. Lui-même se contente d'une maison qu'il possède dans ses jardins, près Saint-Pierre.

Jules II, devenu le maître, s'empresse de l'affirmer ; après les années d'indépendance sous l'illusoire tutelle des fonctionnaires pontificaux, Pérouse devra se soumettre. Le Pape casse ses Décevirs de la guerre qui, de fait, gouvernent sous les Baglioni. Ce ne fut cependant, disent Leo et Botta, qu'après le départ du suzerain que les bourgeois abolirent « *la balia par laquelle les Baglioni, et particulièrement Giovan-Paolo avaient régné* ». Le Pape se montre bienveillant aux Prieurs des Arts, dont la fidélité lui importe. Il accorde un important subside aux délégués pérousins en souvenir de ses années d'étude passées à l'Université de leur ville. Peut-être eut-il le loisir d'admirer les splendides fresques dont Vannucci venait d'orner le Cambio « *quelques années auparavant, dans la capitale des Baglioni* ». (J. Klaczko) Sa pensée est ailleurs néanmoins ; les bannis doivent être réintégrés et Jules II l'exige ; c'était prévu.

Le mécontentement de Giovan-Paolo n'en est pas moins cuisant et ne s'effacera plus. Cette clause, non seulement lui donne un dessous, mais entraîne la restitution des biens, fort mal accueillie par les actuels détenteurs qui en bénéficièrent à la suite de succès militaires. Deux exceptions sont stipulées : Carlo-Barciglia et La Penna, considérés comme plus coupables, ne sont pas graciés. Ainsi, après dix huit ans d'exil, les survivants des Oddi et leurs amis Ranieri, della Staffa et autres regagnent leurs foyers. Dans la matinée du 20 septembre (1506), Jules II célèbre une Grand'Messe d'action de grâces pour son exaltation au Trône pontifical. Il a choisi à cet effet l'église Saint-Pierre, se souvenant de ses années de jeunesse, humblement passées dans ce couvent. Aujourd'hui, c'est à l'intervention papale que les exilés doivent de se réconcilier avec les Baglioni et les patriciens dévoués à leur cause. Pacification factice non moins que solennelle, conclue en présence du suzerain, des cardinaux, des ducs de Mantoue et d'Urbin et des notabilités de leur entourage. Une foule nombreuse jouit du spectacle ; il en vaut la peine. Le bref pontifical daté de la veille (19 sept.) et lu à haute voix, stipule la restitution des biens aux amnistiés. Un notaire dresse l'acte de pacification que garantissent 5.000 ducats d'amende.

Cependant l'exécution n'est pas plus tôt décidée que les difficultés surgissent. La lutte des partis entraîne de mutuels dommages dont la réparation est difficile à déterminer ; qui plus est, l'attitude de Giovan-Paolo inquiète. Interrogé au sujet des bannis amnistiés, il a simplement répondu : « *Eh bien ! qu'ils reviennent à leur gré ; s'ils sont massacrés je n'en serai pas responsable...* » La caution fournie par lui l'engage seul, avec sa famille ; elle ne saurait concerner les étrangers rapatriés. Giovan-Paolo le précise et les bannis déchantent.

Quand la menace des lances françaises aura disparu avec le Pape, la puissance des Baglioni redeviendra complète. Nul n'ose cautionner qui que ce soit contre elle. Mais alors, si les ex-bannis doivent éviter la ville, que vaudra la restitution de leurs biens ? C'est dire qu'un second bref sera nécessaire l'année suivante (14 sept. 1507) pour trancher les difficultés et obtenir le silence.

En attendant, l'horizon s'éclaircit pour Giovan-Paolo, assuré que Pérouse, remise au Pape sans lutte ni vengeance, lui reviendra aisément. Il y compte trop de partisans pour en douter. Tout dépendra de la durée du pontificat actuel. Après tout, Jules II et son vassal tendent à s'accorder, depuis qu'un commandement a été confié au seigneur dépossédé. Celui-ci vient d'ordonner le rassemblement de ses escadrons et bataillons sur la Grand'Place.

Le Pape assiste à la revue et reste « émerveillé devant un aussi grand nombre de fantassins et de chevaux, tous si parfaitement équipés ». (*Machiavel*) Réfléchit-il sur l'usage qu'aurait pu en faire leur chef ? Il n'y avait pas de quoi se rassurer rétrospectivement, même en observant, comme le faisait Jules II, au monastère de Saint-Pierre, la *monstre* des gens d'armes pontificaux dont les files s'alignaient, au loin, dans les champs de l'église Sant' Constanzo et del Frontone. Ces troupes, flanquées de celles de Pérouse, vont s'acheminer vers Bologne.

Mais un nouvel arrivant rejoint le Pontife sur ces entrefaites. C'est le cardinal de Narbonne, ambassadeur du Roi de France; il est chargé de la plus décevante mission. Louis XII, en prévision d'une invasion de Maximilien dans le Milanais, ne peut fournir les 50 lances promises. Ainsi, l'incertitude au sujet du secours français (prémices d'appui plus sérieux) avait permis au duc d'Urbin de corser ses arguments près du Pape en faveur de Giovan-Paolo et, d'autre part, ses conseils de modération près de son ami menacé. Au total, le Roi se dérobaît ; son concours n'avait été que fumée. Jules II, fort embarrassé, crée, du coup, Giovan-Paolo gonfalonier de l'Église et quitte les Pérousins stupéfaits (**21 sept. 1506**).

Que le Pape ait eu de larges vues en politique, cela n'est pas plus contestable que les bienfaits inhérents à son influence dans les villes soustraites aux seigneurs. Dès lors, Giovan-Paolo, « *se laissant prendre des mains la plus belliqueuse cité d'Italie* », permettait à Pérouse « *de reconquérir, sous les Clefs, les privilèges d'une cité libre* ». Ainsi s'exprime Cantu avec sincérité. Mais ce dernier point se réduit à ceci : ou bien les auteurs qui « *confondent la tyrannie des Baglioni avec la Liberté pérousine* » (*Bonazzi*) sont des rêveurs ; ou leur dire s'appuie sur l'existence d'un grand parti local, dévoué à ces mêmes seigneurs. C'est ce qu'il appartiendra aux événements de démontrer.

*
* *

Jules II est en marche. Il passe pendant la nuit à La Fratta, à l'abbaye de Monte-Corona ; le voici à Urbana. Avec lui chemine Giovan-Paolo, dont le fils Malatesta, revenu d'Urbin, sert sous Bino Signorelli ; Gentile fait aussi partie du voyage. 150 chevaux sont sous les ordres directs des Baglioni. L'armée pontificale arrive à Césène, où Jules II apprend que Louis XII, trahissant la parole donnée à Bentivoglio, charge Chaumont de renforcer les troupes ecclésiastiques pour déposséder ce prince de Bologne.

Bentivoglio avait fait plus de tapage que Giovan-Paolo, mais moins de besogne. Son apostrophe à Pirro de Médicis sentait la poudre. « *Si vous entendez dire que j'aie été chassé, il ne faudra pas le croire. Croyez plutôt que je me serai fait tailler en pièces.* » C'est que, loin d'être visé par Louis XII, comme son collègue de Pérouse, Bentivoglio avait la parole du Roi. Il s'y fiait, l'imprudent. Aussi, quelle déception pour lui de se voir abandonné au moment du danger ! C'était à envier le sort de Giovan-Paolo, qui, du moins, n'avait compté sur personne.

L'armée de Jules II est à Césène (**4 oct. 1506**). Bentivoglio, en fort mauvaise posture, compte plus sur des négociations que sur ses bandes pour se tirer de l'impasse ; aussi, gagne-t-il au plus vite le territoire milanais. Aussitôt le Pape prend possession de Bologne.

Sous son étendard, Giovan-Paolo continue la campagne des Romagnes de façon à n'encourir aucun reproche. Absent de chez lui, il offre par là même au Pontife le double avantage de l'utiliser comme général et de le combattre comme prince ; ce à quoi s'emploie activement le légat de Pérouse. Ce prélat consolide de son mieux l'autorité ecclésiastique et s'assure des fonctions qui en dépendent. Chaque jour est ainsi un appoint pour le suzerain et un dessous pour les Baglioni. Le résultat devrait répondre à tant de facilités.

Mais les citoyens se taisent. Une forte pesée a été nécessaire pour abolir la magistrature des Décemvirs de la guerre. On a compris combien était vivace encore l'antagonisme entre l'influence du Pape et celle des Baglioni ; à ces seigneurs restent fidèles les notables et une fraction du peuple, sans cesse croissante. Par les commandements qu'ils exercent, les membres de l'ancienne Maison régnante se maintiennent en évidence ; à peine sont-ils signalés sur le territoire pérousin, que renaît leur prépondérance. Malatesta occupe, avec une garnison, la forteresse de Castel della Pieve (**1506**), puis Giovan-Paolo paraît en personne ; et vers lui gravitent aussitôt les intelligences des principaux commandants de places. Le gouvernement ne traite plus une affaire de quelque importance sans son assentiment.

Comment Jules II sauvegarderait-il ses intérêts à Pérouse au milieu des soucis qui l'accablent ou l'attendent : Ligue de Cambrai et Sainte Ligue. Est-ce « *par amour, par crainte, ou par habitude invétérée, que Pérouse subit encore l'influence des Baglioni* » ? Devant l'évidence, Bonazzi reste songeur. Il s'essaie dans la nomenclature des crimes qui reprennent leur cours de faits divers, énumère les rivalités locales, relate les pourparlers engagés avec Rome. A l'entendre, la cité aspire à la Liberté sous l'autorité ecclésiastique, ce que

justifient difficilement son attrait, sans cesse plus accusé, vers Giovan-Paolo, et la diminution du légat qui avait pourtant la partie belle. Pendant trois jours (**sept. 1507**), l'ex-tyran offre aux Pérousiens des joutes superbes où Baglioni, Oddi, della Corgna, Baldeschi, Montemellini et Montesperelli, rivalisent d'adresse et de force. Salués par les fanfares et les vivats, les vainqueurs sont proclamés ; ce sont Sforzino Baglioni et Antonio des Tei. L'allégresse publique s'affiche, en raison de la tranquillité momentanée. C'est toujours autant d'obtenu grâce à la surveillance pontificale ; non sans quelques secousses, bien entendu. Ces émeutes causées, soit par la disette, soit par une fête qui tourne mal à la Porte Saint-Pierre, favorisent l'intervention des exaltés du parti de Giovan-Paolo. Ils les provoqueraient au besoin. L'exécution de deux meneurs tempère leur ardeur ; ce qui n'empêche nullement le Baglioni de redevenir maître de Pérouse et d'y traiter royalement ses hôtes. A deux reprises, François-Marie duc d'Urbin vient le visiter. Reçu la première fois (**14 juill. 1509**) dans le propre palais de son ami, il est accompagné, l'année suivante (**28 jan. 1510**) de la vieille duchesse Elisabeth de Gonzague et d'une escorte de nombreux barons.

*
* *

La Ligue de Cambrai bouleverse l'Italie. Louis XII, Maximilien, Jules II et Ferdinand d'Aragon sont coalisés contre Venise. Giovan-Paolo, exerçant encore son commandement dans l'armée pontificale, assiste aux prises de Cervia et de Ravenne (**1508**). Avec Ludovic de La Mirandole, il malmène Jean-Paul Manfrone à Brisighella, où celui-ci s'était jeté, suivi de 800 fanti et de quelques chevaux. Mais les revirements de la politique unissent bientôt Jules II à cette même Venise qu'il combattait la veille, ce qui permet à Giovan-Paolo de passer sous l'étendard de Saint-Marc.

Or, le commandement suprême des troupes vénitiennes perdait, coup sur coup, deux titulaires : Nicolò Orsini comte de Pitigliano, décédé en février 1510, et Lucio Malvezzi, mort en exercice. Alarmés par les dangers qui menacent la patrie, les Sénateurs espèrent tout d'un nouveau capitaine général. De préférence aux premiers hommes de guerre de l'époque : à Renzo de Ceri, à Antonio Colonna, à Gaspard de San Severino, ils choisissent Giovan-Paolo qui, pour la seconde fois, reçoit le bâton. Jules II aurait même appuyé cette nomination (*Frolliere*), qu'accepte le seigneur de Pérouse (**25 août 1511**). Un commissaire de la République, mandé en hâte près de lui (**sept. 1511**), vient l'arracher officiellement à ses Pérousiens pour la défense de Venise en péril. 200 hommes d'armes, 500 cheveu-légers, 200 fanti, préposés à sa garde en campagne, sont placés sous ses ordres immédiats. Venise concède en même temps à son général 3.000 ducats d'or annuels pour sa table.

On peut épiloguer sur les motifs qui dictèrent ce choix ; de pareilles avances honorent celui qui en est l'objet. Giovan-Paolo lève 2.000 fanti sur le territoire pérousin et les dirige sur Pesaro, d'où les vaisseaux vénitiens les transportent en terre ferme. Ainsi parviennent-ils à Chiozza (**11 oct. 1511**), puis à Padoue. De son côté, Giovan-Paolo marchait vers cette ville dès le 20 septembre, accompagné des meilleurs capitaines pérousiens : Ranieri, Oddi, Mansueti, etc. « *Que Dieu lui accorde bonne chance et prompt retour...* » conclut Teseo Alfani. A Padoue, Giovan-Paolo reçoit l'étendard de Saint-Marc et le gonfalon de la République. Venise avait alors en solde de nombreux mercenaires levés par l'Alviano sur le territoire pérousin et que la disparition de celui-ci, prisonnier du Roi de France, laissait sans condottier. Informés de l'arrivée de Giovan-Paolo, ces soldats ne se tiennent pas de joie. Ils sont les premiers à courir au-devant de lui et à l'acclamer comme leur ancien seigneur et leur chef suprême. Du reste, l'emballement est général. « *Jamais condottier ne fut reçu avec plus d'impatience, comme si l'unique salut de la République reposait sur son épée* » ! (*T. Alfani*)

De l'avis de ses plus malveillants détracteurs, Giovan-Paolo ne devait pas démentir cette confiance. Venise, dans les désastres de la Ligue de Cambrai, s'empressera de recourir à ses conseils contre de formidables ennemis, et s'en trouvera bien.

Le premier soin du général est d'organiser les forces mises à sa disposition. Elles sont très restreintes. Décimée par tant de luttes, l'armée vénitienne doit se borner à la défensive ; c'est pourquoi Jules II, voulant pousser Giovan-Paolo contre Bologne révoltée, en est pour ses exhortations. Son gonfalonier, Raymond de Cardona, se passera de l'appui de Venise, préoccupée avant tout de défendre son propre sol. Giovan-Paolo marche sur Vérone ; lui-même, suivi de 500 cavaliers-stradiots, compte se saisir de cette ville, qu'il sait faiblement défendue. Il s'agit d'abord de bouleverser le pays et d'intercepter les convois de vivres de l'ennemi. Janus Fregoso et Guido Rangone sont, en conséquence, chargés d'arrêter 300 cavaliers allemands du comte de Rosnich en marche sur Trévise. Mais Rangone tombe aux mains de ses adversaires, ce qui va tout compromettre, quand arrive Fregoso pour battre les Allemands et délivrer les prisonniers. Alors, les confédérés reculent : les Français sur Vérone, les Allemands vers leur pays avec le duc de Brunswick, et Giovan-Paolo revendique Vicence pour la République.

Les Vénitiens escomptent déjà la prise de Brescia, où Lodovico Avogadro, ennemi du parti français, s'est chargé de leur livrer la porte des Piles. L'étendard de Saint-Marc est assuré là d'une ovation, en haine de l'étranger. Ainsi fut fait. Devant l'envahissement de la ville, la garnison française, sous du Lude, n'eut plus qu'à se barricader dans le château (**3 février. 1512**). Peu après, Bergame tombait au pouvoir des troupes du Doge. Mais le jeune et valeureux Gaston de Foix veillait.

Profitant d'un ouragan de neige, il pénètre dans Bologne (**nuit du 4 au 5 février.**) ; et, sans perdre du temps à recouvrer Brescia où du Lude tient toujours, il continue sa marche. Du Lude se fiait sur les renforts demandés en hâte ; mais les renforts n'étaient pas moins nécessaires aux Vénitiens pour se

maintenir en ville. André Gritti les requiert. Son gouvernement lui dépêche Giovan-Paolo qui, partant de Castel-Franco, rejoindra les soldats de Gritti vers l'île della Scala, avec 300 lances (ou 400 hommes d'armes joints à 4.000 fanti), et gagnera Brescia. Gaston de Foix marchait toujours. Il a traversé le territoire neutre du marquis de Mantoue (hors d'état d'imposer sa permission) et, grâce à ce procédé, peut joindre à temps Giovan-Paolo.

Les deux armées se heurtent à la tour de Magnano, vers 4 heures du matin. « *Le choc des lances fut terrible de part et d'autre, et l'on combattit ensuite de près avec d'autres armes plus d'une heure ; mais les Vénitiens s'affaiblissaient insensiblement, tandis que les troupes françaises arrivaient de moment à autre. Ils rétablirent néanmoins plusieurs fois le combat, mais à la fin accablés sous le nombre* », (Guichardin) les Vénitiens sont dispersés. Giovan-Paolo roule sous son cheval blessé, perd 300 hommes sur place et d'autres encore, au passage d'un fleuve. Guido Rangone, condottier de Venise, dont l'effort s'est inutilement dépensé, et Baldassare Signorelli sont prisonniers. En conséquence, Gritti voit Gaston de Foix rallier la garnison du château de Brescia ; la ville tombe elle-même peu après au pouvoir des Français, après un sanglant combat de rues. **(18 février. 1512)**

Mais la bataille de Ravenne (**11 avr. 1512**), que les Français payèrent de la mort de Gaston de Foix, allait devenir pour eux la plus funeste des victoires. Le temps n'était plus où Jules II faisait appuyer ses revendications par Louis XII. Les troupes ecclésiastiques venaient de partager la défaite des Espagnols, ce qui désolait le Pontife. Parmi les officiers des vaincus, le fils aîné de Giovan-Paolo, Malatesta, avait été très grièvement blessé.

*
* *

Déjà signalé comme enseigne de cavalerie vénitienne, dans une charge qui repoussait jusqu'à Bologne un corps de cavaliers français, ce jeune officier est cité par Cantu comme l'un des plus réputés condottiers engagés dans la Sainte-Ligue, sous les ordres du futur Léon X, Jean de Médicis. A Ravenne, Malatesta s'est jeté au fort de la mêlée, suivi de ses 50 hommes d'armes. 47 sont tués ou pris, à ses côtés. Lui-même bataille encore avec les trois derniers, puis s'abat, criblé de coups. Après la bataille, un Français, ancien serviteur de Giovan-Paolo, reconnut Malatesta parmi les cadavres ; son corps saignait par vingt blessures, dont l'une, sur le crâne, paraissait mortelle. Le blessé, transporté à Pérouse avec les plus grands soins, resta plusieurs jours en grand danger ; enfin, sa robuste constitution prit le dessus^{144/1}.

*
* *

Cependant Jules II, impatient de chasser les troupes françaises hors de la Péninsule, appelle les renforts suisses et allemands. 12.000 hommes pénètrent dans le Véronais par la route de Trente (**mai 1512**) et rejoignent, à Villafranca, les Vénitiens de Giovan-Paolo. Ce général commande à 400 hommes d'armes, 800 cheval-légers, 6.000 fanti (en tout 10.000 soldats) ; il a une forte artillerie. La disproportion entre les forces vénitiennes et françaises, ainsi intervertie, n'a pas permis à Chabannes La Palice d'arrêter les renforts étrangers. Le chef français apprend que l'armée de Giovan-Paolo et les bandes suisses ont traversé le Mincio sur les terres du marquis de Mantone, habitué aux libertés de ce genre. Giovan-Paolo s'est conformé au précédent, dont Gaston de Foix avait tiré parti contre lui. La Palice a beau jeter des garnisons à Bologne, Brescia et Bergame : il ne peut tenir, même sur l'Adda, et se retire à Pontevico, qu'il abandonne aussi, en raison de la défection de ses Allemands. Ce sera la revanche de Giovan-Paolo qui va, pour une bonne part, contribuer à priver Louis XII du duché de Milan. Solidement renforcé, il s'empare, ou seconde la prise, de Veggio, de Crémone, de Bergame et de Crème. D'autres places se rendent à lui, au grand dommage des Français. La Lombardie arbore les insignes des Sforza ; le Pape reprend la Romagne.

Mais il faut compter avec les changements à vue. Voici que Venise s'allie avec Louis XII et revendique Bergame, Brescia, Crémone et La Ghiradadda, d'autant plus âprement que Maximilien disposa de certaines de ces places en faveur du nouveau duc de Milan. Cette dernière Ligue, prête à rallumer partout l'incendie, atterre le Pape, dont les jours sont comptés. Il meurt sous cette pénible impression. **(20 février. 1513)**

*
* *

Sur ces entrefaites, Bartolomeo d'Alviano, remis en liberté par convention entre les belligérants, reprenait le bâton de capitaine général de Venise, dont se débarrassait, sans difficulté, Giovan-Paolo. Car les préoccupations du seigneur pérousin sont concentrées du côté de l'Ombrie. Informé du décès de Jules II, il laisse son fils Malatesta comme lieutenant à Padoue et gagne en hâte Pérouse, comptant culbuter encore

^{144/1} Les Pérousins, fiers du courage signalé du jeune Malatesta, s'intéressaient vivement à son sort. Les sujets des fiefs des Baglioni profitèrent de l'occasion pour témoigner de leur loyalisme. Ceux de Collazzone, en particulier, firent exécuter un tableau votif (1512) où Malatesta, la tête entourée de bandages, était représenté étendu sur un lit de parade que surmontaient ses armoiries. Au sommet de la composition, la Sainte Vierge apparaissait dans les nuages, tenant l'enfant Jésus et entourée d'anges. Des personnages en prières, au bas du tableau, figuraient les gens du fief. Le sujet était ainsi dédié : « Les habitants de Collazzone, à Ste Marie Consolatrice, pour avoir rendu à la vie, des approches de la mort, Malatesta Baglioni, Prince émérite, dont elle a guéri les glorieuses blessures. » — (Colazonis Incolae Divae Mariae Consolatrici ob Malatestam Baleonum Principem bene meritum, a media morte restitutum ad vitam, dum vulnera laudem perpetuam paritura tulit.) — Le Journal « Hérald » a publié cette inscription (oct. 1821, p. 47) d'après G.B. Vermiglioli, qui la fait paraître dans le tome III de ses « Opuscules ». Le même auteur l'a également intercalée, dans la « Vita de Malatesta IV Baglioni », pp. 159, 160.

Barciglia, naguère soldé par le Pape défunt, pour chasser ses amis. Cette fois, tout pliera immédiatement à l'approche du seigneur. 500 fanti des fiefs de sa Maison se sont jetés dans la ville, à la première nouvelle d'une vacance du Saint-Siège. Le parti des Baglioni se rassure ; mais la réception réservée à Giovan-Paolo n'en est pas moins significative (**5 mars 1513**).

C'est en foule que les citoyens se pressent à sa rencontre, le fêtant « *presque comme un Dieu* ». (*T. Alfani*) A peine est-il descendu de cheval pour répondre de plus près à ces démonstrations enthousiastes, qu'il se voit environné, pressé de toutes parts au point de mettre plus d'une heure à passer de la maison des Montesperelli à son palais. (*Pellini*) « *Pareille ovation, conclut Bonazzi, équivalait à la mainmise sur le gouvernement pérousin. Il (Giovan-Paolo) avait à sa dévotion les plus zélés partisans ; la gloire militaire acquise à la tête de ses troupes était de nature à séduire une population guerrière comme celle de Pérouse : d'autre part, le peuple entendant, à de si faibles intervalles, carillonner pour les Baglioni, ou pour les Papes, partageait l'impartialité de ses cloches.* »

D'autres historiens s'étonnent de faits en si flagrante contradiction avec les sentiments attribués aux citoyens « *tyrannisés* ». On le conçoit. Faisant même large part aux vivats toujours acquis au succès, comment dénier l'élan du peuple et l'absence de toute résistance (alors que les moyens la permettaient) ; que dire de l'inutilité des efforts du légat pour soustraire les citoyens à l'influence seigneuriale ? Ou les adversaires des Baglioni jouissaient d'un crédit bien limité, ou l'attachement de Pérouse à son prince s'imposait. Giovan-Paolo, tout-puissant dans sa patrie, profite des circonstances pour assurer la prééminence de son parti et affirmer devant la Cour pontificale « *sa puissance indomptée et indomptable* ». (*Fabretti*)

Tant d'acclamations lui ont tourné la tête. Après dix-huit jours passés chez lui, c'est à Rome même qu'il prétend faire figure. Une centaine de seigneurs, au nombre desquels on reconnaît Sforzino et Giovan-Taddeo Baglioni, lui servent d'escorte d'honneur que viennent renforcer de nombreux amis du voisinage ; 2.000 cavaliers (*Fabretti*) sont de service en la circonstance (**12, alias 23 mars 1513**). Bref, le cortège, fort de 3.000 personnes (*Alfani*) et rutilant de velours et de brocart d'or, gagne la capitale des Papes où Giovan-Paolo saluera le successeur de Jules II, nouvellement élu. C'est le prétexte ; en réalité, le prince veut, en face de Léon X, montrer « *son invincible puissance. Il était venu à Rome, au milieu d'une telle affluence de haute noblesse, suivi de tant de cavaliers et de fantassins, et dans un tel luxe de costumes et d'ornements, que ses intentions ne pouvaient laisser aucun doute.* » (*Bonazzi*) Giovan-Paolo comptait que le suzerain n'inquiéterait plus son pouvoir ; il se croyait des droits à la faveur des Médicis et (prétend Bonazzi) ne négligeait pas l'intrigue. N'avait-il pas été à bonne école ?

Léon X, de son côté, fait au général un bienveillant accueil. Au fond, le Pape pouvait compter déjà sur l'hostilité de Gentile Baglioni, pour tenir en échec le hautain seigneur ; inutile de rien brusquer. La plupart des cardinaux et des prélats ne sont pas moins aimables pour Giovan-Paolo, qui regagne Pérouse, enchanté de sa démarche, libre de politiquer à sa guise et rassuré sur son cas au point d'aller guerroyer en Lombardie (**11 avril 1513**).

Entre les Pérousins et Léon X, les rapports se maintiennent en bonne harmonie. L'élection de ce Pontife est, pour la cité, l'occasion de déléguer (**23 mars 1513**) une ambassade dont Ercole Baglioni fait partie et qu'escortent trente-six cavaliers. Par ces intermédiaires, la Commune demande confirmation de ses privilèges. Elle compte sur la bienveillance du suzerain pour favoriser Giovan-Paolo et Gentile Baglioni. Au premier, le Trésor apostolique donnerait une honorable condotta et continuerait au second sa pension, quelque peu augmentée. Si la Cour confisquait les biens des factieux compromis dans les assassinats des Baglioni et leur interdisait tout séjour à Pérouse et sur son territoire, ce serait le meilleur moyen d'en finir avec les dissensions. D'autres demandes suivaient. A cet exposé, le Pape répond favorablement, au moins en ce qui concerne les Baglioni. (*Crispoliti*)

Alors, Giovan-Paolo, affermi dans son pouvoir, sans préoccupation immédiate, guerroye au loin pour le compte de Venise. Il a accepté un commandement en second sous son beau-frère l'Alviano qui le remplace comme capitaine général. Tous deux continuent à donner l'exemple de la plus constante camaraderie militaire. Avec 1.200 fanti et 60 hommes d'armes, Giovan-Paolo s'empare de Legnano, ayant « *la gloire d'emporter d'assaut cette place, dont on fit sauter les fortifications* ». (*Daru*) Les Espagnols qui la défendaient, tués pour la plupart y compris leur capitaine, laissent au vainqueur une artillerie considérable. Cette affaire fit grand effet au Sénat vénitien, qui s'empressa d'adresser une lettre des plus élogieuses à son général. Ce dernier voit renforcer sa fraction d'armée, qui monte à 2.200 fanti, 200 hommes d'armes et 350 chevaux-légers. Accompagné de son fils Malatesta, il occupe Trévise pendant que l'ennemi se jette dans Vérone. Mais les Vénitiens doivent promptement quitter la place ; les Baglioni en sortent, avec André Gritti, peu avant la catastrophe qui fond sur la République et qu'annonce aux Pérousins (**13 oct. 1513**) une estafette envoyée par Petrucci, de Sienne.

*
* *

Il s'agit de la bataille de Vicence, perdue par l'Alviano dans des conditions faites pour démentir ses qualités ordinaires. Prospero Colonna commandait les Impériaux, qui, massés dans d'étroites positions, pouvaient être pris, ou littéralement affamés, si l'Alviano usait simplement de prudence. Il est assez difficile de démêler les motifs auxquels obéit le général vénitien. Certains prétendent que Loredano, l'un des providiteurs délégués à son armée, se permit de le narguer, lui reprochant d'hésiter à tomber sur des ennemis déjà en fuite. (*Guichardin*) Giovan-Paolo combattit absolument cette proposition, acceptée par son

beau-frère. Au lieu de prendre l'adversaire, presque sans coup férir, on emportera ses positions de vive force. Giovan-Paolo n'a plus qu'à marcher à la déroute ; elle est complète. « *Alviano et ses troupes, avec Paulo Baglioni, bon et vaillant capitaine aussi, ainsi qu'en porte la race de longtemps, donnèrent fort furieusement et firent un bon échec.* » (Brantôme)

A grand-peine, l'Alviano s'enfuit dans la débâcle au cours de laquelle sont pris les provéditeurs. Giovan-Paolo, ferme à son poste près Creazzo, tombe également aux mains des Espagnols, ayant perdu ses deux frères naturels, les capitaines Trojano et Girolamo Baglioni, tués sur place. L'émotion est grande à Pérouse. Tout de suite le gouvernement envoie un messager aux ducs d'Urbin et de Ferrare, au marquis de Mantone et à d'autres seigneurs importants, pour aviser à la libération de Giovan-Paolo. « *Dieu veuille pourvoir aux intérêts de Sa Seigneurie et de notre Cité !* » écrit T. Alfani. Le prisonnier dut être sensible à ces témoignages d'attachement et de sympathie. Il est libéré dès le 18 octobre (1513) ; nouvelle que le duc d'Urbin s'empresse de faire parvenir à Pérouse et aux Baglioni. Laurent de Médicis, captif lui-même des gens d'Espagne, écrira encore pour recommander Giovan-Paolo au vice-roi de Naples et au cardinal Jules de Médicis. (Lettres des 19 et 20 octobre 1513)

*
* *

Le seigneur de Pérouse s'était engagé, envers les capitaines impériaux, à obtenir du Sénat vénitien, en échange de sa libération, celle du capitaine espagnol Caravajale, pris dans une précédente affaire. La permutation obtenue, Caravajale est conduit de Venise à Padoue. Mais là, le commandant de place émet des objections et conteste l'échange ; si bien que Caravajale meurt au cours des pourparlers. Le cas n'avait pas été prévu. Contraint de faire relâcher le capitaine espagnol, Giovan-Paolo avait rempli ponctuellement son engagement ; il se prétendait libre, comme étant resté étranger aux difficultés soulevées par l'ennemi. Néanmoins, ses détracteurs saisisrent ce prétexte pour en constituer un de leurs principaux griefs.

Giovan-Paolo ne reparait que le 20 février (1514) à Pérouse, ayant dû séjourner quelques mois à Rome pour régulariser sa libération. Le Pape et plusieurs cardinaux ont eu soin de sa personne et de ses affaires. C'est pourquoi les Pérousins lui trouvent si bonne mine à son retour : « *e torno robusto e di buon aspetto.* » (T. Alfani) Il prouve tout de suite qu'il se sent très en forme.

*
* *

Grand chasseur, comme la plupart de ses parents, Giovan-Paolo profite de la présence de Léon X sur le territoire de Viterbe (où le Pape Médicis est venu chasser) pour lui montrer ce que savent faire les princes pérousins dans ce genre de sport. On connaissait le goût du Pontife pour la vénerie ; elle lui permettait des diversions nécessaires, après ses multiples occupations de Rome. C'est en octobre (1514) que Giovan-Paolo rejoignit l'équipage pontifical :

*A Pérouse vint la nouvelle
qu'il (Léon X) s'était dirigé vers Viterbe ;
Giovan-Paolo Baglioni l'ayant appris
s'y rendit, suivi d'une escorte nombreuse et bien équipée.*

Une pièce de vers, composée pour la circonstance, nous renseigne sur cette expédition cynégétique. Suivant l'usage des grands seigneurs de l'époque, les Baglioni entretenaient des poètes pour célébrer leurs gestes ; celui qui était alors de service près de Giovan-Paolo (un certain Bigatini, ou Bigazzini, croit-on), doué d'un talent médiocre, rachetait ce tort par une évidente bonne volonté.

Giovan-Paolo a rallié les chasseurs, auxquels il amène environ 50 chevaux. Léon X le reçoit à merveille. Ensemble, le suzerain et le seigneur entrent dans Viterbe, aux acclamations de la foule. Dès le lendemain, on est en chasse. Perdrix et lièvres tombent sous les serres des autours, des faucons ou des éperviers ; les chiens ne leur laissent pas de répit. Cependant, le Pontife, posté sur une éminence, observe avec intérêt les efforts des cavaliers qui galopent dans la plaine. Cardinaux, évêques, ducs et marquis rivalisent d'adresse pendant que résonnent les fanfares et les roulements du tambourin. Résumant ses impressions à la fin de la journée, Léon X paraît surtout frappé par l'adresse d'un faucon appartenant à Giovan-Paolo. Il demande à examiner de près un animal si parfaitement dressé, et le seigneur s'empresse de le satisfaire. Tout de suite une perdrix est relâchée ; en deux tours, le faucon s'abat sur elle avec une merveilleuse précision.

Le lendemain les chasseurs se remettent en campagne ; chacun redouble d'entrain et de bonne humeur. Dans les groupes animés, on reconnaît tout d'abord les Médicis : Giuliano et Lorenzo, neveux du Pape ; puis le cardinal du même nom (futur Clément VII) allant de compagnie avec quelques-uns de ses collègues, les cardinaux d'Aragon, Sanseverino, Cybo et Cornaro, ces deux derniers, de tous jeunes gens alors. Ce jour-là encore, le faucon de Giovan-Paolo fut incomparable, et, de nouveau, Léon X tint à féliciter l'heureux possesseur d'un pareil oiseau. Le général n'attendit pas une troisième série de compliments ; il chargea un page d'offrir son faucon à Léon X. Le cadeau

*... fut reçu avec grand plaisir
par le Pape et par le magnifique Julien,
Montrant combien il l'appréciait, très souvent
il le prenait et le tenait dans sa main.*

Bref, le Pontife exprima à Giovan-Paolo la joie que lui avait causée son gracieux procédé. Mais les chasses sont finies à Viterbe. Après dix jours de déplacement, le seigneur pérousin veut revenir près des siens. Il se présente devant le Pape :

*« Si vous le voulez permettre, Saint-Père et Seigneur,
Je suis prêt à retourner chez moi. »
« Mon fils, que Dieu le garde toujours.
Tu n'as pas cessé de me rester fidèle.
Si tu as besoin de quelque faveur,
Je suis décidé à te l'accorder. »
Giovan-Paolo remercia avec empressement
et le Pape lui donna sa bénédiction.*

Le poète regrette infiniment d'être obligé de s'en tenir la pour cette fois ; il lui faut bien suivre son prince à Pérouse. Mais il va se rattraper, car Giovan-Paolo organise, sans désespérer, d'autres déplacements aux alentours. La chasse qu'il offre au cardinal-légat, Mgr Vitale, paraît des plus réussies. Elle se déroule aux bords du Trasimène. L'équipage est passé par La Magione, les îles du lac, Poggio della Pieve, Castiglione et Petignano ; Gentile Baglioni accompagne son cousin qu'entourent les courtisans habituels : Baldeschi, della Corgna, Signorelli, etc., tous chasseurs réputés. Non seulement citation en est faite par le narrateur, mais les bons chiens de meute ne sont pas davantage oubliés^{148/1}. La cavalcade gagne ensuite Montepulciano où le cardinal célèbre la Messe. Après la cérémonie, les joyeux compagnons traversent Chiusi, Panicale, Pacciano, Monte-Petriolo, et la partie reprend de plus belle.

Les vers du commensal de Giovan-Paolo célèbrent encore d'autres expéditions du même genre ; seulement de tels accents ont ce point de commun avec toutes les histoires de chasses, qu'ils s'allongent en perpétuelles redites.

Six ans plus tard, Léon X réservera à Giovan-Paolo une chasse d'un tout autre genre, où le seigneur sera pris lui-même ; mais, n'anticipons pas...

Actuellement, le prince et son suzerain sont au mieux ensemble. Léon X tient particulièrement à voir Giovan-Paolo faire campagne sous sa bannière, et suivant conventions arrêtées à Rome entre sa cour et les délégués de Pérouse, Baglioni doit troquer le service vénitien pour celui de l'Église.

*
* *

Le cas soulève un incident ; l'ambassadeur impérial, cardinal de Gurck, arguant d'un engagement antérieur, pris par le général lors de son séjour en Tyrol, mande à celui-ci de rejoindre au plus tôt les troupes de Maximilien. Léon X dénie cette prétention. Peu importe le motif invoqué ; Pérouse relève de l'Église : c'est dire que Giovan-Paolo, appelé à commander dans l'armée pontificale, ne peut servir l'étranger contre le gré de son suzerain. Qu'il excipe de la volonté du Pape, pour décliner l'appel du cardinal de Gurck et s'excuser près de Maximilien. Les Allemands se le tiennent pour dit.

Alors, Giovan-Paolo lève 3.600 fanti et quelque cavalerie, tant sur les fiefs de sa famille que sur le Pérousin. En somptueux appareil, il se présente à cheval pour les passer en revue sur la Grand'Place de la cité, salué par les drapeaux, au son des trompettes (**15 août 1515**). Tout ce monde va filer sur Bologne (**29 août**) où le général fait campagne pendant les mois de septembre et d'octobre, sans toutefois perdre de vue ses intérêts particuliers.

*
* *

La situation se maintient bonne à Pérouse. Les rapports entre le gouvernement et Léon X se ressentent forcément des services militaires rendus au suzerain par le condottier, et ce dernier en profite largement. Il n'est si mince cérémonie concernant sa famille, qui ne prenne un caractère d'ostentation. L'année précédente, à l'occasion du baptême d'un de ses bâtards, Lorenzo (**27 août 1514**), le faste dépassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors pour les enfants de la Maison Baglioni. Le vice-légat archevêque Sipontino, les évêques de Pérouse et de Jesi, le trésorier Alfano, l'archiprêtre Vincenzo de Erculanis et d'autres personnages se réunirent à la Cathédrale pour tenir le nouveau-né sur les Fonts Baptismaux. Trois mois après, l'enfant mourait ; et le même luxe s'étalait à ses funérailles (**22 nov. 1514**).

On ne pouvait faire moins à l'occasion du mariage d'Orazio, fils cadet de Giovan-Paolo, avec Francesca Petrucci, fille de Pandolfo, seigneur de Sienne. Une délégation de nobles pérousins, en grand costume, escorte la jeune femme et la conduit à son beau-père, qui lui réserve une pompeuse réception. Ce jour-là (**19 mars 1515**), Castiglione del Lago, où habite Giovan-Paolo, devient le rendez-vous de la meilleure noblesse pérousine et siennoise.

^{148/1} On constate ainsi que les principaux chiens de l'équipage portent les noms de : Teverino, Compagnone, Bizzarro, Ciufolone, Fracassino, Balzanello ; ou encore : Turca rossa, Turchetta, Giudea, Serpe, Mora, Favorita, Bianca. C'est avec respect que l'auteur parle du chien préféré de Giovan-Paolo, le valoroso « Turco » di Monsignore, comme il le désigne.

Le mois suivant (**1^{er} avril 1515**), les gentilshommes, y compris Gentile Baglioni, cavalcadaient encore en gala somptueux derrière leur prince, pour honorer Monaldesca Monaldeschi^{149/1}, femme de Malatesta, fils aîné de Giovan-Paolo, lorsqu'elle quittait Pérouse pour rejoindre à Padoue son mari, alors sous la bannière vénitienne.

*
* *

La carrière de ce dernier s'était poursuivie à la solde du Doge, de manière à retenir l'attention. Devenu le second de l'Alviano son oncle, Malatesta marchait avec les renforts de Padoue et de Trévise, appelés à Salice pour y rejoindre l'armée du général en chef. Celui-ci concentre alors la guerre dans le Frioul.

Visant Pordenone, l'Alviano chargeait le provéditeur Jean Vettori d'attaquer, avec l'avant-garde, cette place défendue par Rigazzo. Mais une sortie de reîtres rabrouait Vettori de manière à tout compromettre, quand survint Malatesta avec 100 hommes d'armes. Arrêtant les cavaliers allemands, il bondissait sur leur capitaine, géant bardé de fer, le blessait au visage et, l'empoignant à bras le corps, le démontait et le faisait prisonnier (**29 mars 1514**). De là, dans les rangs allemands, grand désordre dont profita l'Alviano pour intervenir avec l'élite de ses gens. Il se saisit peu après de la ville. Pordenone, pillée, laissa 400 cavaliers et 200 fanti aux mains des Vénitiens ; succès qui mit Malatesta en plein relief.

Le jeune capitaine continuait à se signaler sous l'étendard de Saint-Marc, à Muzzana et encore ailleurs, harcelant l'ennemi souvent supérieur en nombre. Envoyé à Padoue, Malatesta opérait sur ce territoire, de concert avec Mercure Bua, pour battre deux compagnies espagnoles, près de Camisano, et si complètement, que le contrecoup s'en ressentit au camp du vice-roi, à La Bevilacqua. Malatesta marchait ensuite sur Vérone, avec Giovanni de Vicovano et le même Mercure Bua. Ensemble, ces capitaines passèrent l'Adige pendant la nuit, malgré une solide palissade de poutres ferrées. Après quoi, le fils de Giovan-Paolo, par la route de Zevio, et ses deux collègues par celles de Saint-Jean et de Sainte-Marie, pressèrent leurs soldats de façon à surprendre l'ennemi endormi sous la tente et à le disperser, non sans grand carnage. 300 cavaliers prisonniers, une quantité d'armes, de munitions et de harnachements constituèrent le butin des capitaines, dont les hurrahs saluèrent le camp, au retour. L'Alviano fit à ses officiers une chaude réception. Il chargea encore Malatesta, dans les premiers jours d'octobre (**1514**), de surprendre le château d'Este avec un millier d'hommes d'armes et 200 cavaliers, qui dispersèrent gaillardement Allemands et Espagnols de leur garnison. Le même succès attendait l'Alviano quand, flanqué de ses principaux capitaines, il attaquait Rovigo.

Cette fois, Malatesta, entré le premier avec sa cavalerie dans le Polésine, chargea jusqu'aux portes de la ville, ne s'arrêtant qu'au milieu de la place, encombrée de paysans (**21 oct. 1514**). C'était jour de marché. Devant l'irruption des cavaliers, les gens de toutes classes s'éparpillèrent dans une confusion indescriptible. La garnison du château, prise au dépourvu, se rendit bientôt. A ces heureux coups de main succéda un armistice, non moins utile aux vainqueurs qu'aux vaincus ; car, entre l'Alviano et Renzo de Ceri son collègue, la zizanie menaçait de paralyser l'action commune. Malatesta prit place au banquet qui réunissait les deux chefs, chez Domenico Contarini, pour sceller leur réconciliation (**12 déc. 1514**). Ainsi mis en belle humeur, l'Alviano organisait peu après, à Padoue, une superbe joute (**février. 1515**) où rivalisèrent 60 des plus fiers champions d'Italie, sans compter quatre Espagnols autorisés à s'y rendre. Un homme de Malatesta, le lanspessade Bindo, de Pérouse, gagna le prix de la première journée. A son tour, le fils de Giovan-Paolo, entrant en lice le lendemain (dimanche du carnaval), lutta avec six cavaliers contre l'escouade égale du comte Sertorio de Collatto et obtint la palme.

C'est avec de telles façons que Malatesta affirmait sa réputation, méritait l'estime des troupes et les félicitations des siens. Il n'avait que vingt-cinq ans. Combien étaient encore étrangères, à son esprit avide de prouesses, les menées de la tortueuse diplomatie. L'envie, la duplicité sans cesse en éveil à ses côtés (et souvent à ses dépens), ne s'en prendront pas impunément à sa jeune gloire. Saura-t-il hésiter dans le choix des moyens pour se défendre ou se venger ? Sur ces entrefaites, Monaldesca, sa femme, le rejoignait à

^{149/1}

Le mariage de Malatesta avait été combiné de longue date par son père. L'une des filles de Giovan-Paolo Baglioni, déjà mariée à Pier-Jacopo Monaldeschi, venait de perdre son mari, encore fort jeune et sans enfants, quand Malatesta épousait la sœur du défunt. — Pier-Jacopo et Monaldesca avaient pour père et mère : Francesco, Sgr della Ternara, et Imperia Monaldeschi. (Maison d'Orviéto appartenant à la meilleure noblesse.) Giovan-Paolo aurait laissé entendre aux Monaldeschi que les Orviétains étaient quelque peu responsables du décès de leur fils. Soupçons d'un modèle courant, à cette époque. La disparition de Pier-Jacopo Monaldeschi, possesseur de nombreux châteaux, faisant non moins l'affaire de Giovan-Paolo, ce dernier avait pu s'appliquer à égarer des recherches compromettantes. De leur côté, les citoyens d'Orviéto le dénigraient, dans l'espoir de gagner les châteaux à leur Commune. Mais le litige allait être tranché, après le mariage de Malatesta. Au titre d'Imperia Monaldeschi, sa belle-mère, celui-ci s'empara de certains des châteaux contestés (1511), y compris Collelungo (1513) ; il devint même patron de la chapelle Sant Egidio, dans la Cathédrale d'Orviéto. Plus tard, au cours de ses campagnes, Malatesta reçoit de Léon X, comme mari de Monaldesca Monaldeschi, concession de divers biens tenus par cette maison de la libéralité de Boniface IX. La façon particulièrement bienveillante dont ce Pape accueille Malatesta, les lettres affectueuses qu'il lui adresse, le choix qu'il fait de lui comme exécuteur de sentences judiciaires à Pérouse, montrent la bonne entente qui existait alors entre le Saint-Siège et les Baglioni d'autant que Giovan-Paolo commandait les troupes pontificales (1515). Les compétiteurs d'Orviéto en furent pour leurs intrigues et réclamations. Plus tard (1516-17), Malatesta sera nommé, en même temps que son père, Comte de Bettona avec « pleine et moyenne Justice ». (Érection de Léon X)

Padoue. Elle était accompagnée de Laura Signorelli dont le fils, Ottaviano, allait prendre rang sous les « stendardi del Baglioni ».

Quelques mois après, Malatesta, rapidement monté en grade, commande la plus grande partie des troupes de l'Alviano à la bataille de Marignan (**14 sept. 1515**). Au moment où les Vénitiens interviennent pour appuyer François I^{er} et compléter sa victoire, il s'enfonce dans le gros des Suisses, dont son impétuosité augmente le désordre. Peu après, le capitaine mandait aux Pérousiens la mort du vaillant Bartolomeo d'Alviano (**oct. 1515**).

*
* *

Que devenait-on, à Pérouse, au cours des opérations ? Bonazzi montre l'effronterie des fauteurs de désordre qui s'affichent comme attachés aux Baglioni. Machiavel, bien entendu, renchérit sur ce thème ; il prétend avoir appris de Giovan-Paolo un projet d'exécution sommaire de quatre opposants (**avril 1515**).

C'est possible, et le fait n'a pu tant scandaliser le cynique diplomate. Entre les moyens usités par les partis de gouvernement et d'opposition, l'analogie était complète ; Machiavel le savait bien. Toutefois, la ville est tranquille. Léon X la surveille et son légat, cardinal de Sainte-Praxède, y institue par son ordre une magistrature susceptible de faire pièce aux Prieurs. Mais ses douze membres, dits *du Bon Gouvernement*, deviennent peu sympathiques. En somme, ni le Pape, ni son délégué, ne s'en prennent directement aux Baglioni.

Le bref pontifical dont le légat donne lecture aux Pérousiens (1^{er} juin **1516**), proclamant les Décemvirs de l'*Arbitrio*, place Giovan-Paolo et Gentile Baglioni avant tout autre membre du gouvernement. Eux seuls priment sur l'ensemble des quartiers ; situation hors de pair que leur reconnaît le suzerain, faute de pouvoir s'en défaire. Les susceptibilités républicaines en sont émues. Nombre de fidèles à l'étiquette démocratique accepteraient mieux le despotisme de fait qu'une modification de forme dans le gouvernement populaire.

Il va de soi que la combinaison de Léon X a un but déterminé : égaliser autant que possible l'autorité des deux Baglioni, mutuellement en froid ; soutenir Gentile, pour saper la prépondérance de Giovan-Paolo. A Bonazzi de déplorer le sort de Pérouse sous « *la double tyrannie du Pape et des Baglioni* ».

Les citoyens n'en profitent pas moins de fastueux répit. Fêtes pour les grands mariages de la noblesse, fêtes pour l'entrée des légats ou la consécration des évêques, ou pour le passage du Pape à Castiglione del Lago. C'est un coquet bilan de chômages. Ni les hommes de guerre n'en sauraient jouir longtemps ; Léon X vient de s'engager dans la campagne d'Urbin.

*
* *

A François-Marie della Rovere, neveu de Jules II (et que ce dernier fit adopter par le duc d'Urbin Guidobaldo de Feltre), le nouveau Pape substitue, à son tour, son propre neveu Laurent de Médicis. Les prétextes abondaient contre le titulaire François-Marie ; mais ses torts relatifs aux devoirs d'un vassal envers le Saint-Siège ne l'empêchaient pas d'attendre les événements sans sourciller. Ils vont se précipiter. Le jeune Laurent de Médicis reçoit le commandement des troupes pontificales, ce qui serait de nature à rassurer son adversaire, si Léon X, pour suppléer à l'impéritie du pseudo général, n'avait placé à ses côtés les plus réputés capitaines.

A ce titre, Giovan-Paolo est dans cet État-major ; il n'a pu se dérober. Attaquer le duc d'Urbin, ou tel autre souverain, nuira forcément au prince qui gouverne Pérouse dans des conditions presque analogues ; Baglioni en est d'autant mieux persuadé qu'il se souvient des précédents, au temps de Borgia. Mais François-Marie, voyant à ses troupes son ami de la veille, pourra lui savoir gré de ne pas abuser des circonstances.

Elles sont inquiétantes. En raison de la supériorité numérique des assaillants, le duc menacé adopte l'habituelle tactique qui consiste à disparaître pour épier l'occasion.

Giovan-Paolo n'est pas moins embarrassé que son adversaire. Seulement, le Trésor apostolique n'ayant pas lésiné à son endroit, en fait de faveurs ou de solde, le Pape trouve que le condottier ne lui en donne pas pour son argent. C'était bien quelque chose, que cette belle seigneurie de Bettona concédée à Giovan-Paolo (**15 déc. 1516**), érigée pour lui en Comté et dont il avait pris possession avec les plus grands honneurs (**fin déc. 1516**)^{151/1}.

Cet appoint à la puissance des Baglioni a exaspéré les transfuges et les opposants, assurés d'une direction, tant que vivra Barciglia. Ce traître à la solde de Léon X, qui en a fait le capitaine de ses gardes, apprend coup sur coup la fuite de François-Marie d'Urbin et sa prompte rentrée dans le duché, grâce au renfort de 5.000 Espagnols. Barciglia n'a plus qu'une idée : soutenir l'ex-duc pour nuire à Giovan-Paolo. Si le Pape s'est imaginé gagner le transfuge en lui confiant un grade élevé près de lui, il sera désabusé rapidement. Peu importe à Barciglia la bannière qui le guidera contre les siens : celle de François-Marie est

^{151/1} Bianconi établit que Giovan-Paolo Baglioni fut le premier comte de Bettona. La concession pontificale (du 15 décembre) stipule la durée de jouissance jusqu'à la troisième génération. Les Conti Feudatari (Feudataires) di Bettona, tous Baglioni, sont signalés dans un intéressant fascicule du même auteur. Plus tard, Clément VII, confirmant cette érection (Bref du 3 juin 1527), donnera à Orazio Baglioni, fils de Giovan-Paolo et à ses descendants, le titre de comte « in perpetuum ».

opposée aux couleurs de Giovan-Paolo ; pour le traître, c'est la bonne. Dès que François-Marie pourra prendre l'offensive, il sera à ses côtés, et Léon X suivra curieusement les péripéties de cette campagne, dite des « *Cappelets* », en raison du petit chapeau porté par les Espagnols.

Ayant dépossédé François-Marie, d'Urbino, de Fano, de Pesaro et de Sinigaglia au bénéfice de Laurent de Médicis, le Pontife ne peut que regretter les succès de l'ancien titulaire. Mais si celui-ci arguait du secours prêté par Giovan-Paolo à son suzerain pour envahir l'Ombrie, s'il prétend réintégrer les bannis, créer au seigneur pérousin tous les ennuis possibles et s'efforcer de le renverser, le cas devient piquant. La campagne de représailles contre le Saint-Siège pourrait fort bien servir la cause du Pape ; à Pérouse, tout au moins. Laurent de Médicis, profitant de la diversion sur ce point, serait d'autant plus tranquille dans les places qu'il occupe encore. Peut-être réussirait-il à reprendre Urbino ?

Seulement Giovan-Paolo envisage la question sous un angle différent. Il compte débrouiller son cas le plus adroitement possible, nullement pressé de laisser Léon X bénéficier des désagréments que lui-même s'attire à son service.

Les Pérousins, voyant s'amonceler l'orage, tentent d'en pallier les effets ; ils réclament l'appui du Pape. Giovan-Paolo en personne se rend à Rome pour plaider leur cause. Par la même occasion, le général s'explique avec Léon X sur diverses contestations concernant ses parents dépossédés dans les luttes intestines.

A ce moment, Carlo-Barciglia jouissait de son commandement dans la garde pontificale. Avisé de l'arrivée du seigneur de Pérouse, le renégat prétend renouer les relations à sa manière. Un soir que Giovan-Paolo, suivi de quelques cavaliers, regagnait le Borgo, des sicaires embusqués se jettent sur lui, le blessent et le mettent en grand péril. Il échappe néanmoins pendant que, de part et d'autre, plusieurs combattants mordent la poussière. Barciglia avait tout dirigé. Le coup manqué, il s'enfuit au plus vite (**janv. 1517**).

Mais cela avait été une vilaine besogne pour le capitaine des gardes du Pape. Aussi Léon X, fort irrité, promet-il 500 écus à qui livrera le coupable, mort ou vif ; en attendant, ses biens sont confisqués. Giovan-Paolo ne devait guère prolonger son séjour à Rome. Revenu dans son pays, il lève 3.000 fanti, puis marche sur Urbino avec son cousin Gentile. Laurent de Médicis est toujours en cause. Après la jonction entre les bandes des Baglioni et celles du Pape (**30 janv. 1517**), les opérations reprennent avec des phases diverses. Néanmoins, François-Marie ne se déconcerte pas et réussit à entretenir son monde en dehors du territoire d'Urbino.

Combien Giovan-Paolo agissait à contrecœur dans cette campagne ! Sa correspondance avec le duc Laurent, ou avec le chancelier de celui-ci, Goro Gheri, en témoigne abondamment. Toutes ces lettres, datées de février 1517 et envoyées de Borgo-San-Sepolcro, de La Fratta, dalle Lame (villa près de Città di Castello) de San-Pietro-in-Bagno et de Rimini, montrent, en dépit de protestations de loyal concours, le désir qu'avait leur auteur de voir différer et même abandonner la partie. Giovan-Paolo met en évidence l'attachement des gens d'Urbino à leur ancien duc et les obstacles sérieux qu'oppose la région aux mouvements de troupes. Il dénonce la défection de Vitelli qui lui refuse son concours et conteste les projets d'entreprise sur Sant' Angelo et Mercatello combinés par Laurent lui-même ; il examine enfin, sans enthousiasme, les plans relatifs à l'occupation de Seracino, de Césène, etc.

Chargé du commandement de l'avant-garde, le seigneur de Pérouse a, près de lui, son fils Orazio, son petit-fils, un de ses neveux, sans parler de son cousin Gentile et de nombreux amis. Une pareille mise en évidence le voue aux premières représailles de François-Marie, dès que ce dernier pourra se retourner ; conséquence prévue au début. Elle n'en est pas plus rassurante, malgré les renforts pontificaux en perspective ; car la campagne s'annonce désastreuse pour Léon X. « ... *Le mal fut que Rentin (Renzo de Ceri) et Vitelli, voulant avoir le pardessus de Paul Baleon, capitaine plus accort qu'ils n'étaient tous deux ensemble...* » (*Nestor*) commirent de grosses fautes. Laurent de Médicis lui-même fut blessé au moment du passage de « la rivière Métaure » par les troupes de François-Marie « ... *Voilà le déplaisir que le seigneur Laurent reçut en cet endroit, à cause du haut point que ces deux voulurent avoir pardessus Paul Baleon n'étant moindre qu'eux, mais possible supérieur en toutes choses.* » (*Nestor*)

Par ailleurs, Costantino Baglioni, neveu ou bâtard de Giovan-Paolo (peut-être les deux), est blessé et pris dans un vif engagement de cavalerie légère, comme il quittait le château de Barti en tête d'un peloton d'avant-garde. Giovan-Paolo fait l'impossible pour le délivrer ; si bien que son corps de troupes passe de l'avant à l'arrière de l'armée. Attentif aux fausses manœuvres de l'ennemi, et embarrassé pour ravitailler ses gens dans une région dévastée, François-Marie va se jeter en Ombrie.

*
* *

Aussitôt Giovan-Paolo d'accourir à Pérouse (**6 avr. 1517**). Les préparatifs y sont activés de toutes parts : fortifications réparées, bastions construits, rues barrées de chaînes, portes murées enfin, sauf les indispensables que l'on garde fortement. Aux environs, les châteaux reçoivent des garnisons pendant que les recrues, venant surtout des fiefs des Baglioni, affluent dans la place. Le Pape se résignerait aisément à tout embarras suscité au gênant seigneur du lieu, mais la préservation de la ville importe avant tout ; Léon X et les Médicis promettent des secours. Giovan-Paolo est l'âme de la résistance ; on le rencontre partout, tenant les défenseurs en haleine. Gentile et Orazio Baglioni ont quitté Spello, pour lui amener 400 chevaux.

Cependant François-Marie continue sa marche en Ombrie ; Pérouse en reçoit bientôt des nouvelles (**7 mai 1517**). Sigillo, Fossato, Casacastalda, tombent aux mains des bandes ennemies composées d'Allemands, d'Espagnols et de Gascons, voire de stradiots grecs, d'Albanais et de Levantins au costume turc. Pareille horde ne cherche que massacre, pillage et incendie. Elle arrive en vue de Pérouse. François-Marie, secondé par Barciglia, fait camper ses gens à Ponte San-Giovanni, laissant ses cavaliers fourrager à leur guise aux environs. Les paysans terrifiés constatent que les citadins, déshabitués du maniement des armes, ne font pas meilleure contenance. Ils voient des familles entières s'entasser dans les îlots du Trasimène. A Orviéto, à Montepulciano, ailleurs encore, se précipitent de nombreux fuyards. De quelles forces disposait donc François-Marie ? Suivant Alfani 12.000 réguliers constituaient le noyau de son armée, doublée par le ramassis d'aventuriers qui saccageait la région. « *Ma Dio risguardo li nostri bisogni !* » conclut le chroniqueur.

L'ex-duc d'Urbin, oubliant les amicaux procédés que lui témoigna Giovan-Paolo, ne perd pas un instant pour lancer son ultimatum. Un trompette se présente en son nom. Conduit devant les magistrats en exercice, il explique que la réintégration de Carlo-Barciglia et de ses amis satisfera seule François-Marie. Celui-ci n'exigerait, en outre, que des vivres pour ses soldats ; aux Pérousins de le comprendre : s'ils refusent, c'est l'attaque immédiate.

On se défendra. Tel est l'avis de Giovan-Paolo, approuvé par quiconque, dans la ville, manie une épée. Cette attitude entraîne les citoyens, fort perplexes néanmoins, en raison des dangers qui menacent leurs biens, leurs femmes et leurs vies. Chacun court aux armes et se presse aux remparts (**16 mai 1517**). Justement un bref du Pape (du 14 mai) vient d'annoncer des secours. Léon X encourage la résistance sous la direction du vice-légat, de Giovan-Paolo et de Gentile Baglioni ; il avise le gouvernement de la prochaine arrivée de son commissaire : Antonio Tucci, clerc de la Chambre apostolique. Trois jours après, nouveau bref exprimant la joie du Pontife qui sait Pérouse, sous la direction de Giovan-Paolo, décidée à résister les armes à la main. Cette fois, le Pape annonce l'arrivée d'Ercole Baglioni, élu évêque d'Orviéto, et son commissaire chargé de veiller à toutes les nécessités de la défense. L'ennemi, de son côté, ne restait pas inactif. Il travaillait la place avant de se jeter dessus, s'efforçant de connaître sur quelles trahisons il pouvait compter, grâce aux amis de Barciglia. Ses menées ne se dépensent pas toutes inutilement.

Un jour Giovan-Paolo, revêtu de son armure, mais sans casque pour voir plus à l'aise, se dirigeait à cheval du côté de Saint-Dominique. Tout à coup, deux hommes se détachent d'un groupe équivoque et lancent sur le général deux coups d'espadaon.

Giovan-Paolo est blessé à la tête. En un clin d'œil, soldats et passants se précipitent sur les assassins et leurs compagnons ; la plupart sont écharpés. On reconnaît alors deux des Baglioni de la faction dissidente : Eusebio et Taddeo. Ils gisent inanimés ; près d'eux, Francesco Spirito, que certains avaient vu lancer l'un des coups d'espadaon, n'est pas en meilleur point. Seul a fui un Giovanni (?) Baglioni, présumé complice dans l'affaire.

Il s'en était fallu de peu que l'impulsion donnée par Barciglia à ses affidés n'obtint un vrai succès. L'enquête mit à jour les détails du complot. Giovan-Paolo devait être assassiné ; puis, à la faveur du désordre qui s'ensuivrait, les conjurés ouvriraient, avec de fausses clefs, deux portes de la ville. Les chaînes barrant les rues seraient détendues sur le parcours prévu ; de façon que l'ennemi, secondé par la racaille, pût entrer et évoluer à l'aise.

Giovan-Paolo n'avait pas l'attendrissement facile ; en pareille circonstance, il sévit sans pitié. Piquées aux crocs de la grille qui entoure la fontaine de la Grand'Place, des têtes dégouttantes de sang, parmi lesquelles se reconnaissaient celles d'Eusebio et de Taddeo Baglioni, servirent d'avertissement aux traîtres et aux conspirateurs à venir. D'autres exécutions avaient immédiatement paralysé la réaction.

Cet intermède n'arrêtait point les menaces du siège. Une foule de citoyens et de femmes de toute condition se pressent aux pieds de la statue de saint Ercolano, exposée sur les gradins de la cathédrale. A vrai dire, l'ennemi, informé de la répression immédiate de ses émissaires, s'est un peu éloigné des murs. Mais il paraît décidé à l'action ; et Giovan-Paolo d'exhorter les bons bourgeois qu'il voudrait remettre d'aplomb. Depuis l'attentat contre leur seigneur, ceux-ci ont compris la violence et l'effronterie du parti d'opposition. Aux factieux, en minorité mais résolu, il suffirait d'un coup heureux, pour bouleverser la défense et faire la voie libre à l'assiégeant. Cela impressionne les notables. Leur zèle se tempère à la pensée de la guerre civile, prenant à dos les défenseurs de la place. Les paroles rassurantes de Giovan-Paolo ne modifient guère leur émotion ; même quand elles se font pitoyables aux égarés, pour ne point les exciter davantage. Le général insiste pourtant sur les difficultés qui gênent l'ennemi, assez dépourvu d'artillerie et de munitions, alors que Pérouse reçoit des renforts. Il en arrivait de Città di Castello, de Sienna et de Todi, dépêchés par ordre du Pape. Les contingents florentins rejoignaient de même, ainsi que 600 chevaux français sous Giacomo Trivulzio.

Bientôt Malatesta Baglioni, suivi de deux cavaliers, accourt de Venise pour seconder son père. « *Il est reçu avec des démonstrations de respect et d'estime aussi complètes qu'il ait pu les souhaiter.* » (Vermiglioli)

Au total, la ville assiégée compte, à la mi-mai, de 18.000 à 20.000 soldats, suivant certains chroniqueurs. Chiffre manifestement exagéré, mais qui, à prendre au plus juste, aurait permis une défensive heureuse, sans deux inconvénients majeurs : l'affluence même des troupes, que la ville était hors d'état de

nourrir et de payer ; le défaut d'homogénéité de ces bandes qu'il était impossible de souder, au fur et à mesure de leur arrivée, en plein siège.

Barciglia, impatient d'agir, tente sans succès deux diversions contre La Bastia et Cannara. Malheureusement, plus les opérations traînent en longueur, plus se répandent aux environs la ruine et la désolation. Les cavaliers grecs et albanais pourchassent et pillent les paysans, dont le désespoir n'est pas sans influencer leurs compatriotes, enfermés dans la place. Peu à peu filtrent quelques projets d'accord. Les viriles résolutions du début ne peuvent plus contrebalancer l'anxiété de tous. Léon X, pour sa part, renseigné sur la supériorité des bandes assiégeantes, envisage avec tristesse les dégâts immenses qui résulteront, pour les États pontificaux, de la campagne en cours. Il y avait de quoi atténuer la satisfaction du suzerain au sujet des difficultés créées à Giovan-Paolo par François-Marie. Les Pérousin continueront peut-être à faire bonne contenance, leur garnison pourra même tenter des sorties plus ou moins heureuses ; un seul résultat sera acquis : l'aggravation constante des dommages. Alors Léon X se résigne à écrire au seigneur pérousin, pour lui conseiller l'accord.

Celui-ci avait pris de sérieuses mesures, voulant tenir en main tout son monde. Il était malaisé d'être obéi par ces aventuriers, aux bandes disparates qui gênaient presque autant qu'elles renforçaient la défense. Les mercenaires durent renoncer aux escarmouches, tentées au hasard, et se conformer, pour toute sortie, aux ordres de la Place. C'était le seul moyen d'user les finances de l'assiégeant, sans risquer un coup maladroit, ou s'attirer un assaut par surprise.

Seulement les ressources de Pérouse fléchissaient avec non moins de rapidité. Elles ne donnaient pas le temps d'organiser un groupement, en mesure d'entamer et de disperser l'ennemi. Giovan-Paolo se rendait à l'évidence. Il n'ignorait ni les inquiétudes des citoyens, ni le peu de confiance des soldats ; pas davantage les desseins du Pape, d'en venir à la pacification. Que le conseil de guerre se prononce donc. Giovan-Paolo le convoque, rassemblant le vice-légat, Gentile Baglioni, les Décemvirs, les capitaines de cavalerie et d'infanterie, avec les patriciens et notables (**21 mai 1517**). En définitive, la majorité des membres présents décide d'envoyer une délégation à François-Marie, afin d'essayer une entente à l'amiable. La réponse de l'assiégeant ne les fait pas languir ; elle est insensée. François-Marie exige 10.000 ducats d'or, six jours de vivres pour ses bandes, 100 pelles et autant de pics de fer, 200.000 livres de poudre ; il n'oublie même pas la restitution de quelques mulets, pris à l'un de ses capitaines.

Les Pérousin se raccrochent à leur élan belliqueux. Mais on n'est plus au début ; la confiance ne saurait renaître. Ce sont les plus riches citoyens qui, soucieux de préserver leurs biens, pèsent sur la décision de Giovan-Paolo et lui forcent la main. Les détracteurs du prince en conviennent. Ne voient-ils pas, dans la ratification des pourparlers avec François-Marie (**26 mai**), un moyen d'abaisser l'influence des Baglioni ?

Quand le danger sera passé, la question des ducats à payer fera prime ; ceux qui viennent de lâcher Giovan-Paolo s'en prendront à lui des sacrifices consentis et l'accuseront de partager l'impôt de guerre avec l'ennemi. Allégation dénuée de preuves, simple commérage relaté par Giulio de Costantino, mais que rendent vraisemblable les mœurs de l'époque. En fait, Malatesta Baglioni paya de ses deniers une bonne partie de l'indemnité ; quitte à s'arranger en sous-main, insinuera-t-on.

Bref, les ménagements obtenus par Giovan-Paolo dans les conditions de François-Marie, sont contrebalancés par le délai restreint (quinze jours) stipulé pour le versement des fonds. Payé et content, l'ennemi lève ses tentes et gagne la Marche en rançonnant les villes au passage. Pérouse respire.

*
* *

Mais le Pape n'est pas satisfait. Ayant examiné le traité passé entre Giovan-Paolo et François-Marie, il a lu que « ... *ni Baglioni ni ses sujets ne pourront, pour quelque motif que ce soit, traiter en ennemis les territoires sur lesquels François-Marie commande en prince, ni prêter leur concours à Laurent de Médicis, dans ses revendications.* » Alors, reviennent à la mémoire du Pape la mauvaise grâce dont fit preuve Giovan-Paolo dans la campagne d'Urbin, et son opposition à cette même guerre^{156/1}. Le seigneur de Pérouse a probablement ménagé son ami François-Marie et, ce qui ne paraît guère plus douteux, il devait souhaiter la ruine de Laurent de Médicis, mal vu des gens de guerre en comparaison des Renzo de Ceri et des Vitelli. Par le fait, Giovan-Paolo, qui savait combien toute difficulté à lui créée par l'ex-duc d'Urbin ferait l'affaire de Léon X, ne s'était pas emballé pour les intérêts pontificaux. Nous sommes au temps de la politique individuelle. Il en résulta que le traité de Pérouse mécontenta également le Pape et le seigneur ; car les insinuations des citoyens, irrités de payer, furent très sensibles à ce dernier.

Il se retire dans son château de Castiglione del Lago, négligeant les affaires pérousines, évitant de paraître au Conseil du Gouvernement. Il vit seul, depuis que la mésintelligence a désuni son ménage. Bientôt, du reste, lui parvient la nouvelle du décès de sa femme (**4 février. 1519**), assassinée par un

^{156/1} Sur l'attitude de Giovan-Paolo dans la campagne d'Urbin, un point a particulièrement prêté aux controverses. Suivant les uns, Giovan-Paolo aurait refusé le commandement en chef ; Goro Gheri, de son côté, prétend que le général, désirant le titre de Gonfalonier de l'Église, n'aurait reçu alors que de bonnes paroles ; circonstance expliquant, pour une part, son mécontentement ? Cependant, aux Archives de Florence (Carte Strozzi, tome VIII, f° 117), Giovan-Paolo, par lettre adressée à Laurent de Médicis, le 15 février 1517, dit qu'en sa qualité de capitaine général il fera tout ce qui dépendra de lui pour obtenir le succès final et annonce l'arrivée de son fils cadet Orazio. — (Voir sur ces faits : Fabretti, Alfani; Bonazzi, Vermiglioli.)

émissaire d'une dame en procès avec elle. Vengeance féminine, assez mal expliquée. Giovan-Paolo n'en pouvait être affecté ; restait le point de vue des convenances et, au dire de certains, le veuf n'en tint pas suffisamment compte. Pérouse se dispensa de porter le deuil habituel en pareille circonstance.

En fait de politique, tout ce qui nuit au pouvoir du seigneur de Pérouse favorise d'autant son cousin Gentile Baglioni. Le jeu de celui-ci se démasque ; la sollicitude du Pape lui est acquise. Léon X ne peut qu'appuyer des revendications utiles à ses intérêts de suzerain. Il n'est pas jusqu'à la faction de Barciglia qui, du même coup, ne se sente encouragée. Mais alors que l'hostilité de celle-ci date de loin, la scission entre Giovan-Paolo et Gentile, envenimée graduellement, ne s'affiche que depuis peu. Elle était fatale. Gentile n'ayant pu se faire à l'idée de l'extinction de sa branche au bénéfice des descendants de Rodolfo, avait obtenu du Pape l'autorisation de déposer sa crose. Le siège épiscopal d'Orviété passait à Ercole Baglioni son neveu (1511). Profitant alors des dispenses obtenues, Gentile épousait, à 50 ans, la jeune et gracieuse sœur d'Alessandro Vitelli, capitaine de haute réputation. Par cette alliance avec les seigneurs de Città di Castello, l'ex-évêque se créait un point d'appui qu'il comptait utiliser. Tout d'abord, Giovan-Paolo et ses fils dominèrent la déconvenue que leur causait cette série d'événements invraisemblables. Malatesta Baglioni figura même dans le cortège de seigneurs et d'amis qui fêta les noces de son oncle (septembre 1513).

Mais quand, après quelques années de mariage, Gentile fut devenu père de plusieurs enfants, il sentit s'exaspérer en lui l'envie du pouvoir dont jouissait Giovan-Paolo, lequel avait des fils en mesure de lui succéder. Gentile jalouse surtout ses talents et ses mérites. Leur éclat l'obsède au point de prévaloir sur les intérêts de sa propre branche et sur les rancœurs d'une situation secondaire. De son côté, Giovan-Paolo regarde avec hauteur l'ex-prélat, qui s'est montré médiocre sous la chappe comme sous la cuirasse ; brave à l'occasion, mais cette habitude de famille ne peut le distinguer. Quel zèle Gentile apportera désormais à la défense de la politique pontificale ! Ses bénéfices sont à ce prix, ce qui eût bien étonné le fier Guido Baglioni, son père.

Toutefois, le nouveau dissident n'ignore pas les dangers auxquels l'exposent ses menées. L'air de Pérouse est malsain aux conspirateurs ; c'est pourquoi l'ex-évêque s'éloigne. Bonazzi cite, à ce propos, Guilio de Costantino, opposé à Giovan-Paolo et convenant néanmoins que ce prince ne chassa pas Gentile de la ville. Les allégations contraires paraissent plus malveillantes que fondées.

Gentile s'éclipsa par précaution, non par ordre. Après la dernière campagne contre François-Marie della Rovere, les rapports entre les deux cousins sont tendus ; mais pas tout de suite à l'extrême. Gentile ne pouvait activer si aisément sa défection.

En dernier lieu, Malatesta Baglioni, chargé d'élire les cinq capitaines de la province, s'était désigné lui-même avec quatre amis dévoués, gentilshommes de marque. De ces officiers dépendait la sécurité de la région. C'était un mauvais son de cloche pour les opposants, forcés de se taire. Malatesta, du reste, réputé comme soldat, faisait preuve de sérieuses qualités civiques ; il maintenait l'ordre et matait les émeutiers.

Certain jour, Fabio Montesperelli reçoit une blessure du bargello, officier de police dont la corporation n'est pas précisément chère aux Pérousins ; le fait dégénère vite en soulèvement (**12 nov. 1517**). Parents et amis de la victime, flanqués de nombreux vauriens, courent vociférer sous les fenêtres du légat et, finalement, mettent le feu à la porte de l'évêché et à la stalle du bargello. Sept heures durant se prolonge le tapage. Le fonctionnaire avait décampé. Mais le vice-légat, n'ayant pu le suivre, n'osait regagner sa demeure, tant le contact avec la foule furieuse lui paraissait inquiétant. Malatesta intervient ; avec les Prieurs, il reconduisit jusque chez lui le prélat fort impressionné à la vue de quelques cadavres gisant sur les dalles. Des mesures énergiques sont immédiatement décrétées pour désarmer les citoyens, et Malatesta réussit à se faire obéir, ce qui présentait autrement de difficultés. Bien entendu, les parents de Fabio Montesperelli, trop occupés à protester, négligèrent le blessé, qui mourut promptement, faute de soins.

Au cours de ces incidents, Gentile se ronge au Borghetto. Giovan-Paolo s'étant lui-même fixé à Castiglione del Lago, ces points constituent les deux centres de mutuelles hostilités et de sourdes colères. Vainement, les magistrats pérousins tentent d'en enrayer les effets ; les circonstances favorisent trop le tapage ! Après la campagne d'Ombrie, François-Marie della Rovere a congédié de nombreux routiers dont les groupements désœuvrés circulent, inquiétants. Ils ont bientôt flairé, dans la division entre Baglioni, l'aubaine rêvée, et accourent, en foule, renforcer les bandes de l'un ou de l'autre (**fin 1517**). L'horizon s'assombrit de plus en plus.

Giovan-Paolo, agacé par les menées d'opposition, n'en supportera pas le développement sans un éclat de sa façon ; on le prévoit dans le camp adverse, non sans émotion. Pourtant, les hostilités cèdent parfois le pas aux réjouissances. Chacun reprend ses esprits pour mieux se guetter ensuite. La naissance du fils aîné de Gentile devient ainsi l'occasion de fêtes superbes (**7 avril 1518**), auxquelles Giovan-Paolo a la bonne grâce de n'apporter aucun trouble. Trois mois après, les salves d'artillerie annoncent aux Pérousins la naissance du fils de Malatesta. Pour ce petit Rodolfo recommence le festival (**1^{er} juill. 1518**), et les feux de joie pétillent : « *Plaise à Dieu qu'il grandisse pour le bien de notre Cité et de ses habitants.* » (*T. Alfani*)

En attendant, les coups menacent de pleuvoir. Giovan-Paolo avec Malatesta se dispose à tomber sur Gentile et Filippo Ranieri, aux environs du Trasimène. A grand-peine le vice-légat de Pérouse, Matteo Ugone, évêque de Famagouste, obtient un armistice. Le Pape, pour sa part, convoque à Rome les deux cousins qu'il essaie de réconcilier, sans plus de succès.

Peut-on compter sur une détente, quand plusieurs Baglioni ont mis leur épée au service de Giovan-Paolo leur chef menacé ? Ses fils, Malatesta et Orazio, sont en permanence près de lui ; d'autres Baglioni comme Cesare, Sforzino et Galeotto ne demandent qu'à le seconder. Ce ne sont pas là préparatifs d'églouie. Gentile comptait aussi quelques recrues ; mais, de ce côté, la place était dangereuse. Alberto Baglioni et Pietro Baldeschi, qui s'y étaient risqués, avaient payé de leur vie cette imprudence. Les tenants de Giovan-Paolo se montraient non moins expéditifs aux dépens de Mariotto Baglioni, homme de valeur, compromis dans la même faction dissidente (**11 avr. 1518**) ; ci personne n'avait soufflé mot « ... *par crainte de César* » (... *propter metum Caesaris.*) (*T. Alfani*)

C'est qu'on avait cru reconnaître, dans deux de ces exécutions, l'ordre de Giovan-Paolo. On devinait dès lors l'impuissance des sanctions pour étouffer les vendettas dirigées à coup sûr. Et les citoyens restaient perplexes, partagés entre leur obéissance au Pape ou aux Baglioni. « *Le pire du mal venait de l'incertitude et de l'instabilité de la domination de Giovan-Paolo, constamment sur la défensive ou l'offensive.* » (*Fabretti*) Croirait-on que cette fièvre n'altérerait pas trop la tranquillité relative de Pérouse, « *tant le pouvoir de son prince y était respecté.* »

Par suite du décès de plusieurs membres de sa famille, Giovan-Paolo s'était vu allouer, par le gouvernement, d'importants biens à Torgiano, à Brufa, à Miraduolo qui, de longue date, relevaient des Baglioni. Ils devaient compenser les pertes et dommages subis par le seigneur de Pérouse au service du pays, dans les dernières années. Peu auparavant, Orazio Baglioni son fils bénéficiait d'un précédent du même genre, Léon X lui ayant attribué les biens d'Eusebio Baglioni, tué pour avoir participé au guet-apens contre Giovan-Paolo.

Sur ces entrefaites, ce dernier est élu gonfalonier des Conservateurs d'Orviétéo ; dignité qui pourrait bien se transformer en souveraineté réelle. D'autant mieux que l'opposition au seigneur pérousin vient de perdre l'un de ses plus acharnés meneurs avec Carlo-Barciglia, décédé à Milan (**déc. 1518**). Léon X s'émeut ; l'accroissement de la puissance seigneuriale à Pérouse nuit trop à son autorité. C'est dire que la plupart des vœux, soumis au Pape par les Pérousins, sont lettres mortes. Par contre, Gentile Baglioni semble de plus en plus indiqué pour appuyer les revendications du suzerain.

*
* *

Pourtant, dans une circonstance particulièrement chère aux Médicis, Léon X témoignait aux Baglioni une attention déconcertante. Jean de Médicis, le fameux Jean des Bandes-Noires, avait annoncé au Pape la naissance de son premier fils, événement capital pour l'avenir de la famille. Léon X le juge tel et, au sujet du nouveau-né, s'exprime en ces termes : « *Je l'accepte pour mon propre enfant, mais je veux, et j'ordonne, que pour faire revivre le plus sage, le plus prudent et le plus valeureux homme qu'ait eu jusqu'à présent la maison des Médicis, on lui donne le nom de Cosme ; faites repartir le même serviteur qui a apporté cette nouvelle, et qu'il aille annoncer de ma part comment je lui donne ce nom ; les parrains seront le Cardinal de' Rossi et le Seigneur Malatesta Baglioni : je recommande expressément qu'on récompense bien celui qui nous a apporté cette bonne nouvelle.* » (*P. Gauthiez*) Le filleul de Malatesta deviendra le duc de Toscane. Que d'événements d'ici là ! Quoi qu'il en soit, le choix du fils de Giovan-Paolo, comme parrain de ce petit Médicis, n'implique-t-il pas une certaine aisance dans les rapports entre la Cour de Rome et les Baglioni ? Pourtant, dès l'année suivante (1520), Giovan-Paolo sera fixé.

*
* *

Actuellement, son adversaire Gentile déménage souvent en raison de ses inquiétudes. On le retrouve à Passignano, puis dans la rocca du comte Angelo Piccinino (**1520**). Son intention serait d'appeler près de lui sa famille, à Città di Castello, dont le séjour lui semble plus sûr. Il ne cesse de veiller au grain.

Or, Giovan-Paolo vient d'accorder la main de sa fille Elisabetta au fils de Paolo Orsini, Camillo, appelé à une belle célébrité militaire. De grandes fêtes se préparent chez les Baglioni à Castiglione del Lago (**1520**). Orazio, fils cadet du seigneur pérousin, vient d'y arriver. Il séjournait en dernier lieu à Rome, comme ambassadeur de la Cité, et a fait route avec son futur beau-frère. Ils sont bientôt rejoints par Malatesta, auquel son commandement sous l'étendard vénitien laisse un moment de loisir. Ces jeunes gens, habitués des camps, ne rêvent plus que réjouissances ; mais voici que leur parvient une grave nouvelle.

A Sienne, à Florence, à Camerino, à Castello se massent, par ordre pontifical, cavaliers et fantassins sous des capitaines tels que Varani, ou Vitelli. Ces forces ont pour objectif Pérouse, c'est-à-dire Giovan-Paolo, qu'elles se préparent à renverser. Cette perspective jette un froid sur les joyeux ébats ; elle excite la nervosité des intéressés. Néanmoins, Malatesta, Orazio et Orsini estiment que la fête de famille, si troublée soit-elle, peut favoriser un rapprochement avec Gentile. Peut-être, au moment du danger, celui-ci se décidera-t-il à faire bloc de leur côté.

Ils l'invitent, à plusieurs reprises (**mars 1520**). Mais Gentile, blotti dans la rocca de Piccinino, décline leurs avances. Entre le Pape et les Baglioni, il n'y a point place pour les bons offices du dissident auquel profite tout échec à sa Maison. Les fils de Giovan-Paolo auraient dû le prévoir. Sans convenir du fait, leur oncle allègue tranquillement ses craintes de contrarier la politique papale.

A vrai dire, les Baglioni avaient trouvé, dans Camillo Orsini, un appoint capable de parer avantageusement à la défection de Gentile. Ce nouvel allié, au nom illustre et à la réputation personnelle

bien établie, aurait convenu à une Médicis. On prétend que Léon X, froissé du mariage de Camillo, tentait vainement de gagner ce capitaine. (*Bonazzi*) Certes, de plus sérieux griefs poussaient le Pape à intervenir ; il s'agissait d'en finir avec Giovan-Paolo. Or ce prince était sur ses gardes ; il avait appris l'arrestation, à Rome, de cinq individus, soupçonnés d'être ses émissaires pour un mauvais coup, assez imprécis. A toute éventualité, de nombreux fanti viennent, de ses fiefs, se caserner à Pérouse ; Malatesta et Orazio amènent d'autres renforts à leur père. Ainsi, la réception qui attend l'armée pontificale se prépare.

*
* *

Les détachements des assaillants n'ont point encore gagné la cité quand Léon X entre en scène il convoque Giovan-Paolo à Rome. En quoi consista cet appel du Pape ? Le point, pour important qu'il soit, ne se dégage pas bien des versions qui en sont données. Sauf-conduit, disent les uns ; mais, parmi ceux-ci, les ennemis de l'Église font nombre. D'autre part, Vermiglioli nie le sauf-conduit ; Giovio et plusieurs auteurs pérousins se taisent à ce sujet. De sorte que le bref, ou passeport, doit être une légende ?

Il est cependant difficile d'admettre que Giovan-Paolo, dont la perspicacité avait déjoué les invites de Borgia, se soit dirigé tranquillement sur Rome sans garanties, au moins verbales.

Quel que pût être le mode de convocation employé par Léon X, il s'adressait à un homme défiant et prévenu ; le Pape le savait. Alors, de quels moyens usa-t-il pour décider Giovan-Paolo ?

Ce fut, prétend Bonazzi, en lui laissant entrevoir sa nomination officielle comme seigneur de Pérouse. Rien n'appuie cette donnée, à laquelle Giovan-Paolo ne pouvait se laisser prendre. Il n'était pas parent du Pape ; Léon X ne sanctionnerait pas, sans dédommagement familial, le démembrement des États ecclésiastiques, quand une pareille faveur n'avait pas été accordée à Fortebraccio, au faite de sa puissance et maître de Rome. Giovan-Paolo dans sa situation, souveraine de fait, mais non moins précaire, ne pouvait être mieux traité que le grand condottier. Des avances de ce genre, loin de le leurrer, auraient plutôt redoublé sa méfiance. S'il ne décline pas l'appel du Pape, est-ce donc par amour-propre, bravade ou politique ?

En premier lieu, il prétexte son état de santé pour envoyer à sa place son fils Malatesta, auquel Léon X fait, dit-on, le plus aimable accueil. Mais un mandataire ne saurait convenir pour l'entretien demandé ; Giovan-Paolo doit venir en personne. (*Vermiglioli, L. Pignotti*)

Informé des instances du Pape, le seigneur de Pérouse prête l'oreille à des opinions contradictoires. Ne serait-il pas intéressant d'avoir l'avis de l'ennemi ? Entre Gentile et Giovan-Paolo, une certaine amélioration dans les rapports permet d'échanger quelques impressions. Gentile est fort bien en cour ; il peut émettre une indication utile. Giovan-Paolo se décide à le consulter : Gentile conseille l'abstention. Or, la prévention latente entre les deux cousins amène ce résultat, que l'un suppose préférable de prendre le contre-pied de l'avis donné et que l'autre, en prévision de cette déduction, parle de décliner la convocation, pour décider son rival au voyage. Du moins, Bonnazi insinue le fait qui demanderait confirmation. Peut-être, en cette circonstance, Gentile s'est-il souvenu de son nom.

Une opinion dont la portée fut autrement sérieuse émana du nouveau gendre de Giovan-Paolo, Camillo Orsini.

Le seigneur de Pérouse avait rendu les plus grands services à cette famille, n'ayant « *jamais manqué d'accourir à (son) secours avec deux ou trois mille hommes, au premier ordre* ». (*Varillas*) Camillo lui-même, favorisé non moins que son frère l'archevêque des attentions de Giovan-Paolo, lui était absolument dévoué, et le prouvera. Comment s'étonner alors que le seigneur convoqué ait écouté son gendre, qu'il savait son obligé et son ami ? Camillo Orsini ne soupçonna pas le moindre dessous à l'appel de Léon X. Bien plus, Malatesta, revenu de Rome sous la bonne impression de son entretien avec le Pape, partagea, dit-on, cette manière de voir. Et Giovan-Paolo se rangea à leurs conclusions.

L'influence dont jouissait la Maison Orsini semblait une véritable garantie. Giovan-Paolo prétendait, comme ancien allié et condottier des Médicis, pouvoir compter sur leur gratitude. N'avait-il pas préféré mécontenter, à leur profit, la Seigneurie florentine et le Roi de France ; n'était-ce pas à lui que cette Maison « *avait la principale obligation de son rétablissement à Florence* » ? (*Varillas*) Cela compensait les torts dont ces Médicis lui tenaient rigueur à la suite de la guerre d'Urbin...

En tous cas, Camillo Orsini et d'autres, non moins attachés aux Baglioni, le jugent ainsi. Leur illusion entraîne Giovan-Paolo. Il se refuse à tenir compte d'une prédiction faite à Pérouse, cette même année, par l'astrologue Luca Gaurio. Certes, les circonstances sont sérieuses, et avant son départ, le fier seigneur, en chrétien convaincu, met ordre à sa conscience. Puis il s'achemine vers Rome, escorté d'amis et de nombreux gentilshommes pérousins, auxquels se sont joints Camillo Orsini et plusieurs de ses parents (**vers le 15 mars 1520**). Un détachement d'hommes d'armes marche en serre-file.

Seulement, Malatesta Baglioni et Camillo Orsini son beau-frère doivent, en l'absence du seigneur de Pérouse, regagner sans délai la cité pour y maintenir l'ordre par leur présence. Ils profitent de l'occasion pour tenter une nouvelle démarche près de Gentile Baglioni, auquel ils offrent une part d'autorité. C'est faire fausse route ; le transfuge, si impatient de gouverner, se tient obstinément à l'écart, prétendant rester étranger aux litiges entre le Pape et sa famille. Qu'on ne compte pas sur lui. Les Baglioni n'y compteront plus, en effet ; et le sang de Giovan-Paolo va le marquer au front.

Le seigneur de Pérouse, arrivé à Rome, est aussitôt invité à paraître devant Léon X au château Saint-Ange ; il s'y rend. Sur un signe de Guido Rangone, capitaine des gardes et son ancien compagnon d'armes, il est arrêté séance tenante. Son procès est immédiatement instruit en secret. La torture arrache au captif des aveux que cette façon de procéder ne met pas précisément en valeur.

Giovan-Paolo avait à se reprocher d'injustifiables torts dans sa conduite privée ; sa carrière était ternie par quelques-uns de ces crimes dont les princes de ce temps voyaient autour d'eux de constants exemples. On peut accepter contre lui nombre de griefs, plus ou moins démontrés ; mais non sans tenir compte des mœurs ambiantes et des conséquences inhérentes à la souveraineté. Si l'assassinat, sous ses diverses formes, était parfois prévenu au lieu d'être châtié, les individus compromis en connaissance de cause s'y attendaient et s'en glorifiaient. On objecte que Léon X désirait sévir pour « réformer » ; combien alors l'histoire de sa propre famille devait l'importuner !

Le moyen employé pour se saisir de Giovan-Paolo, n'eut-il pas le caractère que certains lui imputent, paraît encore inadmissible aux historiens, même hostiles aux Baglioni. Gravement coupable, Giovan-Paolo n'a pas commis le mal pour le mal, sans que ses torts aient été atténués par de sérieux contrastes. Nombreux sont les traits à l'honneur de son caractère ; ils s'imposent à ses plus constants détracteurs qui, parfois, remplacent leurs invectives par des aveux.

Comme capitaine ou chef d'armée, Giovan-Paolo s'est montré brave, expérimenté, généreux. On l'a vu pitoyable aux victimes des guerres, bienveillant aux prisonniers, même aux principaux d'entre eux, comme ce Chiaravalli dont la gratitude fut une exception. Les rebelles et leurs alliés, pris les armes à la main, eurent à se louer de sa magnanimité, et parmi ses pires adversaires, un Ermanni ou un La Penna lui durent la vie. Quand, victorieux de Barciglia, Giovan-Paolo pénétra dans Pérouse, il n'eut que des paroles de paix pour le légat qui venait de le combattre ; plus tard, envers Jules II, qu'une imprudence mettait à sa merci, le seigneur dépouillé optait pour la soumission, au lieu des représailles. La correction de son attitude sous l'étendard pontifical le vouait-elle au rôle de bouc émissaire ; dira-t-on que tous les moyens de répression étaient justifiables contre lui ? Ce serait oublier le parti que ses enfants et petits-enfants tireront du précédent : leur vengeance sera impitoyable. Si, au milieu de ses souffrances, l'ancien prince de Pérouse avait eu l'intuition des conséquences qu'elles allaient entraîner, il aurait vu des flots de sang couler en paiement du sien, plusieurs têtes mises en balance de la sienne, ses fils acclamés dans Pérouse reconquise, Gentile et ses complices payant de leur vie le bénéfice de son exécution, enfin le Nonce supplié comme lui.

De pareilles scènes seront présentées comme émanant d'incorrigibles énergumènes ; mais il aura fallu pour cela dissimuler leur vrai caractère de représailles ; celui que le poète Bindoni a mis dans la bouche de Giovan-Paolo :

Ma renommée ne périra pas — car je laisse deux fils égaux en faits de guerre. — Ils feront repentir tel qui n'y songe pas encore. (Élégie de G.-P. Baglioni.)

*
* *

Les tortures s'achèvent. Giovan-Paolo a trop souvent nargué la mort pour la craindre. Mourir dans cette geôle répugne à son âme de chef, mais qu'importe ; le condamné brave le sort qui s'acharne, car deux gardes échouent dans une tentative d'évasion. Le courage de l'infortuné ne faiblit pas, et la résignation dont il fait preuve dans son agonie atroce force l'admiration de ses ennemis, la pitié de ses bourreaux. A plusieurs reprises, le rude meneur d'hommes s'est révélé chrétien sincère ; il a confessé ses fautes, se confiant dans l'infinie Miséricorde. Les Frères chargés de l'assister affirment qu'il est mort « comme un saint ». Avant l'exécution, Léon X, voulant distinguer le fidèle dans le coupable, lui envoyait les indulgences pontificales.

Enfin, le samedi 11 juin 1520, dans ce château Saint-Ange devenu sa prison dès son arrivée, Giovan-Paolo était décapité ; il avait 49 ans. Le soir même, on enterrait son corps dans l'église Sainte-Marie Traspontina.

*
* *

Les historiens ont épilogué à l'infini sur les motifs qui déterminèrent Léon X à traiter de cette façon le seigneur pérousin. Le suzerain l'aurait mandé à Rome pour être plus à même d'appuyer la cause de Gentile et des membres dissidents de la Maison Baglioni. C'est une version. D'autres insinuent que Giovan-Paolo se serait compromis dans la conjuration du cardinal Petrucci contre Léon X en personne. Mais le fait n'est nullement démontré. La prétention attribuée au prince de Pérouse de se créer également souverain d'Orviété, après en avoir été élu gonfalonier, put gêner encore ses affaires aux yeux du Pape. Ce qui semble incontestable, c'est le mécontentement de Léon X, en raison du peu d'entrain apporté par Giovan-Paolo dans la guerre d'Urbin. L'accord conclu entre le défenseur de Pérouse et François-Marie della Rovere fut sévèrement jugé en Cour de Rome. Serait-ce au scandale de sa conduite privée que Giovan-Paolo dut sa perte ? Il était cependant difficile alors de lui jeter la première pierre. C'est pourquoi Fabretti conclut que la principale faute du seigneur avait été de maintenir sa patrie indépendante et sous la souveraineté des Baglioni, au lieu de celle des Papes. D'autres princes avaient subi les conséquences d'une situation à peu près analogue. Alphonse, duc de Ferrare, devait s'estimer heureux, au cours de cette même année 1520, d'échapper au châtement. Seul « *restait Giovan-Paolo, le plus illustre des Vicaires Pontificaux* », voué, par conséquent, aux sanctions du suzerain ; elles ne l'épargnèrent pas.

*
* *

La mémoire de Giovan-Paolo Baglioni est restée vivante dans l'histoire de son pays. On rappelle sa haute taille, la blancheur de sa carnation, ses yeux et ses cheveux châtain, sans oublier sa barbe blonde. Au dire de ses contemporains, la fierté de son regard inspirait la crainte et le respect. Peintres et graveurs ont reproduit cette figure, avec un succès inégal. De leur côté, les poètes, prosateurs et auteurs dramatiques trouvèrent dans Giovan-Paolo un personnage marquant pour leurs études ou reconstitutions historiques. Pris à partie par les écrivains de tendances opposées, vanté par des contemporains dévoués à sa famille, le caractère de ce chef se dégage, au hasard des attaques, des aveux et des éloges. Soldat avant tout, Giovan-Paolo s'est montré prince fastueux, diplomate avisé, sinon correct ; lettré et artiste à ses heures. C'est un type intéressant de ces grands seigneurs de la Renaissance^{162/1}.

Parmi les écrivains qui lui sont hostiles, Addington Symonds reconnaît que Giovan-Paolo s'acquît « *la plus haute réputation, à travers toute l'Italie, par son indomptable courage et son habileté, sous le double rapport militaire et politique* ». Léo et Botta le montrent servant « *fidèlement les Papes depuis sa soumission à Jules II* » et reconnaissent que « *récemment encore, dans la guerre d'Urbino, cette fidélité avait été mise à l'épreuve...* » Même opinion, non seulement dans Vermiglioli bien disposé, mais dans Sismondi, qui classe « *Jean-Paul Baglione seigneur de Pérouse* » parmi les plus illustres condottiers. Le même historien prétendait que nul, en Italie, ne se fiait en la foi de ce prince. Il n'en est pas plus embarrassé pour se démentir ; Giovan-Paolo, écrit-il, « *se montra digne de la confiance que le Sénat de Venise mit en lui* ». « *Il avait été appelé par les Vénitiens à commander leurs armées pendant la guerre de la Ligue de Cambrai et il y avait fait briller sa prudence, sa connaissance des lieux, des hommes et de l'art de la guerre ; en sorte que, malgré plusieurs revers, les Vénitiens ne lui avaient point retiré leur confiance.* » Suit l'allusion à la campagne d'Urbino, au sujet de laquelle Sismondi montre Léon X « *persuadé que Baglioni ne pouvait voir sans chagrin la ruine de ce dernier des feudataires de l'Église (François-Marie) son voisin et son ami.* »

La fierté que l'attitude de son prince inspirait à Pérouse, perce dans cette remarque d'un chroniqueur pourtant hostile : « *Il était redouté de tous, et aucun soldat ne se hasardait à mettre, contre sa volonté, le pied sur le sol pérousin.* » (G. de Costantino)

Bonazzi, si indulgent pour les cruautés de Fortebraccio, ménage moins les Baglioni et en particulier Giovan-Paolo : « *Ayant, sur le champ de bataille, la valeur et la générosité d'un Bayard, il lui manqua, comme prince, les remarquables qualités de Fortebraccio ; car il s'inspira plutôt des procédés du Valentinois, pour finir sa carrière comme un Oliverotto de Fermo.* »

Enfin, le texte de Frolière donne la note favorable. Suivant ce chroniqueur, Giovan-Paolo « *était d'un aspect aussi séduisant que beau ; d'une remarquable éloquence et d'une prudence éprouvée... Très serviable, même aux inconnus, la bienveillance de ses procédés lui méritait ainsi de nombreuses sympathies. A vrai dire, Giovan-Paolo, fort amateur du beau sexe, dut à sa distinction et à son allure seigneuriale, de multiples succès. Tacticien émérite autant que preux chevalier, ses conseils étaient d'une sûreté et d'un sens extraordinaires : en maintes circonstances, il en a donné les preuves.* »

^{162/1} Vermiglioli, Mazzuchelli et autres, classent Giovan-Paolo parmi les écrivains de son temps. — Bernardino de Mariotto en a peint le meilleur portrait, le seul donnant quelque idée du modèle, et Signorelli l'a représenté, avec Orazio Baglioni, dans les fresques de la cathédrale d'Orviété (*Sermon de l'Antéchrist*). Le portrait de Giovan-Paolo figure encore dans un des palais Vitelli, de Città di Castello, avec celui des conjurés de La Magione. — Par contre, les gravures qui subsistent du Sgr de Pérouse sont très mauvaises ; celle, entre autres, d'Aliprando Capriolo (dans les Portraits des Capit. Illust. de Roscio ; une autre, dans les « *Eloges* » de Paolo Giovio, etc. — Récemment, M. Curzio Donini donnait, à Pérouse, un drame : « *Giovan-Paolo Baglioni* », et M. Francesco Guardabassi mettait le même personnage en scène dans son « *Pietro Perugino* ».